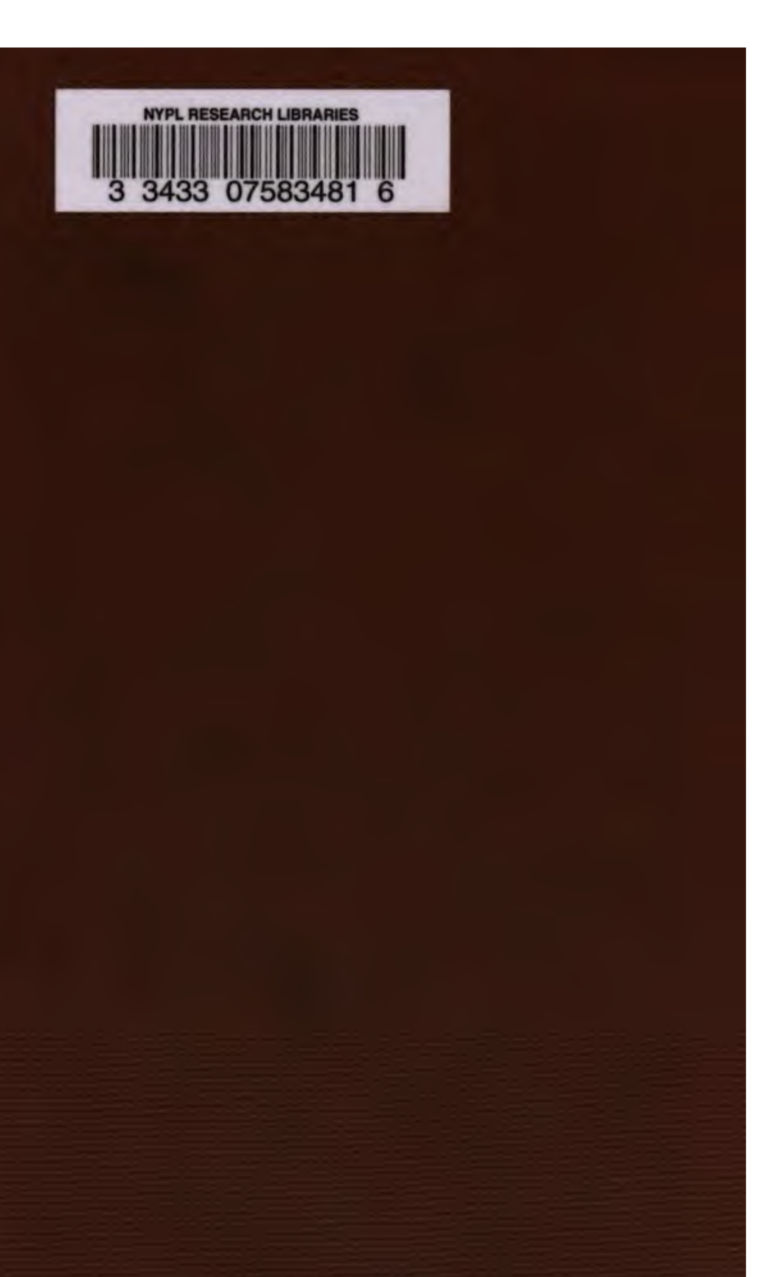




NKV
Lapauze



L'AMANT
DE GENEVIÈVE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

Le mariage de Gabrielle . . . . 1 vol.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23282-2.

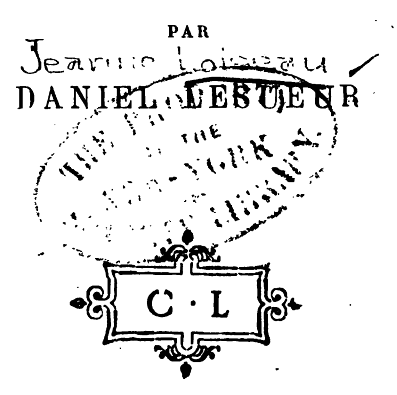
L'AMANT

DE

GENEVIÈVE

PAR

DANIEL LESUEUR



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

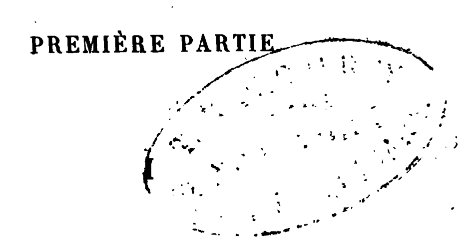
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1883

L'AMANT DE GENEVIÈVE

PREMIÈRE PARTIE



Il y avait bien trois minutes que M. le maire avait achevé son discours, que, tout rouge dans son étroit faux-col, tout ému de sa propre éloquence, il s'était lentement rassis, et cependant les petites mains des écoliers applaudissaient encore. Le bruit joyeux, que les habiles rendaient plus sonore en creusant légèrement leurs paumes, éclatait et remplissait la petite classe, décorée de feuillage pour ce grand jour de la distribution des prix; il s'échappait par les hautes croisées ouvertes sur

la campagne et s'en allait se perdre dans l'air alourdi et dans les rayons du mois d'août.

Certes, il avait été très beau le discours de M. le maire; il avait roulé sur les bienfaits de la science, sur les devoirs du citoyen; pas une phrase qui n'y présentât l'une ou l'autre des figures de rhétorique les plus savantes et les plus compliquées. Mais si l'on regardait son auditoire, tous ces bambins aux joues brunies dont l'aîné n'avait pas douze ans, on avait peine à se persuader que les hautes considérations seules eussent excité tant d'enthousiasme. On aurait même pu supposer sans trop d'irrévérence que les bravos s'adressaient au silence du fonctionnaire plutôt qu'à sa parole... Enfin tout avait donc été dit! Les meilleurs élèves, debout sur l'estrade et très intimidés, avaient récité des vers, et les autorités du village, non moins embarrassées peut-être, avaient solennellement débité de la prose. Maintenant, M. Forest, le maître d'école, prenait en main la liste des noms; le maire examinait avec intérêt les beaux livres bleus et roses dont quelques-uns avaient des tranches dorées qui brillaient comme des flammes. Un autre monsieur,

qui souriait et cherchait à se rendre utile, s'occupait à démêler les couronnes; les fils de fer s'accrochaient; c'était une opération très délicate. Bien des grands yeux ardents se fixaient sur ces couronnes de papier récalcitrantes, et sur ce monsieur, qui maniait tant de gloire avec un air tout naturel.

M. Forest mit bien haut son papier, et toussa légèrement pour éclaircir sa voix. Le maire se leva de nouveau; il tenait un grand volume et une couronne d'or; c'était le prix d'excellence.

On savait bien qui allait être nommé et tous les yeux se tournaient déjà vers ce favorisé du sort, quand soudain quelque chose d'extraordinaire les dirigea vers la porte.

Il s'était fait du bruit au dehors; une voiture s'était arrêtée devant la maison d'école. On entendait les chevaux qui secouaient leur mors, le claquement d'une portière qui se refermait. Presque aussitôt, sur le seuil de la salle, dans le reflet blanc de la route, un homme parut qui tenait une petite fille par la main.

C'était le marquis de Peyralès et Geneviève, son unique enfant. A cause de son nom et de

sa position dans le pays, surtout par principe et par conviction, le marquis avait cru de son devoir d'assister à la distribution des prix de l'école du village.

Il gravit l'estrade, serra la main du maire et celle du maître d'école, et s'excusa de venir un peu tard. Puis il se tourna vers les enfants qui, désappointés, s'apprêtèrent à essuyer un autre discours. Leurs craintes furent bientôt dissipées. M. de Peyralès les fit rire en leur montrant qu'ils étaient compris ; il ajouta :

— Mes enfants, je n'ai rien à vous dire. Le véritable enseignement de cette journée n'est pas dans nos paroles : il est ici.

Et son geste indiquait les livres et les couronnes.

M. de Peyralès parlait d'un ton lent et froid. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au front dépouillé, au regard court et incertain du myope. Il avait des favoris châtain clair qu'il portait taillés à la façon des magistrats. Ses lèvres rasées se fermaient avec une expression d'amertume. Il était en grand deuil, car il venait de laisser derrière lui, à Paris, dans le caveau de leur famille, le corps glacé

de sa jeune femme. Il avait aimé celle-ci pendant onze ans autant qu'il est possible d'aimer.

L'enfant qui se pressait à son côté, et qui, depuis leur entrée, n'avait pas quitté la main de son père, était une petite créature adorable. Elle avait le teint pâle et l'air un peu délicat; de grands yeux bleus, assez enfoncés dans l'ombre des sourcils; le nez, la bouche, l'ovale du visage très purs, et des masses de cheveux brun foncé à reflets de cuivre. Elle était vêtue, à la mode anglaise, d'une espèce de fourreau à larges plis, très court; une ceinture entourait au-dessous de sa taille son corps gracieux, et un grand chapeau marin, placé très en arrière, laissait voir une frange épaisse de ses cheveux qui lui retombait sur le front. Ses vêtements étaient tellement garnis de crêpe que c'est à peine si l'on y distinguait une autre étoffe.

Dans un coin de l'estrade se trouvait un fauteuil inoccupé, semblable à celui du maire. On avait bien espéré que M. de Peyralès daignerait assister à la cérémonie, et ce siège d'honneur lui était destiné. Il s'assit; sa petite fille se plaça sur une chaise, tout près de lui.

La distribution allait enfin commencer.

— Prix d'excellence, lut M. Forest, décerné à l'élève qui, par sa conduite et son travail, s'est le plus distingué pendant tout le cours de l'année scolaire... Philippe Sauval.

Un jeune garçon d'une douzaine d'années se leva, et, passant devant ses camarades qui applaudissaient de toutes leurs forces, il monta sur l'estrade.

— Tiens ! dit Geneviève tout bas en se penchant vers son père, c'est Philippe. Qu'il est grand ! Oh ! je suis contente qu'il ait le prix.

Elle le regardait venir, et s'étonnait beaucoup. Le fils du garde-chasse de son père ne ressemblait en rien aux autres petits paysans. Elle lui trouvait tout à fait l'air des jolis cavaliers qui la faisaient danser aux matinées d'enfants, alors que sa chère maman vivait encore, et qu'elle-même avait des robes blanches et des ceintures roses, et n'avait jamais porté de noir.

Cette réflexion attendrissait Geneviève, et, lorsque Philippe eut la couronne sur le front, elle le trouva si charmant et son triomphe si glorieux, que touchant le bras du marquis :

— Puis-je applaudir aussi, papa? demanda-t-elle.

Philippe Sauval reparut souvent sur l'estrade. Quand tous les prix de sa division eurent été distribués, il avait dans les bra tant de livres et de couronnes qu'il ne pouvait plus les porter. Ses voisins, moins intelligents, moins studieux, moins heureux que lui, en particulier ceux qui n'avaient obtenu aucune récompense, se disputaient l'honneur de lui aider. La supériorité de Philippe sur eux était trop marquée pour qu'ils pussent être jaloux de lui. Il était bon camarade et on l'aimait. Puis en tenant ses beaux livres et ses couronnes, il semblait que l'on prît une petite part momentanée à son succès.

La distribution des prix continuait; c'était le tour des petites classes. Des bébés, trop tôt sortis des robes, avec des culottes trop larges tombant jusque sur leurs gros souliers, montaient à présent sur l'estrade, gauchement, butant contre chaque marche, très fiers, mais si timides qu'ils avaient envie de pleurer. Dans le fond, leurs mères fondaient en larmes; tandis que leurs pères, qui trouvaient honteux pour

des hommes de se montrer émus, passaient le revers de leurs manches sur leurs yeux et disaient: — Tout de même, le petit gars! — lorsqu'ils redescendaient avec une couronne posée de travers sur leurs cheveux ébouriffés.

Le marquis de Peyralès, très grave, battait machinalement des mains, tendait un livre, disait un mot d'encouragement, et faisait les plus grands efforts pour ramener à chaque instant sa pensée qui s'échappait, qui s'en allait à Paris, au cimetière, aux années enfuies, à l'avenir sombre. Une chose lui rendait cependant l'attention moins difficile: c'était la présence de Geneviève. Cette enfant était tout désormais pour son cœur. Quant à son esprit, il le nourrissait de hautes pensées et d'importants travaux. M. de Peyralès était à la fois un homme politique et un écrivain. Sa fille et ses manuscrits, voilà ce qui représentait sa vie même. En dehors, il n'y avait rien.

La petite Geneviève s'était d'abord amusée, mais elle finissait par trouver que cela durait trop longtemps. Les écoliers, en allant et venant, piétinant sur place, soulevaient la poussière. Elle la voyait danser, toujours plus

épaisse, dans un large rayon de soleil qui s'avançait vers elle à mesure que l'après-midi s'écoulait; elle redoutait le moment où ce rayon pourrait l'atteindre, et elle se disait qu'une robe noire en été, cela tient vraiment bien chaud!

Enfin le maître d'école se tut; la liste monotone des noms était terminée.

Mais sur la table, recouverte d'un drap vert, où traînaient des bouts de faveurs et des feuilles de chêne artificielles, il restait encore une dernière récompense. Celle-ci, comme l'annonça le maire, était la plus glorieuse de toutes. Les élèves la décernaient eux-mêmes, par vote, à celui d'entre eux qu'ils trouvaient le plus méritant. C'était M. de Peyralès qui l'avait instituée. Elle consistait en une médaille d'or.

— Il s'est présenté cette année une circonstance curieuse et qui double la valeur du prix que nous allons décerner, dit M. le maire en élevant l'écrin de velours grenat.

M. de Peyralès eut un mouvement de curiosité. Geneviève recula sa chaise que le soleil atteignait, puis, involontairement, se tourna vers Philippe: ce devait être lui qui aurait la médaille.

Le petit garçon essayait de ne pas paraître attendre que son nom fût prononcé. Son regard se perdait dans le vague, au-dessus de l'estrade, au-dessus du buste de la République, un mauvais plâtre sur un fond de drapeaux fanés. Par le châssis entr'ouvert, il apercevait un coin du ciel; la lumière au dehors était si éclatante que l'azur paraissait d'argent. Et Philippe s'éblouissait à regarder là haut, pour se donner une contenance; pendant que, malgré lui, le feu de la joie s'échappait de ses yeux, avivé par une ambition ardente qui venait de se développer en lui tout à coup, et qui dépassait déjà les murs de l'humble salle d'école.

Le maire avait fait une pause, pour se ménager un effet. On entendait les chevaux du marquis, piaffant, s'irritant sous les piqûres des mouches et du soleil, au delà du jardinet d'entrée, et la voix du cocher qui s'efforçait de les calmer.

— Cette récompense extraordinaire, continua le président de la cérémonie, a été pour la première fois adjugée *à l'unanimité*. Pas un suffrage n'a fait défaut. Un si honorable gage d'estime appartient à Philippe Sauval.

Les bravos éclatèrent. Maintenant ce n'étaient plus les enfants seuls qui battaient des mains; les pères, les mères en faisaient autant. Les messieurs gantés, dont la présence rendait cette journée solennelle, hochaient la tête l'un vers l'autre et répétaient: — Bien, très bien... Le maire voulut que M. de Peyralès remît l'écrin lui-même. Celui-ci refusa. Alors Geneviève tendit les mains en suppliant; des larmes d'enthousiasme roulaient sous ses longs cils.

— Oh! papa ... murmura-t-elle.

Quel plaisir elle aurait eu à donner la médaille!

— Toi? Oh! non, dit son père. Tiens, tu le couronneras, si tu veux.

Il souriait en lui tendant la guirlande raide et empesée de papier gaufré.

Mais quand Geneviève l'eut dans les mains, elle se repentit de son mouvement; elle se sentit devenir toute rouge; elle aurait voulu disparaître. Elle allait rendre la couronne à son père lorsqu'elle vit celui-ci qui déjà parlait à Philippe; il le félicitait presque avec chaleur. Tout aussitôt, le jeune garçon fut devant elle; et, comme elle levait sur sa grande taille des

yeux timides, mouillés d'admiration, de soudaine sympathie, il s'inclina, ému lui-même, afin qu'elle pût poser les lauriers sur son front.

— Eh bien, mon vieux Sauval, n'es-tu pas fier de ton petit-fils ? Et vous, Marguerite, êtes-vous contente? Il vous fait honneur, votre Philippe !

Tout en parlant ainsi, M. de Peyralès serrait la main d'un vieillard en costume de garde-chasse, et se tournait ensuite vers une femme encore jeune, aux yeux gonflés d'émotion, à la figure radieuse, qui portait à deux bras dans le pan de son châle toutes les couronnes que son fils lui avait apportées.

Philippe, debout près d'eux, regarda son grand-père. Peut-être que celui-ci allait enfin sourire. Il était le seul qui restât sombre et indifférent dans cette belle journée; mais quand M. le marquis lui-même avait parlé, il était impossible qu'il ne ressentît pas quelque satisfaction, quelque orgueil.

Le vieux paysan, sa casquette de chasse à la main, se courba très bas.

— Monsieur le marquis est bien bon, répondit-il.

— Non, Sauval, il n'est pas question de bonté. Ton petit-fils est un enfant studieux et intelligent. Il est récompensé aujourd'hui ; j'en suis bien aise.

Et M. de Peyralès ajouta, contemplant la charmante physionomie, si frappante, si distinguée, de Philippe, et songeant peut-être à quelques-uns de ses amis :

— Plus d'un marquis te l'envierait.

Sauval se redressa, l'air dur.

— Oui, mais combien de paysans voudraient d'un savant pour leur fils ?... Ah ! monsieur le marquis, chacun sa place. Excusez-moi, vous me vouliez du bien ; mais votre compliment me fait peine et m'effraie.

M. de Peyralès réprima un sourire à ce mot de *savant*. La science que l'on pouvait acquérir à l'école dirigée par M. Forest, ne lui paraissait pas devoir inquiéter même le rigide Sauval. Il dit quelque chose dans ce sens au vieillard, tandis que Marguerite, qui connaissait son beau-père et qui en avait peur, se dérobait à la conversation, se mêlant aux paysannes dont elle embrassait les marmots.

Philippe non plus n'écoutait pas le marquis.

Les injustes paroles de son grand-père avaient amené des larmes dans ses yeux, et, comme il se détournait pour les cacher, il avait rencontré le regard de Geneviève plein de compassion et d'étonnement.

— Ne pleure pas, dit la petite fille avec chaleur. Tout le monde t'admire, papa aussi, tu dois être très fier. Tant pis si le vieux Sauval n'est pas content !

— C'est mon grand-père, fit le jeune garçon, dont les sanglots étaient près d'éclater. Voyez-vous, mademoiselle Geneviève, c'est que vous ne savez pas... Je m'étais promis de faire tant qu'il changerait d'idée. Je me disais qu'enfin, si j'avais la médaille... Eh bien, il ne m'a pas embrassé !

— C'est drôle d'être fâché parce que tu travailles.

— Ce n'est pas tout à fait cela, dit l'enfant, qui réfléchit un peu, cherchant à bien faire comprendre la pensée de son aïeul. Mon grand-père craint que je ne préfère l'étude à notre métier, au service de nos maîtres, et que je n'aime les livres plus que les bois de Peyralès. Mais il se trompe... Oh! ajouta

Philippe en relevant les yeux, je voudrais bien lui persuader qu'il se trompe.

M. de Peyralès emmena Geneviève. Il l'avait déjà mise en voiture, lorsqu'il songea soudain à prier le maire et le maître d'école de dîner le soir au château. Comme il tournait sur ses talons, sa fille le rappela.

— Papa, papa, invitez Philippe aussi, je vous en prie.

Le marquis s'arrêta, surpris.

— Mais oui, dit-il, pourquoi pas ? C'est une bonne idée que tu as là, minette.

Il rentra dans le jardin.

— Dites-lui d'apporter tous ses prix... Qu'il les apporte tous, n'est-ce pas? cria encore la voix de la petite.

Un instant après, les prix, les couronnes, la médaille, et Philippe lui-même, étaient installés sur la banquette de devant, dans le landau, en face de M. et de mademoiselle de Peyralès.

La route que l'on suivait tournait et gravissait une colline large et assez élevée, couverte de bois et constituant le domaine du marquis. Le village était en bas, le château en haut.

Pour aller à pied de l'un à l'autre, on pouvait couper par des sentiers rapides; à cheval ou en voiture, il fallait faire un grand détour; on montait, en se dirigeant toujours à droite, jusqu'au sommet; la côte était raide, et l'on allait au pas. Alors se présentait une grille donnant accès dans le parc; on y entrait tournant à gauche, et, désormais sur un terrain horizontal, on pouvait arriver au galop devant la maison d'habitation.

Tous les matins, à neuf heures, pour aller à l'école; tous les soirs, à quatre heures, lorsqu'il en revenait, Philippe suivait aussi cette longue route carrossable. Mais une fois dans le parc, la grille franchie, il ne tournait pas à gauche vers le château; il allait devant lui, parcourant une allée qu'un mur et un saut-de-loup séparaient de la route, et il arrivait ainsi à la maison du garde-chasse, aux confins des terrains cultivés.

Que de fois, quand il était plus jeune, la course avait paru longue à ses petites jambes! Aucun de ses camarades ne remontait de ce côté; tous demeuraient en bas, dans le village. Oh! le triste chemin, en hiver, quand la

nuit venait, quand la vallée se faisait peu à peu toute noire, et que les branches des arbres craquaient lugubrement... Il avait eu peur, bien souvent, tout petit, à sept ou huit ans, le long de cette côte. Mais il n'aurait pas osé le dire à cause de son grand-père qui l'eût grondé bien fort voulant qu'il fût un homme. En revanche, dans les beaux jours, les distractions ne manquaient pas, et la distance était comme diminuée. Alors l'école ou la maison se laissait voir trop tôt, et l'on arrivait après l'heure, en cachant, suivant la saison, soit un attelage de hannetons, soit un pied de fraisier sauvage, soit des noisettes qui sentaient bon à travers leurs enveloppes fraîches.

Philippe songeait à tout cela tandis que, pour la première fois, il parcourait cette route en voiture, et qu'il se tenait droit, sans embarras et sans gaucherie, avec une distinction qui lui était naturelle, dans le bel équipage du marquis de Peyralès.

Il aimait ce chemin; il avait fini par l'aimer même en hiver. Petit, il s'y était lassé et il y avait joué; plus tard, il y avait rêvé... De ces rêves d'enfant qui sont plus vastes et

plus beaux que le monde; si beaux, que le splendide château devant lequel Philippe descendit n'était rien auprès, et que le petit garçon y entra tout naturellement, sans éprouver plus de gêne que s'il fût né fils de marquis.

M. de Peyralès, à table, remarqua les bonnes manières de l'enfant; elles contrastaient avec la maladresse du maire, un gros fermier qui taillait son pain avec son couteau, s'ébahissait du nombre et de la forme des verres, et remerciait tout haut les domestiques.

Philippe observait la façon dont s'y prenaient ses hôtes et les imitait avec grâce; dans le doute il faisait comme le proverbe le conseille, il s'abstenait. Il écouta la conversation, ne la comprit pas toujours, mais vit avec plaisir que le marquis semblait fort attentif à tout ce que disait M. Forest et partageait en général les opinions de celui-ci.

Philippe aimait profondément son maître.

On pouvait dire que M. Forest avait créé l'école du village; avant lui, les élèves n'y venaient pas. Ce jeune homme patient et dévoué avait entrepris une véritable campagne contre les paysans à tête dure, à cerveau étroit, qui

trouvaient raisonnable d'envoyer leurs fils aux champs plutôt qu'à l'école, et il les avait conquis. La vallée entière s'était soumise. Seule, la colline avait tenu bon. Le vieux garde-chasse, esprit sauvage et triste, possédant au plus trois idées, mais y tenant comme aux garennes et aux halliers de Peyralès, n'avait cédé qu'à l'influence de ses maîtres. La marquise, en particulier, cette jeune femme qui venait de mourir, avait insisté pour que Philippe reçût quelque instruction; l'intelligence précoce de l'enfant l'avait frappée; et si celui-ci, à douze ans, fort et bien développé pour son âge, maniant le fusil comme son grand-père, passait encore son temps à tracer des cartes géographiques et à composer des rédactions d'histoire, c'était parce que madame de Peyralès, au moment de partir pour Paris l'automne précédent, avait dit au garde qui la suivait tout attristé sur le quai de la petite gare :

— Vous me le promettez, n'est-ce pas, mon vieux Sauval?

Le dîner terminé, on sortit sur la terrasse. Geneviève et Philippe examinèrent les livres, debout devant une table de jardin que la petite

fille avait fait porter très loin, dans l'angle de la balustrade, par cette manie qu'ont les enfants d'être bien chez eux pour jouer ou pour traiter avec gravité de leurs affaires particulières. M. de Peyralès offrit des cigares, et, en face du beau spectacle de la vallée que le soleil abandonnait, il se mit à parler d'agriculture. Ce n'était pas que cette question lui fût particulièrement familière; il songeait moins à briller qu'à placer le maire sur un terrain où celui-ci ne trébuchât pas lourdement. Mais on aurait dit que les murailles du château pesaient sur les idées du pauvre homme; il bredouilla, même en parlant des récoltes. Alors, considérant que sa pipe lui semblerait préférable aux panatellas du marquis, et qu'il avait assez souffert pour l'honneur de la commune, il prit congé. M. de Peyralès, resté seul avec le maître d'école, aborda un sujet intime et qui le préoccupait fort, l'éducation de Geneviève.

— J'ai eu grand tort, dit-il au jeune homme. J'aurais dû confier l'instruction de cette enfant à sa mère; je me suis aperçu trop tard que la marquise s'y serait entendue à merveille. Aujourd'hui, Geneviève posséderait les éléments

indispensables et je pourrais à mon tour semer sur ce bon fonds. Mais je me défiais des femmes. Je voulais, sans faire de ma fille un bas-bleu, l'empêcher de devenir une poupée ou un perroquet. Je lui voyais tant de précieuses dispositions! Mon but principal était d'élargir son esprit et d'élever son cœur; l'étude n'était qu'un moyen. Eh bien, je suis désolé, j'ai fait fausse route, j'ai commencé trop tôt. Ma petite Geneviève ne pourra jamais, comme les autres enfants, apprendre une leçon. Elle se met à pleurer devant un livre; elle n'accepte, en fait de connaissances, que celles que je puis lui communiquer en causant avec elle. Je le vois bien, elle finira par en avoir trop et trop peu. Elle connaît l'Iliade, l'Odyssée, les entretiens de Socrate et la constitution de Sparte, mais elle ne sait pas l'orthographe!

M. Forest fit observer que mademoiselle de Peyralès était encore bien jeune.

— Elle aura bientôt onze ans, dit le père. Mais voyez-vous, monsieur Forest, c'est justement ce qui me tourmente. Elle est trop petite pour moi. Si je continue à m'occuper d'elle, je ne ferai qu'empirer le mal. Vous le savez, on veut

que je passe pour un érudit, pour un cerveau profond... Tout instruit que je puisse être, je me sens incapable d'enseigner la grammaire à une enfant, à moins que ce ne soit peut-être au moyen du latin. Quant à l'arithmétique, j'ai honte de le dire, mais je crois que Geneviève ne mettra jamais dans sa tête la table de multiplication.

M. de Peyralès prononça ces paroles d'un ton chagrin, et pourtant le regard qu'en même temps il dirigea sur sa fille était plein d'orgueil. Elle était si fine et si fière. Elle paraissait si jolie, là-bas, au bout de la terrasse, dans le rayonnement du soir d'été, cette petite créature, svelte sous le crêpe noir, qui ne saurait jamais combien font huit fois neuf. Elle baissait la tête en riant, tandis qu'une dernière caresse du soleil posait une flamme rouge dans sa chevelure sombre.

— Eh bien, malgré tout, reprit son père qui, après l'avoir contemplée un moment, sembla se réveiller d'un rêve, malgré tout, je n'ai pas ramené d'institutrice avec moi. Jamais je n'aurais pu me décider à choisir. Ma position de veuf m'embarrassait aussi... Je n'aime pas à voir les

enfants entre les mains de personnes âgées, Geneviève a sa nourrice qui la soigne, qui ne lui enseigne rien ni de bon ni de mauvais, et qui la conduit le dimanche à l'église. Puis elle a son père, qui n'ose plus tenter de l'instruire. Que va-t-elle devenir? Donnez-moi donc un conseil, monsieur Forest.

Le jeune maître d'école fut étonné. Il fallait que le froid, l'indépendant, l'orgueilleux marquis de Peyralès eût bien confiance en lui, fût en proie à une inquiétude bien vive, pour lui parler comme il venait de le faire. Il osa dire sa pensée.

— Monsieur le marquis, répondit-il, j'aurais cru manquer au respect que je vous dois en prenant sur moi de vous indiquer une ligne de conduite quelconque. Mais puisque vous me faites l'honneur de me questionner, je sens qu'il est de mon devoir de vous parler avec une entière franchise. Pardonnez-moi si je me trompe et si vous découvrez de la présomption dans mes paroles. Ces éléments qui sont la base de toute instruction solide, et que vous désespérez d'enseigner à mademoiselle Geneviève, je m'exerce, depuis des années, à les faire pénétrer

dans les esprits les moins disposés à s'ouvrir, les moins bien doués, les plus rebelles. J'ai tant retourné ces principes, je me suis tellement efforcé de les rendre simples et attrayants, qu'à ce point de vue je serais difficilement dépassé. Voulez-vous me permettre de les placer sous les yeux de mademoiselle Geneviève. Il me semble que je parviendrais à les lui faire trouver presque aimables. Pour moi, ce serait une tâche bien douce, dont la pensée m'inspire une sorte d'enthousiasme. Restant sous votre direction, vous consultant sans cesse, ayant compris vos vues, animé de vos intentions, je ne pourrais pas entraver votre œuvre, ni détourner cette jeune intelligence de la voie que vous désirez lui voir suivre.

M. de Peyralès prit la main du jeune homme et la serra d'une chaude étreinte.

— Ah! je vous remercie, dit-il, j'accepte. Vous commencerez demain.

A ce moment, Geneviève et Philippe, qui s'étaient fatigués de leurs livres, passaient en courant sur le sable jaune de l'allée au-dessous de la terrasse.

— Geneviève! appela le marquis.

Elle gravit les marches et arriva tout essoufflée.

— Geneviève, dit son père, n'aimerais-tu pas à prendre tes leçons avec M. Forest pendant que nous sommes à la campagne?

— Oh! fit l'enfant, je le veux bien. Philippe m'a dit qu'il est si intéressant!

Les deux hommes sourirent.

— C'est que Philippe aime bien l'étude, dit M. Forest sérieusement.

Le joli front de Geneviève s'assombrit. Mais, tout à coup, frappée d'une idée merveilleuse:

— Eh bien, moi aussi, déclara-t-elle, j'aimerai l'étude, si Philippe travaille avec moi.

— Philippe ne peut pas travailler avec toi, répondit le marquis, dont toute la froideur reparut dans la voix et sur le visage. Philippe sait tout ce qu'il a besoin d'apprendre. Maintenant son grand-père veut le conserver auprès de lui pour en faire un bon garde-chasse.

M. Forest n'intervint pas, mais son regard chercha, plein d'anxiété soudaine, l'élève préféré qu'il allait perdre. Philippe jouait avec un chien; il arrondissait les bras en joignant les mains, et sifflait la petite bête qui, dressée à le faire, sautait dans ce cerceau naturel.

— Ah ! reprit Geneviève, dont les lèvres tremblaient comme si elle allait pleurer, son grand-père est ignorant ; il ne peut pas juger. Maman le disait souvent. C'est elle qui persuadait au vieux Sauval qu'on ne doit pas rester dans les bois, sans rien apprendre, ainsi qu'un loup... Elle était bien contente que Philippe fît des progrès. Oh ! si elle était ici, comme elle serait heureuse qu'il ait eu la médaille, et le prix d'excellence, et tous les prix ! Et bien sûr, bien sûr, elle lui permettrait d'étudier avec moi.

N'obtenant pas de réponse, elle continua de supplier, avec sa petite voix touchante. Quand elle avait prononcé le nom de sa mère, les larmes s'étaient échappées de ses yeux ; elle ne les essuyait pas, sachant leur force. M. de Peyralès était devenu pensif.

— Soit, dit-il enfin ; je le permets pour cet été. Mais il faut encore que M. Forest n'y voie pas d'obstacle et que le père Sauval y consente. Puis, tu m'entends bien, Geneviève : le jour où je ne serai pas satisfait de tes progrès, je te retirerai ton compagnon.

Il n'eut pas le temps d'achever son discours. Geneviève s'était jetée dans ses bras et le

remerciait avec transport. Elle l'embrassait, lui faisait mille caresses, et le prenait à témoin de résolutions telles que, si elle eût dû les tenir, elle eût épuisé avant deux mois le bagage scientifique, point à dédaigner pourtant, de M. Forest.

— Philippe, Philippe, écoute. Nous allons étudier ensemble... tout l'été! Papa l'a dit. C'est M. Forest qui nous donnera des leçons. Tu es content, n'est-ce pas? Viens dire à papa que tu es content.

Le petit garçon cessa de jouer, et releva la tête en devenant très rouge. Il regarda Geneviève, puis M. de Peyralès et M. Forest. Sur un signe du marquis, il monta les degrés de pierre; il allait doucement, écartant le chien qui sautait après lui; son embarras était visible.

Mais quand il sut que ce n'était pas une plaisanterie de la petite fille, qu'on lui laissait encore ses chers livres d'étude, et qu'il travaillerait tous les jours au château, entre ce maître qu'il admirait et cette ravissante compagne, sa joie fut si intense qu'il en devint tout pâle. Il s'appuya sur le dossier d'une chaise et porta une main à sa poitrine comme s'il souffrait.

M. de Peyralès et le maître d'école échangèrent un coup d'œil.

— Tu ne tiens pas à devenir garde-chasse, n'est-ce pas? demanda presque brusquement le marquis.

Philippe, dont l'émotion s'apaisait, hésita un instant. Il semblait surpris de la question comme s'il ne se la fût jamais adressée à lui-même.

— Mon grand-père, dit-il enfin, m'a appris que le premier devoir des Sauval avait toujours été de bien servir les marquis de Peyralès.

L'enfant prononça ces mots avec une certaine dignité; on aurait dit qu'il affirmait la noblesse de sa famille, l'appuyant sur un dévouement héréditaire.

— Et toi? insista le marquis.

— Moi, dit Philippe, moi?...

Il n'osait pas continuer, un regard de Forest l'encouragea.

— J'ai réfléchi là-dessus cette après-midi, reprit-il, et je songeais qu'on peut être utile à ses maîtres de différentes manières; que la meilleure n'est sans doute pas de protéger leurs lapins.

L'expression d'indifférence et de hauteur que portait le visage du marquis, se chargea d'une curiosité tout au plus bienveillante.

— Et quelle meilleure manière as-tu trouvé, mon petit ami? interrogea-t-il.

Peut-être Philippe aurait-il pu répondre; peut-être n'avait-il, au contraire, nulle idée bien distincte. Ce n'était qu'un enfant. Il garda le silence.

M. de Peyralès le considéra encore pendant quelques secondes, de l'air avec lequel on considère dans un musée un objet bizarre dont on ne connaît ni la provenance ni l'usage; puis il se leva, disant avec sécheresse:

— Eh bien, sois ici demain à neuf heures. Informe ton grand-père que c'est moi qui le désire.

Il changea de ton en se tournant vers le maître d'école.

— Monsieur Forest, vous me rendrez un grand service. Entreprenez cette petite savante qui ne peut pas conjuguer un verbe. J'augure de votre talent et de votre patience les plus heureux résultats.

II

La maison que le garde Sauval habitait avec sa belle-fille et son petit-fils, était un pavillon de chasse de Louis XIII; non pas une copie, mais de l'époque même, et d'un joli style. En bas, était une grande salle, ornée d'armes et de vieux portraits; un côté tout entier en était occupé par une cheminée immense, que surmontaient, en relief dans le bois noirci, les armes des Peyralès. Cette salle ne s'ouvrait que dans les grandes occasions, pour des réunions cynégétiques devenues rares dans les dernières années. La porte de devant, qui y donnait accès de plain-pied, était depuis long-

temps restée close entre ses deux colonnes à chapiteaux doriens. Les chambres où demeurait la famille du garde-chasse, se trouvaient à l'étage supérieur, et elles avaient leur entrée et leur escalier par derrière. De ce côté, une pelouse, quelques allées et de hauts arbres, formaient un jardin que Philippe s'était habitué à considérer comme son domaine particulier, et qui eût fait l'orgueil d'une maison de campagne des environs de Paris. En face du pavillon, c'était la forêt, trouée par une clairière lumineuse qui s'étendait jusqu'au versant du coteau et dont le ciel faisait le fond. On voyait quelquefois dans le lointain, à l'extrême bord de ce lac de verdure, la silhouette gracieuse d'un cerf se dessiner, nette et sombre, dans la blancheur du matin ou sur les tons pourpres du soir; le cœur du vieux Sauval battait alors de joie.

Un après-midi qu'il faisait particulièrement chaud, Philippe s'était assis pour apprendre une leçon entre les deux troncs jumeaux de magnifiques platanes qui ombrageaient toute la pelouse. Le gazon autour de lui était très épais; il n'entendit pas marcher; mais, comme

il levait les yeux, il aperçut tout à coup mademoiselle de Peyralès.

— Ne dis rien, fit-elle vivement. Je suis venue toute seule. Peut-être que si ta maman me voyait, elle voudrait me ramener au château.

Elle tenait à deux mains, très soigneusement, un livre de classe et un cahier.

— Maman n'est pas là, répondit Philippe qui s'était levé. Elle est allée jusqu'à la ville, elle ne rentrera que ce soir. Mais, mademoiselle Geneviève, il faut retourner, ajouta-t-il gravement, madame Jacqueline va vous chercher; elle s'inquiétera.

Jacqueline, c'était la nourrice. Elle chérissait Geneviève naturellement, et celle-ci le lui rendait bien, mettant souvent ses bras au cou de la bonne femme pour lui dire tout bas, avec un accent convaincu : — Oh ! je t'aime, va, nounou Jacquine !

— Retourner, répéta Geneviève en ouvrant de grands yeux. Alors pourquoi penses-tu que je serais venue?

Cette idée la fit beaucoup rire.

— Remets-toi entre tes deux arbres, dit-elle, seulement fais-moi une petite place. Oh ! comme

on y est bien ! que c'est bon ! c'est comme un nid, criait-elle en battant des mains.

Elle avait posé le livre et le cahier sur ses genoux. Elle détacha son chapeau de paille et le jeta loin d'elle.

Philippe, gagné par cette gaieté, riait aussi. Il fallait se serrer un peu pour tenir deux dans le fauteuil de mousse.

— Qu'avez-vous là ? demanda-t-il en s'enhardissant. Votre arithmétique ?

La petite fille prit un air très grave.

— Oui, dit-elle. Je n'ai pas pu venir à bout de résoudre mon problème. Alors je me suis dit : Philippe m'aidera, je vais le trouver. Tu veux bien m'aider, n'est-ce pas ?

— Certainement, mademoiselle Geneviève.

Elle le regarda, puis releva les yeux.

Un mince filet de lumière trouait le feuillage et descendait près d'eux à travers l'ombre douce ; des milliers de petites mouches y dansaient, faisant étinceler leurs ailes. Un silence profond remplissait les bois ; pourtant, par intervalles, on entendait un cri d'oiseau.

— Pourquoi, demanda Geneviève, est-ce que tu m'appelles toujours « mademoiselle » ?

— Vous êtes la fille du marquis de Peyralès, répondit Philippe.

— Qu'est-ce que cela fait? dit la petite. Tu vaux mieux que moi puisque tu as gagné la médaille, et puisque je viens pour demander que tu m'expliques mon problème.

Philippe eut l'air embarrassé.

— Mademoiselle Geneviève, reprit-il, tous ces bois où vous n'oseriez vous promener toute seule, et le château que l'on aperçoit de tous les points de la vallée, et cette maison même où je demeure, appartiennent à votre famille. Vous êtes la maîtresse ici, et moi je suis...

Geneviève ne voulut pas qu'il achevât.

— Tais-toi, interrompit-elle, les bois sont au bon Dieu; ce n'est pas moi qui ai fait pousser les arbres peut-être ?... Il n'y a pas de différence entre nous, je ne veux pas qu'il y en ait. Où est-ce que je te vois ? A l'église, le dimanche, et tous les jours dans notre salle d'études. Dans la salle d'études, tu es plus fort que moi. A l'église, tu écoutes le sermon; moi, je ne peux jamais faire attention jusqu'au bout. J'ai essayé, mais quand M. l'abbé dit : Amen ! il se trouve toujours que je pense à autre chose. Je

me dis: Il faut encore que je me rappelle ceci, ou que je regarde cela ; j'aurai bien le temps de me remettre à écouter avant la fin. Puis, tout à coup, j'entends : Amen !... Et je suis à cent lieues du sermon.

Philippe devint très sérieux après avoir reçu cette confidence.

— Ah ! fit-il, je ne m'ennuie jamais au sermon.

Puis, par gentillesse, il se hâta d'ajouter :

— Vous êtes plus petite.

— Pas beaucoup... Mais, dis-moi, on n'a pas besoin de le comprendre, le sermon, il faut seulement écouter ? Si c'est nécessaire de comprendre, vois-tu, je n'y arriverai jamais !

Elle disait cela d'un ton navré.

— Je me souviens, reprit Philippe, que dimanche on a parlé des belles choses de ce monde qui ne valent pas celles du ciel. Voyez-vous, les richesses, par exemple, on ne les emporte pas quand on meurt.

Geneviève s'écria :

— C'est vrai.

Un jour, il n'y avait pas longtemps, au cimetière du Père Lachaise, elle avait posé sur la

tombe de sa mère une couronne d'immortelles ; c'était le seul présent qu'elle pût lui faire, et elle le savait bien.

— Mais, continuait le petit garçon tout rêveur, il y a cependant *une* chose qui reste, une chose qui vaut toutes les autres, qui vaut les trésors, et les palais, et les couronnes des rois... M. l'abbé n'en a rien dit.

— Quoi donc ? demanda Geneviève.

— C'est le génie !... la gloire !... dit Philippe, les yeux ardents.

— Ah ! fit la petite. Elle ne comprenait pas très bien. Elle reprit tout de suite :

— Maintenant, explique-moi mon problème.

Ils se mirent à calculer. Ce n'était pas commode d'écrire ainsi sur ses genoux, et Geneviève traçait de grands chiffres tout de travers ; ils avaient des formes si drôles qu'on ne pouvait les regarder sans rire. Pourtant la réponse devait être bonne, car Philippe eut soin de faire la preuve.

Le problème résolu, ils jouèrent ensemble ; ils se cachaient et se cherchaient tour à tour. Geneviève courait très vite ; ses petites jambes, minces dans les bas noirs, l'enlevaient à

travers les allées avec une rapidité d'ailes. Philippe cependant parvenait à l'atteindre; alors elle poussait des cris perçants, puis s'arrêtait, lasse à force de rire; elle rejetait à deux mains ses longs cheveux en arrière, et le petit garçon remarquait, sous les ondes brunes, des mèches tout à fait rousses qui frisaient près de la peau blanche.

— Jamais, disait-elle, je ne me suis tant amusée! Aux Champs-Élysées, je n'oserais pas courir si fort; puis toutes mes amies se trouvent déjà trop grandes; elles se moqueraient bien de moi si elles me voyaient.

Le nom de Champs-Élysées surprit Philippe qui l'avait lu dans *Télémaque,* son prix d'excellence. Geneviève, charmée d'avoir quelque chose à lui apprendre, parla de Paris; elle lui en fit des descriptions superbes afin de l'étonner, mais elle conclut en déclarant qu'elle aimait bien mieux Peyralès.

— Au moins on est libre ici! dit-elle en renversant la tête et en ouvrant les bras comme pour étreindre à la fois le ciel bleu et la forêt. Et puis, il n'y a pas de magasins... Je déteste les magasins.

Philippe se rappela l'épicerie du village et crut saisir la raison d'une si invincible horreur; mais cette pensée ne l'arrêta pas; le mot de liberté prononcé par la petite fille lui fit songer qu'il était tard et que mademoiselle de Peyralès avait quitté le château depuis plusieurs heures. Subitement inquiet sur les suites de cette escapade, il démontra à sa visiteuse la nécessité où elle se trouvait de rentrer à la maison. Il s'offrit à l'accompagner.

Geneviève, excitée par le jeu, enivrée de son indépendance, le regard brillant de plaisir et d'espièglerie, déclara en croisant les bras qu'elle retournerait seule, mais qu'elle ne quitterait pas la place avant qu'il l'eût appelée, au moins une fois, « Geneviève » tout court.

Le travail et leurs bonnes parties lui avaient fait oublier cette idée. Philippe aussi avait évité de la nommer pour ne pas renouveler une discussion qui l'embarrassait. Il rougit et baissa la tête.

Elle restait là, déterminée, presque en colère.

— Mais je ne peux pas, dit Philippe. Ne me demandez pas cela, je vous en prie, Mademoiselle.

Brusquement, la physionomie de la petite fille changea ; un vrai chagrin se peignit sur ses traits; ses pleurs, aussi prompts que son rire, parurent près de s'échapper; elle décroisa ses bras, et, tendant la main au petit-fils du garde-chasse, elle dit avec une douceur triste :

— Je pars... Adieu, Philippe.

Le jeune garçon la regarda et répondit très bas :

— Adieu, Geneviève.

— Oh! c'est bien, c'est bien! cria-t-elle, joyeuse de nouveau.

Elle partit en bondissant. Et Philippe restait là, debout, à la suivre des yeux. Quand elle eut disparu, il crut revoir le regard humide qu'elle lui avait jeté, et se sentit troublé en se rappelant la grande liberté qu'il avait prise.

Le mois d'août s'écoula. Les occupations des enfants, amusements comme devoirs, se mêlaient de plus en plus. Les progrès de Geneviève étaient surprenants. On n'aurait pu dire à qui, de Philippe ou de M. Forest, elle en était le plus redevable, l'exemple de l'un ayant sur elle autant d'effet que les leçons de l'autre. Entre les heures d'étude, quand Geneviève

avait achevé ses devoirs et qu'elle cherchait quelque distraction, elle se trouvait bien seule dans le vaste château ; son père, enfermé avec un secrétaire, travaillait; sa nourrice — elle commençait à le sentir — n'était pas une société qui pût la satisfaire; le maître d'école était redescendu vers le village. Alors l'enfant disait :

— Nounou Jacquine, veux-tu sortir? Nous ferons une grande promenade jusque là-bas, au bout du bois.

Et la bonne femme, toujours occupée, moins agile et déjà peu soucieuse de longues courses oisives, répondait en général :

— As-tu besoin, mignonne, d'aller si loin pour t'amuser? Tu as le parc tout entier dans lequel tu peux jouer sans qu'il me faille être toujours sur tes talons. Je m'assiérai avec mon ouvrage, et si nous rencontrons Philippe, eh bien, tu feras une partie avec lui.

Geneviève s'éloignait en disant :

— C'est cela. Je pars en avant.

Et la nourrice la rappelait pour ajouter :

— Ne va pas jusqu'à la maison des Sauval !

Il n'était pas nécessaire à la petite fille d'aller

jusque-là pour trouver Philippe. Elle entrait d'un pas hâtif et léger, dans l'allée sinueuse et pleine d'ombre qui contournait le parc pour aboutir au pavillon, et, à moitié chemin, elle apercevait son ami. Elle n'avait rien dit, lui non plus, et cependant elle savait qu'il serait là et qu'il l'attendrait. Généralement, il était au bord du chemin, assis dans l'herbe touffue, avec des livres éparpillés autour de lui. Les beaux prix, que les enfants lisaient ensemble, étaient soigneusement recouverts de papier. On les ouvrait avec un empressement mêlé de respect; on examinait les gravures; on tâchait, avant de connaître l'histoire, de deviner ce qu'elles pouvaient représenter. Puis Philippe tirait avec soin le signet de soie verte... C'était bien là qu'on en était resté : ah! oui, quand Robinson avait découvert les traces de pas... Mon Dieu! qu'allait-il arriver? Et, tandis que Geneviève se rapprochait avec un frisson d'anxiété, Philippe commençait d'une voix claire.

L'écolier lisait fort bien, articulait avec netteté, donnait une attention extrême à la ponctuation. Son intelligence prompte lui faisait d'avance saisir le sens d'une phrase,

et lui permettait de le rendre avec l'expression harmonieuse et juste. Geneviève l'écoutait pendant des heures, suspendue à ses lèvres, absolument sous le charme.

De plus âgés qu'elle en eussent fait autant.

La fin de l'été fut si chaude que les enfants mêmes trouvaient le mouvement pénible; aussi les après-midi consacrés à la lecture devinrent de plus en plus fréquents pour mademoiselle de Peyralès et le petit Sauval. Jacqueline en fut ravie; son ancien nourrisson, devenue son exigeante et capricieuse petite maîtresse, ne l'avait jamais laissée jouir d'une tranquillité si parfaite. De temps à autre, elle venait jusqu'à un tournant de l'allée d'où elle apercevait les enfants, s'assurait qu'ils étaient sages, qu'ils ne se querellaient pas et ne grimpaient pas aux arbres, puis elle rentrait dans le château, dont la direction intérieure lui était entièrement confiée et l'occupait en vérité presque autant qu'elle se plaisait à le faire croire. Quelquefois, elle poussait un peu plus loin son inspection, et, lorsqu'elle s'approchait, les livres se fermaient d'eux-mêmes : c'est qu'elle arrivait avec

des fruits et des friandises, et cette sorte d'interruption n'était jamais mal accueillie.

Elle embrassait les deux petits et repartait contente. De quoi se fût-elle inquiétée? Geneviève s'amusait et devenait savante : c'était tout ce que M. le marquis demandait, et, quant au second point, plus qu'elle-même, Jacqueline n'eût exigé. Philippe Sauval était connu de tout le monde comme le garçon le plus raisonnable du pays. Tout se passait donc pour le mieux.

— Décidément, on n'est pas bien sur l'herbe, dit Geneviève, qui, en s'appuyant sur Philippe afin de changer de position, fit tomber pour la troisième fois le livre qu'il tenait.

Elle grandissait beaucoup, et elle avait parfois des lassitudes et des impatiences.

— Je suis fatiguée d'être assise par terre, fit-elle en se levant.

— Allons nous placer sur un banc, répondit le petit garçon, ou bien montons dans la salle d'études si votre nourrice le permet.

Mais Geneviève secoua la tête. Elle aimait bien mieux leur coin de verdure; il n'y avait pas un endroit si joli ni si frais dans tout Pey-

ralès ; seulement quelque chose y manquait, un siège de mousse entre deux troncs d'arbres, comme sur la pelouse devant le pavillon de chasse.

— Viens, proposa-t-elle, faisons une promenade. Allons voir les paons sur la terrasse d'en bas ; puis nous chercherons dans mon jardin s'il y a déjà des violettes doubles.

Ils partirent, marchant côte à côte. Ils ne suivaient pas les allées, mais ils s'enfonçaient sous les arbres, dans la direction du château. L'herbe leur montait aux genoux, et les branches s'abaissaient jusque sur leurs fronts ; Philippe les écartait devant Geneviève. Celle-ci cueillait de grandes marguerites sauvages, au cœur de velours verdâtre, aux pétales courts ; c'étaient des fleurs qu'elle adorait ; elle en eut bientôt une moisson.

Ils parlaient beaucoup, mais doucement, presque à voix basse. La vie solitaire, au fond des bois mystérieux, avait rendu graves ces deux enfants. Ils se faisaient l'un à l'autre des questions profondes, puis, ne sachant que se répondre, ils regardaient autour d'eux comme pour interroger la nature. Et la nature, dont ils pressentaient

les secrets, trompait leur précoce inquiétude... Un oiseau s'envolant au bruit de leurs pas, une baie de pourpre, une fougère bizarre, il n'en fallait pas plus pour qu'ils oubliassent toute curiosité, et ce *pourquoi?* de l'enfance, que l'homme écoute en souriant, mais que souvent il répète à son tour avec une lèvre tremblante.

Ils atteignirent le château, tournèrent alentour, et descendirent sur les terrasses. Il y en avait plusieurs, étagées à la partie supérieure de la pente rapide qui s'abaissait jusqu'au village. La dernière était le séjour habituel des animaux favoris de Geneviève ; il s'y trouvait une niche pour sa petite chienne, des volières, et des bocaux pleins de poissons rouges ; deux paons y faisaient la roue ou s'y promenaient avec lenteur, balayant la terre de leur longue queue semblable à la traîne d'une princesse des contes de fées. Après les derniers escaliers à rampe de marbre, c'était le règne des fleurs qui commençait ; mille espèces de roses s'épanouissaient là du printemps à l'hiver, et leurs sujettes de tous noms, de tous parfums et de toutes formes, depuis la sympathique

violette jusqu'à l'orgueilleux dahlia, croissaient et resplendissaient autour d'elles sans atteindre à leur royale beauté.

Philippe venait rarement de ce côté ; il ne s'était jamais trouvé sur les terrasses par un jour si clair et si pur. Comme le soleil baissait, on pouvait en supporter les rayons. La vallée paraissait toute riante dans cette lumière adoucie, avec la longue route blanche qui serpentait près de la rivière bleue; les champs, redevenus bruns sous la faux, étaient couverts de hautes meules régulièrement espacées. A droite, le village était tout petit, et, à cette distance, les maisons semblaient rapprochées comme si elles se fussent pressées à l'envi contre l'église; une seule, plus grande, se détachait du groupe: c'était la gare, toute neuve, car le chemin de fer passait là depuis peu. Un train arrivait justement; il s'élançait à travers ce cadre paisible, y jetait ses flots de fumée et le fracas de sa course, puis disparaissait derrière un coteau; quand il eut passé tout sembla plus gracieux, plus calme, plus empreint de sérénité qu'auparavant.

Philippe contempla longuement le paysage

tandis que Geneviève courait après les paons. Lorsqu'elle revint près de lui, elle entendit qu'il murmurait quelque chose, avec un accent monotone et régulier.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda-t-elle en riant. Est-ce que tu récites une de tes leçons à mes poissons rouges?

— Non, dit le petit garçon. J'admirais notre vallée, elle est si belle! Et j'essayais de me rappeler des vers que j'ai appris pour mon plaisir, et dans lesquels on parle précisément d'une vallée.

— Tu apprends des vers pour ton plaisir, toi? fit Geneviève très étonnée.

— Oh! oui, et j'aime à me les répéter quand je suis seul. Tout à l'heure ils me sont revenus comme d'eux-mêmes au moment où j'ai cessé d'entendre le train, et où tout est redevenu si tranquille.

— Dis-les moi, veux-tu, reprit-elle curieuse.

Philippe commença le *Vallon* de Lamartine. Évidemment il ne comprenait pas; son âme d'enfant ne pouvait saisir ni deviner l'amertume poignante des mots qu'il prononçait. Cependant la mélancolie de ce morceau le

charmait vaguement, presque autant que le rythme et que la cadence de la rime dont son oreille s'enivrait.

Il récita jusqu'à cette strophe:

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie:
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Ici Geneviève l'interrompit:

— C'est triste, ces vers, fit-elle. Je n'aime pas beaucoup les vers, parce que j'ai remarqué qu'ils sont presque toujours tristes. Pourquoi donc?

— Ceux qui les écrivent, les poètes, répondit Philippe, voient en eux-mêmes des choses... oh! des choses splendides. Ils croient qu'elles sont aussi tout autour d'eux, mais quand ils regardent, ils ne les trouvent pas. Alors, vous comprenez, ils doivent beaucoup souffrir.

Cette explication n'était sans doute pas plus claire pour celui qui la donnait que pour sa petite compagne; mais c'est ainsi que le jeune garçon se représentait les poètes, et, lorsqu'il s'imaginait leurs glorieuses angoisses, il se sentait attiré et comme pris du vertige que produit la contemplation d'un abîme.

— Voyez-vous, reprit-il, je pense que celui-ci vivait dans une vallée comme la nôtre lorsqu'il était petit; puis il l'a quittée, il a grandi, il est devenu très malheureux. Plus tard, il revient, et il raconte à son cher vallon toutes les peines qu'il a éprouvées loin de lui ; il lui dit qu'il n'a rien trouvé dans le monde qui fût aussi beau que le pays où il a passé son enfance, et lui demande de le consoler avant qu'il meure, en lui faisant oublier tout ce qu'il a vu au dehors.

Ceci, c'était une histoire, et Geneviève écoutait de toutes ses oreilles, s'émerveillant que Philippe eût découvert quelque chose de si intéressant dans ces paroles au son plaintif où elle n'avait rien entendu de semblable.

Le petit garçon parcourut des yeux l'horizon boisé, puis il ajouta lentement :

— Je me suis dit que, moi aussi, je quitterai peut-être ma belle vallée, et je me suis demandé si, quand je reviendrai, dans longtemps, bien longtemps, je lui rapporterai tant de tristesse!...

— Oh! Philippe, cria Geneviève impétueusement, quelle singulière idée! Veux-tu me faire

pleurer? Tu ne seras jamais malheureux, car je saurai bien t'en empêcher.

Elle s'arrêta tout à coup, et, saisie d'inquiétude, elle demanda plus bas :

— Est-ce que tu serais un poète?

Elle le regardait, et crut voir dans les grands yeux bruns du petit garçon comme une lueur tendre et profonde, une expression qu'elle ne lui connaissait pas et qui l'effraya. Mais il éclata de rire si franchement qu'elle se sentit toute rassurée.

— Je n'ai pas toujours été ici, moi, reprit-elle. J'ai voyagé, je connais Paris... Eh bien, regarde-moi, est-ce que je suis triste? Tu y viendras plus tard, à Paris, quand tu seras tout à fait grand. Il faut être grand pour s'y plaire. Alors on est toujours en fête; tous les soirs, on doit être au bal, au concert ou au théâtre; l'après-midi, on va se promener au bois de Boulogne. Je préfère maintenant Peyralès parce que je peux jouer, et courir, et cueillir des fleurs, puis aussi à cause de mes paons. Mais, lorsque je serai une dame, j'aimerai beaucoup mieux Paris. J'irai au bois dans la journée; je te donnerai un cheval superbe; tu seras un

monsieur charmant, et tu caracoleras auprès de ma voiture.

Et Philippe se disait qu'il en serait ainsi. Il n'était que le fils d'un humble garde-chasse; mais il se distinguerait tellement, il accomplirait des œuvres si hautes, qu'il deviendrait certainement un jour l'égal du châtelain de Peyralès.

Et, comme de telles pensées, peu distinctes encore, naissaient dans son esprit, l'enfant releva la tête, se détournant cette fois du spectacle de la vallée. L'habitation seigneuriale se dressait au-dessus de lui ; il vit les murs élevés, droits et blancs, la raide colonnade, la porte close. Il n'en fut pas intimidé. Quelque chose de plus grand commençait à poindre pour lui du fond de l'avenir. Qu'était-ce? Il n'en savait rien. N'avait-il pas douze ans? A cet âge, l'espoir est immense, et la vie sans bornes.

— Voilà le train de cinq heures. Grand-père est à table, je serai en retard. Adieu, Geneviève, adieu ! A demain !

Et l'écolier s'éloigna rapidement; sa joie le portait; la mélancolie s'était envolée ainsi que les rêves incertains et qui oppressent. Il avait

dit : A demain ! Et demain, c'était le bonheur... C'était la course au château sur l'herbe mouillée qui sent bon ; c'était la haute salle d'études silencieuse et fraîche ; c'était la voix du maître aimé ; c'était l'enfant du marquis, si gracieuse et si bonne, qu'il regardait à la dérobée par dessus le devoir qu'on corrige ; c'était la lecture et les jeux en commun... C'était aussi un projet nouveau, une très bonne idée qui lui était venue, une surprise qu'il ferait à Geneviève.

Le lendemain, Philippe arriva très tard à la leçon. Il entra timidement, son visage était rouge, et, ce qui paraissait le plus extraordinaire chez cet enfant, que sa mère tenait avec un soin jaloux et une propreté coquette, ses cheveux en désordre tombaient sur son front et un large accroc s'ouvrait béant sur la manche de sa veste.

M. Forest et Geneviève éprouvèrent une telle surprise de le voir ainsi, que tous deux le regardèrent un moment sans parler.

— D'où venez-vous, Philippe ? dit enfin le maître d'école.

Il tâchait de prendre un ton sévère, ayant

hâte de pardonner, et n'attendant pour cela qu'un mot d'explication.

Mais l'enfant ne donna point d'excuse.

— Je vous demande pardon, Monsieur, fit-il. J'ai oublié l'heure.

— Que faisiez-vous? interrogea M. Forest.

Pas de réponse.

— Comment, Philippe, mon garçon, aurais-tu commis quelque sottise? Allons, ce serait la première fois ; aie du moins le courage de l'avouer. Où étais-tu?

— Dans le parc, répondit le petit, qui releva les yeux.

— C'est dans le parc alors que tu t'es mis en retard et que tu as déchiré ta veste?

Philippe resta silencieux. M. Forest se fâcha.

— Fort bien, Monsieur, fit-il. Vous descendrez cet après-midi au village, et vous serez consigné dans la salle d'école de deux heures à quatre heures. Je vous donnerai à travailler pendant ce temps-là.

Le jeune garçon devint tout pâle. Geneviève était là, attentive... Elle le voyait humilié, puni comme un gamin désobéissant! Cela semblait presque impossible à supporter. Il rencontra

le regard peiné, surpris, de mademoiselle de Peyralès, et se mordit la lèvre jusqu'au sang, parce qu'il sentit que ses paupières se mouillaient et qu'il ne voulait pas pleurer.

Pendant toute la matinée, son maître fut froid envers lui, et sa petite compagne évita de lui parler. Il les vit s'entretenir à voix basse pendant qu'il rassemblait ses livres, puis Geneviève s'approcha de lui :

— Écoute, fit-elle, si tu veux dire à M. Forest comment tu t'es mis en retard et lui avouer ce que tu as fait dans le parc, il lèvera ta punition : il vient de me le promettre.

Il y avait du dédain dans la voix de la petite fille ; le héros de la distribution des prix s'était abaissé devant elle ; c'était là un tort qu'elle ne pardonnerait pas. Pourtant elle lui sut gré de sa réponse :

— Je n'ai rien à avouer, disait-il.

Il ajouta :

— Je vous remercie, mademoiselle Geneviève.

Ce jour-là, quand M. de Peyralès eut quitté la table du déjeuner, et qu'il fut parti après avoir embrassé sa petite fille, Geneviève descendit sur les terrasses. Ses paons, qui faisaient

la roue au soleil, l'accueillirent par l'horrible cri dont la nature, comme pour se moquer d'elle-même, a doué ces ravissants oiseaux. Cette salutation peu harmonieuse avait en général pour effet de jeter leur jeune maîtresse dans des transports de joie.

— Taisez-vous, vilaines bêtes, leur dit-elle.

Ils secouèrent leur aigrette de pierreries, et, dressant la tête, recommencèrent de plus belle.

Geneviève passa lentement auprès des poissons rouges, les inspectant d'un regard irrité; mais, comme ils eurent le bon sens de se taire, ils ne reçurent pas l'apostrophe un peu vive qu'elle avait adressée aux paons. Quant à l'épagneul, il suivait en trottinant la tête basse, flairant sans doute qu'il serait prudent de ne pas attirer l'attention sur lui.

Mademoiselle de Peyralès s'assit sur une marche de pierre et regarda du côté du village. Elle resta fort tranquille pendant longtemps, ce qui ne lui était pas habituel. Le chien s'était mis à ses pieds; les paons vinrent becqueter ses longs cheveux. L'un d'eux piqua sa petite main qui reposait à terre, et qui leur donnait si souvent à manger. Tout à coup, au

loin sur la route, là où cessaient les bois, parut la silhouette noire d'un enfant qui portait un livre sous le bras; c'était Philippe. Geneviève le vit traverser la petite cour de la maison d'école, pousser la porte, puis entrer.

Alors elle se leva, et, remontant, s'enfonça dans le parc. Elle suivit l'allée qui conduisait à ce que les deux enfants appelaient leur « maison de verdure ». Elle ne savait pas ce qui l'attirait de ce côté; rien ne l'amuserait cet après-midi; elle marchait au hasard, les yeux à terre, songeant aux cheveux ébouriffés, à la mine confuse de Philippe, et plus indignée que chagrine.

Elle arriva devant leur place favorite, jeta un coup d'œil dans l'ombre des feuillages, et resta immobile de surprise.

Au pied d'un châtaignier monstrueux s'élevait un siège rustique; des branches artistement entre-croisées supportaient de vrais coussins de mousse; les pieds, les bras de ce singulier mais gracieux fauteuil disparaissaient sous des enlacements de lierre, et de grandes marguerites sauvages, fraîchement plantées, croissaient tout autour; l'herbe touffue s'étendait devant comme un tapis.

Geneviève se rappela que, la veille, elle avait exprimé le désir de voir un banc de mousse dans ce coin préféré, et elle comprit pour quelle raison, à cette heure même, enfermé dans la salle d'école, Philippe écrivait tristement.

Désormais, lorsqu'ils furent ensemble, Geneviève siégea comme une petite reine sur son trône de verdure, tandis que Philippe demeurait à ses pieds. Elle lui offrit souvent une place à côté d'elle; mais lui ne voulut jamais accepter. Il prétextait que le banc n'était pas assez solide pour deux, et il se contentait d'y appuyer son coude et le haut de son livre, aimant à voir au-dessus de lui, quand il levait les yeux, le visage attentif et incliné de mademoiselle de Peyralès.

Tous les matins, pour aller à ses leçons, il partait maintenant un grand quart d'heure plus tôt; il s'arrêtait à la « maison de verdure », la mettait en ordre et l'ornait de fleurs fraîches. Il perfectionna le siège rustique; il le rendit plus confortable et plus élégant; il fit prendre racine au lierre qui le décorait et qui bientôt réunit le dossier avec le tronc de l'arbre, formant ainsi une façon de meuble moyen âge,

haut et droit, et tendu de velours vert sombre.

Une fois, le vieux Sauval, qui venait rarement dans le parc, passa devant les enfants comme il se rendait au château pour y porter du gibier. Il posa la crosse de son fusil à terre, et, gardant la main gauche sur le canon, se prit à les contempler en silence. Eux, qui l'avaient aperçu, lui riaient sans se déranger. Ils étaient tous deux beaux, innocents et heureux ; ils faisaient un groupe charmant.

Le vieillard se découvrit avec lenteur; non pas ainsi qu'un serviteur qui salue la fille de son maître, mais avec le respect d'un croyant devant quelque chose d'incompréhensible et de divin ; puis, sans parler, il remit son fusil sur l'épaule et s'éloigna.

Pourtant, si la vue du gracieux tableau l'avait touché, son émotion n'existait plus le soir, car il dit alors brusquement à son petit-fils :

— La place d'un homme n'est pas à terre, fût-ce devant dix marquises de Peyralès. Que veux-tu devenir, mon pauvre garçon ? L'épagneul de mademoiselle Geneviève plutôt que son brave garde-chasse ?... Sais-tu bien qu'on renvoie les chiens d'un coup de pied quand

ils gênent. Songe donc au jour où cela t'arrivera.

Philippe, interdit, effrayé, sentit son cœur qui se serrait.

Sauval détourna de lui son regard et se mit à marcher de long en large dans la chambre.

Tout à coup, il revint vers l'enfant, le prit par le bras, et l'amena devant un cadre fixé à l'une des murailles. Dans ce cadre, il y avait des diplômes, des médailles et des rubans fanés; c'étaient des prix gagnés autrefois par le père de Philippe à des concours de tir. Tout autour étaient suspendues les couronnes que le petit garçon avait remportées à l'école de M. Forest.

— Tiens, dit le grand-père en les détachant, tu peux les mettre où tu voudras. Est-ce un hommage à celui qui est mort de placer des feuilles artificielles bonnes pour les petites filles auprès des récompenses que sa force et son adresse lui ont values? Ce sont des choses qui ne vont pas ensemble. Emporte-moi tous ces bouts de papier, et ne touche plus à ce cadre tant que tu ne sauras y ajouter que des ornements pareils.

Marguerite Sauval intervint timidement.

— C'est moi, père, fit-elle, qui ai mis là les couronnes du petit. Je pensais...

— Oh ! toi, interrompit le vieillard, du ton sec auquel sa fille n'avait jamais résisté... Cela ne m'étonne pas. C'est bien une idée de femme !

Philippe était sorti.

A travers le parc il s'en allait, dans le beau soir de septembre, serrant les couronnes contre sa poitrine gonflée d'amertume. De grands rayons doux s'éteignaient sous les bois tranquilles, et tout en haut, parmi les branches, les premières étoiles se montraient.

Il marcha droit au banc de mousse, puis, lorsqu'il fut devant, il ouvrit les bras. Les pauvres lauriers tombèrent dans l'herbe, et l'enfant, se jetant sur eux, cacha son visage dans ses mains pour pleurer à chaudes larmes.

Il ne revint à la maison que très tard ; son grand-père était couché et sa mère très inquiète. Il la trouva sur le seuil, où elle était restée depuis qu'il faisait nuit, afin de l'attendre. Elle le baisa à plusieurs reprises, le suivit dans sa petite chambre, lui prodigua les tendres soins et les bonnes paroles, mais elle ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé.

Lorsqu'elle se pencha sur lui pour l'embrasser

une dernière fois en lui disant bonsoir, il demanda :

— Maman, est-ce que papa ressemblait à mon grand-père?

— Oui, répondit-elle, tout à fait.

Elle ajouta, comme accomplissant un devoir qui lui était pénible :

— Ils pensaient de même en toute chose. Vois-tu, mon Philo, ils ont été toute leur vie braves et respectés ; j'espère que tu les imiteras. Ce n'est pas travailler que de flâner sans cesse, comme tu le fais, un livre à la main. Les livres sont bons pour les maîtres d'école et pour les marquis.

Elle prit la lumière et partit ; mais à la porte elle se retourna pour lui envoyer encore un signe amical et pour lui dire :

— Ne pleure plus ; fais ta prière.

Quand il fut seul, Philippe remit quelques-uns de ses vêtements et ouvrit la fenêtre.

Devant lui s'étendait la clairière, blanche dans la lueur de la lune ; à gauche, les massifs d'arbres allongeaient sur elle des ombres immobiles. Une route s'ouvrait au milieu d'eux et s'enfonçait dans la nuit ; c'était par là qu'on

allait au château. En ce moment, mademoiselle de Peyralès dormait paisiblement, dans sa chambre à coucher de velours, sans se douter du chagrin de son ami; et, en ce moment, les couronnes qu'il avait reçues sous ses yeux avec tant de joie, celle même qu'elle avait posée sur son front, gisaient dispersées dans l'herbe humide... Philippe songeait à cela; il se dit aussi que Geneviève partirait bientôt pour Paris. Sa douleur devint affreuse. Il lui sembla que la main de son grand-père avait froissé quelque chose de délicat et d'inconnu qui vivait dans le fond de son âme. Il allait perdre sa compagne, son maître, ses leçons, tout ce qu'il aimait! Sa mère n'osait le consoler, et son père le blâmait, rigide et sévère, dans son tombeau!...

Philippe étendit ses petites mains vers le ciel et dit tout haut :

— Mon Dieu!... mon Dieu!

Puis il retourna se coucher en pleurant.

III

M. de Peyralès ne quitta ses terres qu'en novembre;mais, pendant les dernières semaines qu'il y resta, Geneviève et Philippe se virent de moins en moins. L'école avait recommencé; les leçons au château n'eurent plus lieu que le soir ou le jeudi, lorsque M. Forest pouvait venir, et elles furent pour la petite fille seule. La plupart du temps, alors que, vers huit heures, on apportait la lampe dans la salle d'études, que Geneviève s'asseyait joyeusement à côté de son maître, et que le marquis s'allongeait dans un fauteuil auprès du feu, le cigare aux lèvres, prêt à écouter, Philippe, lassé d'avoir

marché plusieurs heures sur la terre molle, d'avoir manié le fusil ou retenu les chiens, s'endormait dans sa petite chambre en face de la clairière.

Malgré cette séparation déjà presque complète, le jour où ils se dirent adieu fut triste pour les deux enfants.

C'était vers dix heures du matin que s'accomplissait le départ.

Un peu avant, Philippe arriva, rôdant autour du château sans oser entrer, et tenant à la main quelques brins d'une fougère fine avec un rameau de lierre. Un domestique sortit portant une malle sur l'épaule. Il se dirigea vers une vaste cour, séparée du jardin par une grille, et du bois par un porche bas, et sur laquelle donnaient les écuries. Dans cette cour, le coupé était sorti ; on allait l'atteler. Déjà tous les bagages étaient entassés dans un char-à-bancs que le jardinier conduisait et qui partit le premier.

Le domestique revint en sifflant vers la maison, et retrouvant Philippe à la même place :

— Entre, lui dit-il. On déjeune ; mais cela ne fait rien, Mademoiselle sera contente de te voir ; elle te demandait tout à l'heure.

— Merci, répondit Philippe, j'attendrai qu'elle ait fini.

Mais Geneviève apprit qu'il était là; elle accourut.

— Oh! Philippe, s'écria-t-elle, j'ai tant supplié pour que tu viennes à Paris avec nous! Papa n'a jamais voulu. Qu'est-ce que je vais devenir sans toi?

Sa nourrice parut; elle apportait un chapeau de feutre orné d'une longue plume et un petit manteau de voyage.

— Et sans M. Forest ! continuait la petite, pendant que Jacqueline soulevait ses cheveux hors du collet de drap. Si on croit que je ferai la moindre chose avec d'autres professeurs!... Tandis que j'aurais appris tout ce qu'on aurait voulu si l'on avait emmené M. Forest.

— Et l'école? dit Philippe. Il doit rester pour l'école. Geneviève ne répondit pas que l'école ne l'inquiétait guère. Elle donna un grand coup à son chapeau que Jacqueline avait posé trop en avant, et Philippe admira la plume blanche, si large et si molle, enroulée tout autour. Le bord gris du feutre projetait une ombre sur les yeux profonds et sur la figure

rosée de la petite fille; elle n'avait jamais paru ainsi quand elle jouait dans le parc, coiffée de grosse paille et toute en noir.

— O Geneviève, murmura-t-il ravi, que vous êtes belle !

Elle ne sembla ni étonnée ni satisfaite de ce compliment.

— Toi aussi, tu es beau, dit-elle en regardant Philippe.

Et comme il se défendait.

— Mais oui, reprit-elle, et le jour de la distribution des prix, ces messieurs sur l'estrade le disaient autour de moi. Qu'est-ce que tu as donc dans la main ?

C'étaient seulement des feuilles qu'il avait cueillies pour elle dans leur maison de verdure. Il désirait lui faire un bouquet, mais les fleurs étaient finies, les pluíes d'automne avaient tout abîmé ; il n'avait trouvé que cela.

Et il le tendait d'une main timide.

Geneviève déclara que c'était ravissant. Elle aimait bien mieux ceci que des fleurs, parce qu'on pouvait le faire sécher. Elle allait le mettre dans un livre et le conserverait en souvenir de Philippe.

Elle joignait l'action à la parole, étendait les feuillages délicats sur une page d'album, puis serra le tout d'un ruban pour qu'ils fussent fortement pressés. Elle garda cependant un brin de lierre qu'elle mit à sa boutonnière, afin de le voir, dit-elle, pendant tout le voyage. Alors, prenant un air pensif, elle demanda :

— Maintenant, qu'est-ce que je vais te donner à toi, comme souvenir?

— Mademoiselle Geneviève, repondit le petit garçon, est-ce que vous croyez que je peux vous oublier?

— J'espère bien que non, riposta-t-elle avec vivacité. D'abord je reviendrai bientôt, au printemps, et nous travaillerons encore ensemble.

— Geneviève, es-tu prête? Il faut partir, dit Mr. de Peyralès en s'approchant.

Ceux des gens qui passaient l'hiver au château s'étaient rassemblés dans la cour; les autres s'étaient rendus à la gare. Geneviève obtint que Philippe vînt jusqu'au village. Il monta sur le siège à côté du cocher.

La station de Peyralès se trouve située sur un embranchement de grande ligne. La

circulation n'y est pas fort active ; le départ du marquis y mit tout en mouvement. Après avoir pris congé des villageois qui s'étaient réunis devant la petite gare, et à qui Geneviève envoya des baisers du bout de son gant, M. de Peyralès entra dans la salle d'attente des premières, ouverte pour la circonstance ; le maître d'école l'accompagnait. Ils causèrent en attendant le train pendant que Geneviève disait à Philippe :

— Écoute, papa m'a emmenée si vite que j'ai oublié de te donner à mon tour une fleur en souvenir. Mais j'ai réfléchi dans la voiture, et j'ai découvert un moyen pour que tu penses tous les jours à moi.

— Lequel? demanda Philippe.

— Eh bien, tu visiteras notre maison de verdure ; tu empêcheras mon joli banc de s'abîmer pendant l'hiver, et quand le beau temps reviendra, tu planteras de nouvelles marguerites, des primevères et des violettes tout autour, et tu en auras bien soin. Me le promets-tu?

— Oh! oui, oui! dit Philippe.

Un roulement se fit entendre, grandit, s'ap-

procha, puis se ralentit et se tut, remplacé par le gémissement de la vapeur. Un nom fut crié, les bagages roulèrent sur le quai, les portières s'ouvrirent et se refermèrent avec bruit. Au bout d'un instant, le train s'ébranla de nouveau, Philippe aperçut encore une fois la plume blanche de Geneviève... C'était bien fini; elle était partie. Il se retourna tristement.

Derrière lui, M. Forest l'attendait pour s'en aller.

Cette marque de bonté et d'intérêt fit rayonner les yeux de Philippe; il courut à son maître.

Côte à côte, ils franchirent la barrière et s'engagèrent dans le village. L'agitation y régnait encore; les commères s'attardaient sur leurs portes pour dire un mot de la tristesse de M. le marquis. — Pauvre homme! c'était bien vrai que les richesses ne servent à rien devant la mort! — et de la jolie tournure de mademoiselle Geneviève, avant qu'elles retournassent à leur ouvrage. Quand le maître d'école passa, on s'interrompit pour le saluer.

— Alors, c'est réellement un grand chagrin pour toi de ne plus rien apprendre? demanda M. Forest à son ancien élève.

— Oh! un si grand chagrin! s'écria le petit.

— Eh bien, Philippe, si ton grand-père le permet, viens me trouver deux ou trois fois par semaine, quand tu le voudras, en dehors de mes heures de classe, et je continuerai à t'instruire quelque peu. Penses-tu que cela soit possible?

— Vous le voulez? s'écria Philippe. Vous voulez faire cela pour moi? Oh! que vous êtes bon! Oh! monsieur Forest, monsieur Forest!

Cet hiver-là, les braconniers et les renards donnèrent beaucoup de besogne au garde-chasse de Peyralès; il en fut enchanté; depuis longtemps il n'avait pas eu de saison pareille. La neige tomba fort épaisse dès le commencement de décembre et couvrit la terre pendant deux mois. Sauval, vif, alerte et joyeux comme à vingt ans, battait les bois du matin au soir, le fusil sur l'épaule, ses grosses guêtres solidement bouclées, précédé de son chien et suivi de son petit-fils. Celui-ci prenait goût au métier; il devenait tous les jours plus vigoureux. plus adroit, plus brave; il eut bientôt appris toutes les ruses des bêtes comme celles

des voleurs. Un peu avant Noël, le jour même où il entra dans sa quatorzième année, il tua un loup. Ce fut un vrai triomphe. Tout le village lui fit fête et son grand-père pleura d'orgueil en l'embrassant. Le jeune garçon en profita pour obtenir la permission de descendre plus souvent au village auprès de M. Forest.

Philippe songeait sans cesse à ses études et à ses lectures; pourtant la vie qu'il menait ne lui déplaisait pas. Ce qui l'y attachait, c'était le désir d'être admiré, d'étonner ceux qui l'entouraient, en faisant, en tout genre, toujours plus qu'on n'attendait de lui. Les succès de la distribution des prix lui avaient paru bien doux, mais qui lui en avait su gré?... Geneviève et le maître d'école. Il se rappelait encore l'amer désappointement que la froideur de son grand-père lui avait fait éprouver lorsque, dans le jardinet poussiéreux, au sortir de la cérémonie, le marquis s'était avancé pour les féliciter. Quelle différence avec l'émotion du vieillard devant la dépouille du loup! Arracher une larme à Sauval n'était pas chose facile: c'est qu'aussi, pour un chasseur de son âge, l'enfant s'était brillamment conduit! Et les poi-

gnées de mains dans le village ! et les baisers de sa mère ! et la veillée bruyante où l'on trinqua au petit héros !... Des instants comme ceux-là donnaient à Philippe la force de vaincre la nonchalance naturelle à son corps aussi bien que la tendance rêveuse de son esprit. Puis il se sentait supérieur à sa belle action même ; il promenait ses regards sur les figures simples et joyeuses des paysans autour de lui ; il relevait les yeux vers les poutres noircies du plafond ; il regardait la peau de la bête sauvage suspendue au mur comme un trophée... Et il songeait aux salles splendides de Peyralès, à ce Paris où vivait Geneviève, aux vers boiteux qu'il griffonnait sur les marges de ses livres : quelque chose d'infini semblait envahir son âme, et l'avenir lui apparaissait tellement beau qu'il eût pu crier de bonheur.

Au commencement de l'année il eut une surprise ; il reçut une lettre de mademoiselle de Peyralès. Elle savait par l'intendant de son père le fameux coup de fusil du petit Sauval, et elle avait obtenu du marquis l'autorisation d'écrire quelques mots à son ancien compagnon.

« Cher Philippe, lui disait-elle, que c'est donc beau à toi d'avoir tué le loup ! Oh ! si seulement j'avais été là? J'aurais eu une peur terrible et tu m'aurais sauvée. Alors il eût été impossible de nous séparer, tu comprends.

» Je m'ennuie à Paris; je voudrais voir Peyralès par la neige. Ici, elle fond tout de suite et elle fait une vilaine boue noire; hier pourtant, il y en avait encore aux Tuileries un tapis magnifique, et je pensais que cela serait bien amusant d'y marcher, mais on ne me l'a pas permis.

» Voilà trois nuits que je rêve de loups. Dis-moi, n'as-tu pas eu envie de courir et d'appeler au secours? Que tu es brave!

» Prends bien soin de notre maison de verdure. N'oublies-tu pas ta petite Geneviève? Moi, je n'ai pas d'amie que j'aime autant que toi. Je vais pourtant au cours, et j'y vois beaucoup de petites filles. Elles sont très jolies, mais je les trouve drôles; je n'oserais pas leur parler de toi, ni de M. Forest, ni de mes paons; je suis sûre qu'elles se mettraient à rire. Cependant leurs robes vont mieux que les miennes, et mon père a permis qu'on me con-

duisît chez leurs faiseuses. Tu verras, cet été ; toi qui me trouvais belle, tu seras tout étonné.

» Adieu, mon cher Philippe, je voudrais bien être au printemps. »

Le jeune garçon lut et relut cette lettre. Quand il la sut par cœur, il la cacha parmi ses trésors, entre sa médaille et les cheveux de son père. Puis il prit une bêche et il s'en alla dans le parc. La neige, qui commençait à tomber, redoubla tandis qu'il marchait. Les flocons se pressaient, toujours plus lourds. Il les voyait, dans la perspective des longues allées, descendre et se poser silencieusement. Le sentiment de joie qu'il gardait de la lettre de Geneviève sembla ne pouvoir résister à tant de mélancolie. Que le printemps, si impatiemment attendu, était donc loin encore !

Il atteignit la maison de verdure, et essaya de déblayer la neige qui l'encombrait; mais, à mesure qu'il en enlevait une partie, d'autre revenait plus épaisse. Il ne parvint même pas à faire apparaître le banc de mousse; tout ce qu'il en vit fut le dossier de lierre, singulièrement formé de masses blanches et d'enfoncements d'un vert sombre.

Il s'appuya contre un arbre, et chercha à se représenter la boue noire des rues de Paris, le jardin des Tuileries, et les maisons de la grande ville, qui toutes ressemblaient au château de Peyralès.

IV

Lorsque Philippe, en remontant un jour du village, se mit en sueur et trouva le soleil très chaud, il se dit qu'après tout le temps passait bien vite.

Les arbres, qui s'élevaient haut dans le ciel pur, portaient à leurs branches des bourgeons reluisants et entr'ouverts. Le fouillis d'arbustes où leurs troncs s'ensevelissaient était comme enveloppé d'un rideau de verdure tendre et transparente. Il n'y avait plus à s'y tromper, c'était le printemps. Il allait donc vraiment revenir? N'était-ce pas hier qu'il neigeait et que l'hiver semblait devoir toujours durer?

Peu après, tout fut en émoi dans le château. On attendait le marquis. L'intendant, une lettre à la main, avait dit : — C'est pour la fin de cette semaine ou l commencement de la suivante.

Philippe, moins occupé depuis que la saison de chasse était close, passa tout un après-midi dans la maison de verdure qu'il arrangea d'une façon ravissante. Des massifs de lilas inclinèrent au-dessus du banc leurs grappes aux pointes pourprées ; des violettes blanches ou foncées semèrent l'herbe fine ; des jacinthes bleues, des primevères jaunes se montrèrent alentour, çà et là, sous les taillis. L'air sauvage du petit réduit n'était pas changé ; seulement, là où la nature n'avait mis qu'une fleur, il en poussait quatre.

L'auteur de ce miracle en éprouvait plus de plaisir qu'il n'en aurait eu à changer en or en la touchant la bêche sur laquelle il s'appuyait. Il admirait cette profusion de couleurs charmantes ; il aspirait ces délicieux parfums. Il se disait que tout ce qu'il connaissait de joli et d'aimable au monde, Geneviève, l'enfant intelligente et douce, qui aimait les livres autant

que lui, pour qui seule il apprenait malgré les obstacles, et qui approuverait ses efforts, serait bientôt là, dans ce cadre digne d'elle qu'il lui avait préparé. Elle pousserait des cris de surprise et de joie; elle lui dirait : — Merci ! Puis elle s'assiérait sur le banc; elle voudrait entendre toute l'histoire de la mort du loup; mais Philippe lui parlerait plutôt de ses veillées studieuses, et peut-être il lui montrerait... Oh! non, pas encore... plus tard, quand il les réussirait mieux.

Et le jeune garçon tirait à moitié de sa poche, pour l'y renfoncer bien vite, un petit cahier de papier tout couvert de lignes inégales.

Lorsqu'il fut complètement satisfait de son travail, il se rendit au château. Tout en traversant les allées du parc, il fut frappé des changements et des embellissements faits par les jardiniers; comme ces gens s'étaient donné de la peine pour que leur maître fût content! Rien ne pouvait égaler la splendeur des pelouses et des parterres. La fille du marquis préférerait-elle encore le modeste nid de mousse à ces charmilles profondes, à ces bosquets si bien taillés? Que disait-elle donc de toilettes élé-

gantes à la fin de sa lettre? Philippe n'y avait pas fait attention jusque-là. Il se sentit pris d'inquiétude.

Il entra dans l'habitation dont toutes les portes étaient ouvertes; sans s'arrêter aux pièces d'en bas, il monta le grand escalier. Un homme sortait du cabinet de travail situé au premier étage, et Philippe reconnut le valet de chambre particulier de M. de Peyralès.

— M. le marquis est donc arrivé? lui demanda-t-il sans le saluer et d'une voix tremblante.

—Ah! c'est toi, fit l'homme! Bonjour, Philippe. Cela va bien, mon garçon?

— Bonjour, dit Philippe. Je ne savais pas que M. le marquis fût déjà ici.

— Il n'y est pas, répondit le domestique. Je suis venu en avant. M. le marquis arrive demain. Je vais faire ma ronde afin de voir si tout a été préparé comme il le faut.

Et il poussait la porte de la chambre à coucher.

— Oh! continuait-il, tandis que l'enfant le suivait, curieux et troublé, ce n'est pas pour longtemps cette fois. Affaire de voir comment tout se passe et d'obtenir quelque tranquillité.

Il tardera à M. le marquis de rejoindre mademoiselle Geneviève.

— Plaît-il? demanda Philippe.

— C'est un voyage superbe qu'elle va faire; sa tante a bien fait d'insister pour l'emmener. Moi, je connais la Suisse, disait le valet de chambre.

Il avait ouvert un nécessaire, et il en tirait un à un les objets qu'il déposait sur une table et sur la cheminée dans le cabinet de toilette. Philippe regardait les brosses d'écaille; elles portaient incrustés en or le chiffre et la couronne du marquis. Il se demandait ce qui venait de lui arriver, et il voyait ces brosses de toutes dimensions, avec toujours ce même chiffre, danser et se multiplier devant ses yeux comme par l'effet d'un cauchemar.

— Mademoiselle de Peyralès ne viendra donc pas? demanda-t-il enfin.

— Pas cette année, dit le valet.

Et, comme toutes les brosses étaient enfin rangées, l'homme fit claquer le fermoir du nécessaire et se dirigea vers la porte.

— Viens donc, reprit-il en se retournant vers Philippe. Qu'est-ce que tu fais là planté? Je

pense que tu la connaîtras la toilette de M. le marquis.

Oui, il la connaîtrait, oui, il la connaîtrait... Il ne pouvait se dire autre chose que cette phrase, ni rien voir que ces objets symétriquement posés dont le nombre et la forme lui laissaient un vague étonnement.

Ce n'est que le lendemain, quand il eut vu le marquis descendre seul de sa voiture, quand il eut entendu la voix lente et froide qu'il reconnut lui dire : — Tu as bien grandi ; tu es un homme à présent, Philippe... Et de cœur autant que de taille à ce que j'ai appris, c'est très bien ! — qu'il sentit l'immense désappointement le saisir, et qu'il pleura.

Un homme, avait dit le marquis... On aurait presque pu le croire à le voir s'en aller, la tête haute sous ses boucles brunes, les épaules larges, la démarche fière ; mais on ne l'aurait pas répété si, caché dans le bois, on avait entendu les appels enfantins et les longs sanglots qu'il exhala dans la solitude.

Deux étés s'écoulèrent avant que mademoiselle de Peyralès reparût dans le domaine de sa famille. Quand elle y revint, elle était accom-

pagnée, outre son père, par une tante et par une cousine. On reçut cette année-là, et il y eut sans cesse du monde au château; lorsque des invités partaient, d'autres les remplaçaient immédiatement, Philippe les rencontrait en cavalcades, et, s'il s'approchait le soir, il voyait les fenêtres briller et il entendait le bruit de la danse.

La tante s'appelait madame la comtesse de Lamelouse-Trésigny; la cousine s'appelait Bertrade. Ces dames étaient fort élégantes. Le fils du garde ne les vit jamais deux fois avec la même toilette.

Geneviève allait avoir quinze ans. Les promesses de l'enfance s'étaient réalisées pour elle; sa beauté était remarquable. La nuance rare de ses cheveux, dont on n'aurait pu dire s'ils étaient roux ou châtains, ses grands yeux bleus et clairs et la pureté de son teint, voilà ce qu'on admirait le plus volontiers dans sa tête toute admirable. Point très grande, mais frêle et gracieuse, telle était cette fille charmante.

Elle fut aimable pour Philippe, mais sembla n'avoir aucun souvenir de leur ancienne camaraderie. Elle passa devant la maison de ver-

dure sans jeter un coup d'œil à l'intérieur, et elle ne s'aperçut pas que ses paons étaient morts.

Elle s'habillait simplement, pourtant avec une recherche extraordinaire ; et elle paraissait plus excentrique dans ses costumes en apparence négligés que Bertrade avec ses froufrous. Elle portait encore de grands chapeaux, et Philippe la revit ainsi ; mais alors il ne dit pas si elle lui parut belle...

Un matin, comme il sortait pour descendre au village, il entendit un coup de fusil partir sous bois à peu de distance. On était au milieu d'août, et la chasse n'était pas ouverte. Philippe ne fit qu'un bond jusqu'à l'endroit où la détonation avait retenti. Un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, à l'air distingué malgré la vareuse de flanelle et le béret qui formaient les principales pièces de son équipement, tenait à la main une carabine encore fumante et criait : — Apporte ! apporte ! — à un animal encore invisible. Presque aussitôt, le basset favori de M. de Peyralès tira hors du fourré un énorme lapin, et vint le déposer docilement aux pieds de l'inconnu.

— De quel droit chassez-vous ici, Monsieur? demanda Philippe.

Il pensait bien que ce jeune homme était un invité du marquis, mais il ne l'avait jamais vu; puis il considérait qne détruire du gibier avant le premier septembre, c'était un vrai sacrilège.

Le chasseur toisa d'un coup d'œil plein d'insolente complaisance, le beau garçon qui lui parlait.

— Ah! dit-il, je vois... Casquette sur l'oreille, habit de drap vert, garde-chasse de M. le marquis. Belle profession, mon ami, belle profession. Permettez-moi de vous en faire mon compliment.

— Monsieur, répondit Philippe, je reconnais le son de votre voix; vous êtes sans doute un Peyralès. Dans ce cas je vous apprendrai que vous êtes aussi le premier de votre famille qui ait insulté un Sauval.

L'étranger rougit violemment. Il parut hésiter, puis l'orgueil et la colère l'emportant :

— Insulté, répéta-t-il, un... quoi?... Comment dites-vous ?

Il s'avançait sur Philippe, l'œil interrogateur, les yeux à demi fermés, de la manière la plus méprisante du monde.

Le petit-fils du garde-chasse devint blême. Il resta un instant silencieux, mais si menaçant que le tireur de lapins souleva de terre involontairement la crosse de son fusil.

Philippe ramena ses poings fermés sur sa poitrine et les y croisa; puis d'une voix que la rage étranglait :

— Monsieur, reprit-il, si je vous lançais à la face le nom que mérite celui qui possède une force quelconque et qui en abuse vis-à-vis de celui qui ne la possède pas, vous ne vous battriez pas avec moi ; vous me feriez honteusement chasser de ce domaine, où je suis né. C'est pourquoi je ne vous dirai pas aujourd'hui le mot qui me vient aux lèvres, mais plus tard, oui, bientôt vous l'entendrez.

Il partit ; tout son sang bouillonnait dans ses veines; il aurait commis un meurtre.

Quelques heures plus tard, il était dans la forêt avec son grand-père, lorsque tous deux rencontrèrent la société du château qui partait en excursion. Les messieurs en vêtements de

fantaisie, les dames en toilettes claires, marchaient par groupes, causant avec animation et riant bsaucoup, tout en conservant, même sous les libres ombrages, la discrétion de ton habituelle aux gens du monde. Philippe les regarda passer, sa casquette de chasse à la main, avec cette façon respectueuse qui n'était qu'à lui, et qui, loin de l'abaisser, paraissait l'ennoblir. Il cherchait encore des yeux quelqu'un. Tout à coup, Geneviève tourna le coin de l'allée, bien en arrière des autres, donnant le bras à un jeune homme qui se penchait vers elle pour lui parler. C'était le chasseur du matin ; mais il ne portait plus sa vareuse ; il l'avait échangée contre un uniforme d'enseigne de vaisseau qui faisait ressortir toute sa grâce de cavalier accompli. Sa compagne et lui formaient le plus charmant couple que l'on pût rêver. Pourtant on aurait demandé chez l'homme plus de jeunesse ; il avait l'air un peu railleur et un peu blasé pour tant de fraîcheur et d'innocence épanouies à son côté.

Le vieux Sauval eut un sourire de paysan malin lorsqu'il vit apparaître les deux retardataires ; ce sourire s'effaça vite, et il salua,

L'officier vit le signe amical de mademoiselle de Peyralès, chercha à qui il s'adressait, et toucha d'un doigt sa casquette. Puis il dit quelque chose en regardant Philippe, et Geneviève se mit à rire. A la distance où il se trouvait d'eux, le jeune Sauval ne pouvait entendre la saillie spirituelle dont il était l'objet.

— Grand-père, dit-il, qui est cet officier?

— C'est le vicomte Robert de Lamelouze-Trésigny, dit le vieillard. Sans doute, il épousera sa cousine.

V

Si M. Forest pouvait encore enseigner quelque chose à Philippe, c'est parce qu'il continuait à s'instruire lui-même. Comme son élève ne donnait à l'étude que fort peu de temps, le maître d'étude se maintenait toujours en avance; mais ce n'était p sans peine. Il se passionnait pour cette double tâche, sans cesse acquérir et sans cesse partager; il voyait d'ailleurs ses efforts compris et appréciés; il les sentait récompensés par une affection absolue, par une reconnaissance vive, profonde et vraie, et il se dévouait joyeusement. La vérité est que Philippe l'admirait et l'aimait presque

avec exaltation. Rendre un jour M. Forest fier de celui qui lui devrait tout, venir lui apporter l'hommage des succès qu'il pourrait obtenir et qui seraient l'œuvre de son maître, ce rêve était un de ceux que le jeune garçon accueillait le plus volontiers... Et Dieu sait s'il en passait devant ses yeux des rêves, à travers les feuillages mobiles ou dans la clairière blanche de lune et sur le bord vague de l'horizon.

Un soir, M. Forest, en lui disant adieu, observa qu'il devenait soudainement très pâle; il lui en fit la remarque, et Philippe répondit d'une voix un peu troublée que ce n'était rien, qu'il ne ressentait rien; puis il s'en alla. Quand il fut parti, le maître d'école vit sur son bureau un papier plié, déposé à l'instant. Il l'ouvrit, et lut une pièce de vers que son élève lui adressait.

Il ne connaissait rien des essais poétiques de Philippe, aussi fut-il surpris; après avoir pris connaissance du morceau, il fut touché. C'était une ode, régulièrement faite, mais trop abondante en métaphores classiques et en comparaisons; pourtant le sentiment qui l'avait dictée jaillissait malgré les entraves,

naïf, sincère, de toutes les strophes; il alla droit au cœur du jeune maître.

Certes, il n'y avait pas de génie, mais il y avait un enthousiasme généreux dans des passages comme celui-ci :

Ah! ce livre de la pensée,
Trésor de biens toujours nouveaux,
Et dont ma langue embarrassée
A peine a lu les premiers mots,
C'est vous dont la main ferme et sûre,
Levant l'épaisse couverture,
L'ouvrit à mon esprit troublé,
Et le soutenant immobile,
Empêcha que mon bras débile
De ce fardeau fût accablé.

Cette page sainte et bénie,
Que je n'ai point tournée encor,
A travers votre voix chérie
M'a versé plus d'un rêve d'or.
Les premiers élans de mon âme,
C'est la vôtre qui les réclame,
C'est à vous que je les devrai;
Et si je poursuis la lecture
Du grand livre de la nature,
C'est vous que j'y retrouverai.

M. Forest était un esprit très clair et très sûr, aussi peu lyrique que possible. Il se défia du jugement qu'il pourrait porter sur les vers de Philippe; il les trouva remarquables pour un enfant de dix-sept ans, mais il se dit que précisément à cet âge on est toujours plus ou

moins poète, qu'il fallait attendre ce qui suivrait et se garder de tourner la tête à l'auteur par d'imprudents éloges. Toutefois il ne cacha pas à son élève le plaisir personnel qu'il avait éprouvé, et il le remercia avec émotion. Philippe se sentit parfaitement heureux; il avait parlé, non pour se faire entendre, mais parce qu'il n'aurait pu se taire et parce que son cœur débordait : M. Forest savait maintenant ce qui se passait en lui; que ne l'avait-il mieux exprimé encore!

En remontant la colline par cette caressante nuit d'août, il pensa que la vie avec un grand espoir et un grand but est belle et douce. Il éleva ses regards vers les étoiles immobiles et s'écria presque tout haut :

— Créateur tout-puissant, donne-moi le génie, et je ferai le bien, je servirai la vérité!

La vérité!... Il se figurait qu'il suffit de la désirer pour la connaître, et de l'annoncer pour être entendu.

Jadis, quand il était petit, rien ne lui paraissait plus sublime que la fable de Prométhée. Mais quoi! le feu sacré n'était point gardé par les dieux jaloux de l'Olympe; ce n'était plus le

Titan superbe et vaincu dont le destin charmait son imagination ardente de jeune homme; c'était Élie écoutant au désert l'appel de l'Éternel : « Qui enverrai-je, et qui ira pour moi? » Et volontiers il se serait écrié comme le prophète : — Moi, Seigneur, envoie-moi !

Le ciel était admirablement pur ; des millions d'astres y scintillaient, et tout au loin, au-dessus des collines, un mince croissant rougeâtre se dessinait comme un signe mystérieux. Au milieu de la vallée obscurcie, on voyait se dérouler la rivière d'argent.

Tout à coup, les accords d'une musique lointaine, portée par une bouffée de brise, vinrent surprendre les oreilles de Philippe. C'était quelque valse, échappée par les croisées ouvertes du château, qui s'envolait à travers la nuit, en l'effleurant dans sa route. Il se représenta ces gens qui dansaient dans la clarté tombant des lustres et dans le reflet des pierreries, tandis que là-bas les branches des saules s'inclinaient sur l'eau tranquille, et il se prit à les plaindre.

Et Geneviève, dansait-elle aussi? Oui, mais elle n'était pas comme les autres. Sans doute,

entre les figures d'un quadrille, elle sortait sur la terrasse ; elle tendait son visage au souffle des bois qui lui murmurait des propos moins fades que ceux de ses élégants cavaliers, et lorsqu'elle rentrait, c'était la lueur des étoiles qu'on admirait dans ses beaux yeux.

Est-ce que vraiment elle serait déjà d'âge à se marier? Oui, l'on se marie à quinze ans. Mais elle n'épousera pas cet insolent officier. S'il lui parlait à voix basse dans la forêt, c'est qu'il est son cousin et que depuis longtemps elle ne l'avait pas vu. Maintenant elle le connaît mieux, c'est certain, et, lorsqu'ils passent tous deux sous les branches, il n'ose plus se pencher vers elle. Non, non, mademoiselle de Peyralès n'acceptera que l'homme qu'elle aura choisi, et celui-là, quel qu'il soit, il sera digne d'elle.

A la fin de septembre, le marquis et sa fille demeurèrent seuls dans leur château. Geneviève, paraît-il, avait manifesté le désir qu'il en fût ainsi pour quelques jours avant de retourner à Paris. Elle avait refusé d'accompagner sa tante, qui, perpétuellement travaillée d'humeur voyageuse, allait parcourir deux ou trois pays et

s'arrêter à une demi-douzaine de villes d'eaux ou plages à la mode, tout en regagnant la capitale.

Le goût de la solitude s'était emparé tout à coup de mademoiselle de Peyralès. Elle faisait à travers le parc de longues promenades, n'emmenant que son lévrier favori, Dick, un superbe chien, au poil gris et blanc, si haut sur pattes que du bout de son museau effilé il touchait sans se dresser l'épaule de sa jeune maîtresse. Elle finit par s'aventurer jusque sous les taillis du bois. Philippe Sauval l'aperçut de loin, et se cacha parmi les arbres pour oser la suivre des yeux.

Il la revit ainsi à plusieurs reprises, et il remarqua que la jeune fille grandissait encore, que ses joues pâlissaient, et que sa démarche devenait plus lente. Un jour, Dick, tout inquiet vint le chercher. Il se troubla, pressentant un malheur, et se mit à courir, conduit par le chien. Sur un sable dur, parmi les premières feuilles jaunes qu'avait arrachées l'automne, il trouva mademoiselle de Peyralès étendue sans connaissance. Le lévrier savait bien, lui, qu'un ami invisible errait toujours dans la forêt sur les pas de sa maîtresse, et, lorsque celle-ci

était tombée, il avait couru vers Philippe. Maintenant, couché près d'elle, il allongeait sur le visage blanc de Geneviève, sa belle tête soyeuse et fine, dans une caresse pleine d'amour et de tristesse, expressive et touchante autant qu'un geste humain.

Philippe ne savait pas comment porter secours à la jeune fille. Oh! la saisir dans ses bras et s'élancer vers le château!... Mais cela lui était impossible. Une singulière faiblesse venait d'amollir tout à coup ses membres robustes. Ce fut avec des mains tremblantes qu'il souleva la tête et la taille de Geneviève. Un si léger mouvement suffit à la ranimer.

Elle ouvrit les yeux, reconnut le jeune garde-chasse, et rougit en le remerciant; puis elle s'appuya sur lui pour se relever. Lorsqu'elle fut debout, elle resta cramponnée à son bras, disant qu'elle éprouvait un étourdissement et qu'elle ne pourrait pas marcher seule. Le flot de sang qui avait envahi ses joues ne se dissipait pas, et mettait une flamme fiévreuse dans ses grandes prunelles bleues.

— Oh! murmura-t-elle, qu'est-ce que c'est donc? J'ai peur.

— Permettez-moi de vous ramener, Mademoiselle, lui dit Philippe, rouge et défaillant presque autant qu'elle.

Ils se mirent en marche, doucement, accompagnés par Dick. Après quelques pas, elle se sentit mieux. Elle commença de rire de sa sotte aventure, et dit qu'elle était vraiment honteuse de s'être trouvée mal, que c'était absurde, qu'elle avait pourtant juré que chose pareille ne lui arriverait jamais.

— Et c'est vous, ajouta-t-elle avec un sourire, qui m'avez découverte au fond du bois; tout à fait comme dans nos jeux d'enfants, lorsque j'étais la dame captive et vous le brave chevalier.

Philippe Sauval regarda la fille du marquis avec un étonnement profond.

— Est-ce que vous ne vous rappelez pas? demanda-t-elle.

Il répondit vivement :

— Oh ! si.

— Je vous ai vu souvent cet été dans la forêt, reprit Geneviève, mais nous ne nous sommes pas rencontrés. Ces jours-ci, j'avais cependant quelque chose à vous dire.

— A moi? s'écria Philippe, qui pensait agir dans un songe.

Il la soutenait toujours. C'était évidemment avec peine qu'elle marchait. Pourtant, comme on approchait de l'habitation, elle voulut continuer sans lui, craignant que son père ne s'alarmât et qu'il ne la blâmât d'être allée si loin toute seule.

— Au revoir, fit-elle, et merci. Nous causerons un de ces jours.

Philippe rentra chez lui et arriva devant sa porte avant de s'être douté qu'il s'y rendait. Il se mit à table et dîna sans y songer. Quand on lui parla, il tâcha de répondre, et il eut d'incroyables distractions. Son grand-père lui montra une poule faisane qu'on avait trouvée fraîchement abattue, que sans doute les braconniers n'avaient pas osé venir ramasser là où elle était tombée. Philippe regarda le corps criblé de plomb de l'oiseau, et dit d'un air pensif :

— C'est extraordinaire. J'espère que cela ne sera pas grave.

Il monta dans sa chambre, mais il ne se coucha pas. Il prit un livre et le quitta d'ins-

tant eu instant, afin de regarder par la fenêtre dans la direction de Peyralès. Vers minuit, il fut saisi d'une angoisse soudaine et crut à un pressentiment. Alors il se glissa dehors, fit quelques pas avec précaution, puis courut au château comme un fou.

Tout y paraissait tranquille. La vaste et somptueuse demeure était silencieuse et close. Philippe la considéra un moment; elle se détachait en blancheur vague sur la nuit. Les hauts volets étaient partout hermétiquement fermés. Il ne surprit aucune lueur, il ne perçut aucun bruit.

— Rien, se dit-il, il n'y a rien. Dieu soit loué.

Et il se retourna pour s'en aller.

Au même instant la porte s'ouvrait au-dessus du perron. Un homme à demi vêtu, une lanterne à la main. sortit en toute hâte; il s'en alla vers l'écurie.

Philippe s'élança derrière lui, et l'interrogea d'une voix que l'anxiété étouffait.

— Je cours, dit le domestique, faire sèller le cheval de M. le marquis. M. le marquis veut aller lui-même à la ville pour chercher le médecin. Mademoiselle Geneviève se meurt.

Geneviève, mourir!... Oh! cela n'était pas

possible! On aurait dit à Philippe qu'elle se trouvait fort malade, il aurait tout craint ; mais on lui parlait de mort, et il ne voulait, il ne pouvait pas croire. Il entra dans le château presque avec calme.

Le grand vestibule était plongé dans l'obscurité. Comme le jeune homme s'engageait à tâtons sur l'escalier, il entendit un léger bruit; presque en même temps, il heurta quelqu'un; c'était une femme de chambre qui s'était sauvée là pour sangloter. Philippe tressaillit comme s'il eût ainsi brusquement rencontré la mort même. Alors, sans se voir, ils se parlèrent en tremblant. La femme de chambre cessa de pleurer dans la consolation d'avoir un auditeur. Elle raconta que Mademoiselle s'était couchée souffrante, si bien que sa nourrice avait voulu la veiller ; tout à coup, au milieu de la nuit, Jacqueline avait couru tout épouvantée à l'appartement de M. le marquis, conjurant celui-ci de venir au plus vite. Il avait trouvé sa fille sans connaissance, la respiration courte et oppressée, le pouls très faible, et rien de ce qu'on avait tenté depuis n'avait réussi à la faire sortir de cet affreux état.

Cependant l'escalier s'éclaira ; on approchait, on allait descendre. La voix de Jacqueline s'éleva suppliante, avec un accent lamentable :

— Ne la quittez pas, monsieur le marquis, ne la quittez pas, je vous en supplie ! Qu'est-ce que je vais faire ? O mon pauvre petit ange !... Je ne veux pas être seule... Je ne veux pas prendre cela sur moi !

— J'ai de l'espoir, fit le marquis. Je ne crois pas que cela s'aggrave d'ici à mon retour. Je ne me fie à personne qu'à moi et à mon cheval. Je ramènerai le docteur deux heures avant n'importe qui. Du courage, ma bonne Jacqueline ; vous saurez mieux que moi ce qu'il faut faire. Retournez, retournez près d'elle.

Philippe monta jusqu'au palier.

— Monsieur le marquis, dit-il, donnez-moi votre cheval, et je vous jure, oui, je vous jure d'aller plus vite que vous n'iriez vous-même. Vous pourrez rester près de votre enfant.

M. de Peyralès fit un pas vers le petit garde-chasse, étonné de le voir là et frappé de l'ardeur contenue qui rendait sa voix frémissante. Il scruta son visage, rapprochant les paupières suivant une habitude de myope. Philippe, sous

ce regard sûr et sévère, rougit violemment et sans savoir pourquoi :

— Monsieur le marquis, reprit-il — cette fois avec le ton humble et sans nuance de l'inférieur, qui ne peut avoir avec son maître nul intérêt commun, — monsieur le marquis sait bien que Folette est le plus prompt de ses chevaux, trop vive même pour Paris, et qu'en l'absence de monsieur le marquis, je suis le seul qui la monte.

— Va, répondit M. de Peyralès.

Il n'ajouta aucune recommandation ; peut-être n'en eut-il pas le temps, car dès qu'il eut prononcé ce mot, Philippe disparut. Le marquis retourna près de sa fille, et la contempla dans cette prostration terrible qui ressemblait à la mort. De temps à autre, il se levait et mettait l'oreille aux lèvres de l'enfant ou la main sur sa poitrine, pour s'assurer qu'elle vivait. Jacqueline, à genoux au pied du lit, restait immobile ; quand elle ne priait pas, elle relevait la tête et regardait aussi la petite malade. La dernière bougie s'éteignit sans que l'on eût songé à se procurer une autre lumière. Une lueur vague, pénétrant à travers les rideaux,

annonça qu'au dehors il faisait jour. M. de Peyralès eut un cri ; il lui sembla que l'âme de Geneviève eût disparu avec la flamme, et cette obscurité blanchâtre lui fit une impression lugubre. Il s'élança sur les tentures, les écarta, ouvrit la croisée, et repoussa les volets qui battirent contre le mur.

Il demeura une minute à respirer l'air du matin. Çà et là, sur la cime des bois, des teintes brunes paraissaient déjà ; c'était l'automne qui s'annonçait. Et le pauvre père essayait de réfléchir là-dessus, parce qu'il n'osait pas revenir vers le lit... Lorsqu'il s'y décida, il le fit par une volte-face désespérée ; alors il aperçut Geneviève, droite sur son séant, qui fixait sur lui des yeux égarés. Elle se ranimait donc!... Oui, mais pour s'agiter aussitôt dans toutes les angoisses de la fièvre et du délire.

A ce moment, des pas au dehors firent craquer le gravier, et Jacqueline, qui s'approcha de la fenêtre pour la refermer, s'écria : — Voici le docteur ! — Elle avait vu Folette, fumante et haletante, entre les mains des palefreniers qui l'enveloppaient de couvertures.

Le médecin, en effet, descendait de voiture

de l'autre côté du château. Il fut aussitôt dans la chambre.

Il ne jeta qu'un coup d'œil à la jeune fille, et fit de la tête le signe d'un homme qui s'est attendu à ce qu'il rencontre, puis il dit précipitamment :

— Vous avez une glacière à Peyralès, j'espère bien ?

Jacqueline répondit.

— Oui, monsieur le docteur.

Déjà le marquis s'élançait pour donner l'ordre.

— Il faut beaucoup de glace, beaucoup, et constamment, reprit le médecin. Et maintenant des sinapismes !

Geneviève avait une fièvre cérébrale.

Autour de son lit commencèrent les longues heures de veille et d'anxiété, les chuchotements, les allées et venues pleines de mystère. Madame de Trésigny accourut pour soigner sa nièce. Mais, dans le danger, la première place restait à Jacqueline, une vraie mère. Il y avait encore avec elles une garde expérimentée.

Malgré la présence et le dévouement de ces trois femmes, M. de Peyralès ne pouvait se

résoudre à quitter un instant la malade. Il se tenait, le jour comme la nuit, dans cette coquette chambre qu'il avait autrefois pris plaisir à parer de riches tapisseries, de dentelles, de bibelots d'art. Il s'asseyait sur un des petits fauteuils en peluche rose et mettait le front dans ses mains; il n'avait pas besoin de regarder sa fille pour voir ce visage adoré dont les yeux, agrandis par la fièvre ou fermés par la stupeur, étaient sans cesse devant les siens. Elle, elle, sa Geneviève!... Sa pensée ne s'en détachait pas. Tous les grands intérêts qui remplissaient sa vie d'actif et d'ambitieux, s'effaçaient devant la maladie de son enfant. Il répétait son nom tout bas, et, comme il le prononçait une fois d'une façon perceptible, il fut surpris de l'accent qu'il y avait mis et se demanda s'il était possible qu'il eût prié... Lui, qui ne demeurait fidèle à la religion que parce qu'elle faisait partie de son système politique, vers qui donc élevait-il ses mains en murmurant le nom de sa fille? Qui lui rendrait cette vie précieuse? De qui venait-il de l'implorer?... Avec un sourire amer, le marquis dirigea son regard vers le blanc crucifix suspendu dans

l'ombre des rideaux. Au-dessous, sur l'oreiller, le visage qui reposait entre des linges glacés n'était pas moins pâle ni moins rigide; M. de Peyralès détourna les yeux avec désespoir et avec horreur... Près de la cheminée, tout un pan de muraille était couvert d'objets brillants qui scintillaient dans les derniers rayons d'un beau jour d'octobre; il y avait des rubans aux teintes vives, des fleurs artificielles, des mousselines gaufrées, du papier doré; puis des formes comiques: des chapeaux pointus, bons pour une poupée, des étoiles jaunes, des radis de carton peint, le porte-veine à la mode, avec son animal innommable, en satin bleu, gros comme le poing. C'étaient des trophées de cotillons, des souvenirs des premiers bals.

Et cet homme, aux traits impassibles, qui tout à l'heure, s'étant cru faible, vengeait son honneur par un coup d'œil de mépris au Christ d'ivoire, s'émut devant ces jouets, ne put les contempler, se leva, sortit, et, dans le corridor, fondit en larmes.

Le petit garde-chasse, dans le cœur duquel avait grandi peu à peu un amour inconscient encore mais immense, un amour idéal et pur,

qui faisait de Geneviève la poésie de sa vie et sa vie elle-même, n'était pas moins malheureux. Il errait sans cesse autour du château, entrait cent fois par jour pour demander des nouvelles, mais tout à coup, pris d'une sorte d'embarras ou d'une crainte terrible de la réponse, il ressortait et allait se poster dans le fourré en face de la fenêtre, et là il regardait, immobile et oppressé, avec un tressaillement brusque lorsque les rideaux s'agitaient.

Il épiait la voiture du docteur; il la voyait depuis le village, et elle montait si lentement la côte avec son affreux cheval bai, toujours las et résigné ! Oh ! comme Philippe allait plus vite quand il avait obtenu de chercher quelque médicament, et qu'il parcourait cette vieille route, tandis que le mouvement rapide, les sites familiers, la satisfaction d'agir, diminuaient un peu son inquiétude.

Il n'étudiait plus, il ne touchait plus ses livres, il ne faisait plus de vers... A quoi bon? N'avait-il pas été poussé jadis par l'espoir qu'un jour mademoiselle de Peyralès, voyant son nom sur un journal ou sur la première page d'un livre célèbre, dirait : — Eh quoi, c'est Philippe ?

Il écrivait ces choses sublimes dans nos forêts, tout près de moi, quand je savais à peine s'il existait ou non !

Comment pourrait-il vivre lorsqu'il n'aurait pas ce but devant lui? Qu'est-ce que Geneviève avait donc à lui dire le jour où elle était tombée malade? C'était fini. Elle ne lui parlerait jamais. Entendrait-on seulement encore sa douce voix?

Question pleine d'une terrible mélancolie qui lui vint sur les lèvres un soir qu'il vit dételer le cheval bai, parce que le médecin se disposait à rester pour la nuit.

On attendait une crise. Elle fut favorable.

Philippe, qui ne s'était pas couché, mais qui s'était enfui dans l'ombre, à travers les sentiers humides, jonchés de feuilles molles, aussi loin du château qu'il avait pu, et qui, brisé, s'était finalement endormi sous l'abri d'un chalet rustique, s'approcha au matin de l'habitation, les cheveux en désordre, le visage défait, les dents serrées, prêt à tout entendre, et voulant rester calme.

Il arrivait par la pelouse, foulant l'herbe qui ruisselait; il regardait à terre, n'osant lever les yeux, car c'était de ce côté que donnait la

chambre de Geneviève, et il lui semblait que l'aspect seul de sa croisée lui révélerait quelque vérité épouvantable. Soudain, il rencontra sous ses pas une des belles marguerites que la jeune fille aimait tant autrefois; il se baissa et la cueillit avec émotion.

— Mon Dieu, se dit-il, est-ce pour son cercueil?...

Mais, en se redressant, il aperçut entre l'ouverture des rideaux roses, dans la fenêtre béante à l'air vif et aux rayons pâles, Jacqueline, qui lui fit un grand geste de joie, les deux bras étendus, la bouche riante, les yeux pleins d'encouragement.

Le jeune homme tout tremblant, craignant de s'abuser, la vit se tourner, dire quelques mots, puis elle disparut, mais pour sortir bientôt après sur le perron.

— Geneviève est mieux, beaucoup mieux, dit la nourrice à Philippe. On peut la considérer à présent comme hors de danger. Imaginez ce qu'elle demande!... La fleur que vous avez là! Elle a voulu savoir à qui je faisais signe; j'ai répondu que c'était à vous, que vous m'aviez tout l'air de cueillir un bouquet. Alors, elle a

dit de sa gentille voix toute faible, pauvre mignonne : «Un bouquet... pour moi?... » Ce n'est pas indiscret, au moins, de vous enlever votre marguerite, ajouta la bonne femme avec malice, vous en trouverez d'autres à effeuiller.

Geneviève avait repris toute sa connaissance; elle ne la perdit plus. Désormais, quand elle ferma les yeux, ce fut pour un sommeil paisible, réparateur; en les rouvrant, elle dévoilait un regard tranquille, que n'avivait plus la flamme du délire. Elle causait, elle exprimait la joie de vivre; elle reprit peu à peu ses forces, et bientôt elle put se lever.

Sa convalescence devait durer longtemps. Pas de retour possible à Paris pour cet hiver. Elle s'en désolait à cause de son père. Quant à sa tante, celle-ci fit ses malles le jour où la jeune fille prit son premier bouillon. Madame de Trésigny était capable de se dévouer, mais pas pour longtemps à la même place; son abnégation avait besoin d'exercice. Être demeurée un mois au chevet d'une malade, c'était plus qu'elle n'avait encore fait de sa vie. Une circonstance lui avait rendu le sacrifice possible; trois lieues séparaient Peyralès de la ville la

plus voisine, et, sous un prétexte ou sous un autre, pour demander au médecin un renseignement omis le matin, pour faire exécuter une ordonnance importante, pour ceci, pour cela, et souvent pour rien, la comtesse faisait atteler et courait à la ville.

Elle s'en alla donc, car elle avait à présenter dans le monde, cette année-là, sa fille Bertrade. Les deux jeunes filles devaient voir ensemble leurs premiers grands bals parisiens, mais, pour Geneviève, il n'en était plus question.

— C'est mieux ainsi, car la chère petite est bien jeune, dit la comtesse à son beau-frère. Bertrade l'attendrait si elle avait son âge, mais deux ans font une grande différence.

Ce n'était pas là ce qui inquiétait le marquis de Peyralès, mais l'interruption apportée à ses propres travaux par cet exil prolongé loin de la capitale. Il jouait un rôle politique important, bien qu'il ne fût pas à la Chambre. S'il ne parlait pas, il écrivait. Il composait des ouvrages dont le but était bon, car ce but, c'était d'unir. — Plus de divisions en France! eût pu en être l'épigraphe; et, comme système, ils offraient une sorte d'éclectisme politique, fondé

sur des études historiques, physiologiques et sociales qui formaient comme la base de granit de ce beau temple. Malheureusement, le temple lui-même était destiné à rester vide, et cela par cette seule raison qu'il voulait abriter tout le monde. L'architecture en était trop composite, et si, en l'examinant, tous trouvaient à admirer, tous aussi trouvaient à redire.

Cependant, M. de Peyralès, tout en poursuivant une chimère, ne ressemblait pas à ces poétiques rêveurs, qui, sans jamais apercevoir la réalité, passent une vie sans fruits dans la contemplation de l'impossible. On le considérait, au contraire, comme un homme pratique par excellence. Son œuvre, dont l'ensemble ne présentait qu'une utopie, devenait féconde par le détail; et les renseignements exacts, les vues justes, les conseils sûrs, abondant à chaque page, on les recueillait également si l'on causait avec l'auteur. Voilà pourquoi le marquis était si apprécié, si estimé par des hommes politiques souvent de partis très divers; voilà pourquoi leur monde agité, inquiet, passionné, était son véritable élément. D'ailleurs, s'ils avaient besoin de lui, lui-même

ne pouvait se passer d'eux; c'étaient leurs opinions qu'il sondait, leurs sentiments qu'il devait peindre, leurs intérêts qu'il se proposait de concilier. Aussi, lorsque sa fille lui fut rendue, et que, rassuré à l'égard d'une vie si chère, il rentra, le cœur libre, confiant et joyeux, dans son cabinet de travail, ce fut avec une jouissance indicible qu'il entreprit l'examen des journaux, des livres, des documents de toute sorte qui s'étaient accumulés près de son bureau depuis qu'il n'y avait pris place. Il lui fallut bien du courage, pendant les jours qui suivirent, pour s'arracher à cette tâche qui le prenait tout entier, et pour retourner s'établir dans la chambre de peluche rose, où le spectre de la mort ne le fixait plus par son effroyable fascination. Mais Geneviève, faible et seule, dans sa pénible convalescence, réclamait une présence aimable, une distraction incessante et sans fatigue pour se reprendre fermement à la vie.

Le premier matin où elle se leva, on l'étendit sur une chaise longue dans son petit salon, et elle ne voulut pas que l'on prévînt son père, afin de lui ménager une surprise. Mais M. de

Peyralès, très absorbé par son travail, vint précisément la voir plus tard que d'habitude; lorsqu'il entra auprès d'elle, il la trouva qui, lasse d'attendre, nerveuse et sans force, pleurait sans pouvoir s'arrêter, des flots de larmes inondant ses joues pâles et son corps délicat secoué de sanglots convulsifs.

Cette crise fit beaucoup de mal à Geneviève et arrêta les progrès de toute une semaine. M. de Peyralès s'effraya et n'osa presque plus la quitter.

La première personne dont elle consentit à recevoir la visite fut M. Forest. Elle témoigna beaucoup de plaisir à s'entretenir avec lui, et l'interrogea minutieusement sur ses occupations, sur le village, sur les enfants de l'école. Elle rappela le souvenir de ce qu'elle nommait leurs bonnes leçons, et, à ce sujet, s'exprima d'un ton de regret, disant qu'elle les avait perdues trop tôt, qu'elle voudrait bien avoir continué à s'instruire d'une façon régulière et suivie.

M. de Peyralès pensa aux nombreuses journées que sa fille avait passées l'hiver précédent hors de la maison, courant avec sa tante et sa

cousine de magasin en magasin, de visite en visite, autour du lac et dans les expositions des cercles, et il se dit que la maladie et le repos produiraient peut-être des résultats heureux pour cette nature qui s'impressionnait et changeait facilement.

Ce fut alors que, tout naturellement, le maître d'école parla de Philippe. Quand Geneviève sut que son ancien camarade avait écrit de jolis vers, elle éprouva une émotion joyeuse, mais sans aucune surprise. Elle savait bien, déclara-t-elle, elle s'était toujours doutée qu'il y avait en lui quelque chose d'extraordinaire; il travaillait si bien étant petit!... il avait des manières si supérieures à son état... des manières qui tenaient à la distinction de son esprit; et voilà qu'un poète se révélait en lui... Que c'était beau! Quel plaisir elle en ressentait!

M. de Peyralès jeta sur l'enthousiasme de sa fille le verre d'eau glacée de ses propres défiances et de ses railleries.

— Prenez garde, Monsieur, dit-il à M. Forest, rien n'est pitoyable comme les demi-talents, surtout quand leur possesseur ne peut s'instruire de façon à les développer ou à les juger.

Et cette éducation, dont le plus grand génie lui-même ne saurait se passer, doit-on l'entreprendre sur un simple espoir, au risque de dévoyer une existence qui autrement serait utile. C'est un triste métier que celui de poète à notre époque; il faut avoir à dire des choses bien neuves et bien spirituelles pour oser les dire en vers. Le conseil de Boileau est plus que jamais de saison: « Soyez plutôt maçon si c'est votre talent ».

M. Forest inclina la tête en signe d'assentiment; au fond, c'était un peu son avis. Geneviève serrait les lèvres et rapprochait les sourcils dans une profonde indignation.

— Vois-tu, ajouta son père, nous avons déjà le perruquier d'Agen et le menuisier de Nevers; les connais-tu seulement, ma petite? Quand nous aurons placé au même rang le garde-chasse de Peyralès, qui est-ce qui y aura gagné? Ce ne sera pas Philippe, je t'assure bien.

— Cependant, répondit Geneviève, ces gens aimaient, je suppose, à composer leurs poésies.

— Eh bien, que le petit Sauval en compose, ce n'est pas moi qui l'en empêcherai. Grand bien lui fasse, tant qu'il y mettra son plaisir

et non pas sa vanité. Mais quant à l'encourager, non, non, je m'en garderai soigneusement.

Le marquis était sincère, d'autant plus qu'il n'aimait pas Philippe; l'esprit et les sentiments de ce petit rustre lui semblaient étranges, bien qu'il ne les pressentît que vaguement; sa supériorité naturelle lui causait une espèce d'inquiétude. Certes il avait dit ce qu'il pensait; il n'était rien moins que disposé à l'encourager. Cependant, il le fit, malgré lui, de la façon qu'il jugeait la plus dangereuse et qui lui répugnait le plus. Mais il y fut entraîné par les circonstances, par le soin des intérêts mêmes auxquels appartenait sa vie : le bonheur de sa fille et l'accomplissement de son œuvre politique.

VI

Geneviève désira voir les poésies de Philippe et celui-ci dut en apporter au château. Il les lui lisait, assis près de sa chaise longue de convalescente. Mais il fallait pour cela qu'elle l'en eût supplié. Combien il aimait mieux prendre dans la bibliothèque l'édition élégante et châtiée de quelque auteur fameux, et se livrer avec la jeune fille à la contemplation d'un chef-d'œuvre !

Quelquefois, ils causaient tous deux. Philippe exprimait ses idées. Elles étaient telles qu'il en devait naître dans le cœur d'un adolescent grec assistant, le lendemain de Platée, à la repré-

7.

sentation d'une tragédie d'Eschyle: naïves et ardentes, avec la vibration d'échos héroïques et lointains. Elles étonnaient Geneviève. Sa fine nature de femme, de Parisienne et d'aristocrate, qui s'était initiée, en une seule saison mondaine, à l'essence subtile de notre société, fut saisie et déroutée devant ce torrent de vie, d'enthousiasme et de jeunesse. Elle se sentit comme emportée par son vertige, et il lui sembla, dans les heures de tête-à-tête, en s'élevant à la hauteur d'aspirations inconnues, que son âme reprenait en même temps que son corps une nouvelle et plus forte existence.

Les vers de Philippe lui inspirèrent une admiration sans mesure; elle lui prédit la gloire de Lamartine dont elle connaissait les *Méditations*. A ce sujet, elle fit souvenir le jeune homme du soir où, tout enfant, il avait récité *le Vallon*, avec une émotion qu'elle n'avait pas comprise. Depuis, elle avait relu ces mêmes strophes, elle avait appris par cœur celles du *Lac*, et à son tour elle avait pleuré. Elle attribuait aux conversations d'autrefois avec son petit camarade le goût qu'elle conservait pour la poésie et c'était afin de l'en remercier qu'au moment

où elle était tombée malade, elle l'avait cherché dans les bois pour lui parler.

Le jour où Geneviève raconta ceci à Philippe fut le jour même où elle eut seize ans. Les serres avaient été dévalisées pour orner la pièce où elle se tenait ; c'était un salon de lecture, et, sur le fond sombre des bibliothèques aux rayons réguliers, se détachaient les touffes de camélias de neige ou les grappes frêles des lilas blancs. Il était venu des bouquets de Paris et de Nice; ils encombraient les meubles. Geneviève n'avait pas voulu qu'on les mît tous dans l'eau ; elle les trouvait raides et disgracieux dans les vases de Chine ou de Saxe ; elle aimait à les voir traîner sur les tables, sur les coussins, jusque sur le tapis, dans leurs papiers froissés, avec la langueur de leurs corolles mourantes. Elle éprouvait alors comme le sentiment qu'un sacrifice se consommait pour elle, et le martyre de toutes ces fleurs lui causait une jouissance aiguisée d'un peu de cruauté.

Elle se renversait dans les plis d'un châle de l'Inde aux tons d'ivoire, elle-même amollie par les parfums qu'elle ne supportait pas bien encore. Ses cheveux, que l'on avait coupés,

mais qui grandissaient très abondants, s'enroulaient en boucles courtes autour de son visage; ses yeux bleus s'obscurcissaient en se détournant de la croisée pour se poser sur Philippe, et le jeune homme voyait en eux comme le miroir profond et sympathique de son propre cœur. Il était placé bien près d'elle, sur une chaise basse dont le dossier très haut portait, brodés au petit point, la couronne à feuilles d'ache et le blason des Peyralès. Sa taille robuste de plébéien, développée par le travail physique et la vie en plein bois, s'inclinait, laissant voir au-dessus des épaules les formes fantastiques et grêles que l'art héraldique, depuis des siècles, a consacrées.

Au dehors, décembre éparpillait dans l'air les flocons de la première neige. Si bien clos que fût l'appartement, il y parvenait quelquefois des gémissements lugubres, qui venaient y mourir après avoir ébranlé les corridors. C'était le vrai temps des voleurs de gibier. Le vieux Sauval, son fusil à l'épaule, devait doubler le pas, seul comme il était à présent, sous les arbres noirs que le vent tordait.

Philippe n'y songeait guère. Il venait de

commencer la lecture du dernier morceau de vers qu'il eût composé, et il goûtait un plaisir digne du ciel, une volupté multiple faite de tiédeur, de parfums, de rythmes sonores et de regards mouillés d'admiration où les siens se noyaient.

Sa voix était merveilleusement propre à faire valoir son œuvre; on y sentait comme une force contenue qui, au moment d'éclater, se fondait pour ainsi dire en douceur. La pensée qu'il avait traduite en un langage élevé, facile, harmonieux, était vague; c'était une rêverie poétique, rappelant ce qui avait servi d'inspiration et de modèle à Philippe, le livre des *Méditations*. Comme dans les strophes poignantes intitulées le *Désespoir*, des questions auxquelles l'éternité seule peut répondre étaient adressées par la créature au Créateur; mais, saisi d'un scrupule après cet enivrement plein de l'amertume que produit le doute, le jeune auteur se tournait à la fin vers le Dieu d'amour de l'Évangile, et terminait par une ardente déclaration de foi. S'illusionnait-il, ou bien avait-il trouvé, réellement, dans l'église du village, à travers une atmosphère oppressante

d'encens vieilli, devant le Crucifié dont la dorure tombait, formant des plaies sinistres, l'extase que tout son être réclamait par des prières comme celles-ci :

O Dieu ! qu'as-tu pour nous dans tes trésors de joie,
Si les dons infinis que la main nous envoie
N'ont rien fait jusqu'ici qu'enflammer nos désirs ?...
Dieu ! notre âme, de vie et de bonheur avide,
L'aurais-tu sans pitié, dans les déserts du vide,
Vouée à d'éternels soupirs ?

Savais-tu, lorsqu'un jour cette âme triste et fière,
Répondant à ta voix, monta vers ta lumière,
Ce que son désespoir viendrait te demander ?
Peux-tu créer des biens où son orgueil n'aspire,
Et dois-tu, Dieu puissant, te lasser de produire,
Ou bien elle de posséder ?

Tout à coup, la porte s'ouvrit et M. de Peyralès entra. Accablé de préoccupations et de travaux, c'était à peine si depuis quelques jours il visitait sa fille. Peu à peu il s'était retiré, laissant la place à Philippe, non sans une contrariété secrète ; à chaque heure il se disait : — Maintenant, c'est fini, je vais renvoyer ce petit dans ses bois. — Puis le courrier survenait, il fallait répondre, tout était de nouveau en question ; et la plume du marquis courait sur le papier, dévorait les pages... Mais Philippe restait au château, car sans cela Gene-

viève, s'ennuyant, eût pleuré et se fût redonné la fièvre.

Cependant son jour de naissance ne pouvait se passer de la sorte; tard dans l'après-midi, son père y songea; il tressaillit, rassembla ses papiers, et, après avoir indiqué une tâche à son secrétaire, il se rendit à la bibliothèque.

— Oh! papa, te voici. Viens vite, je t'en prie, viens écouter ce que Philippe est en train de me lire!

Elle lui jeta ces mots dès qu'il parut, l'appelant de la main, impatiente qu'il eût traversé la chambre.

— Il ne faut pas t'agiter ainsi, fit le marquis d'une voix mécontente.

Philippe se leva aussitôt et voulut sortir.

— Oh! ne partez pas! s'écria Geneviève, papa sera bien aise de vous avoir entendu. Oui, je ne me trompe certainement pas, vos vers sont très remarquables. Nous les emporterons à Paris pour les faire imprimer.

Elle insista encore.

— Eh bien, dit enfin le marquis au jeune homme, lisez-moi donc vos vers, Philippe, puisque cela fait plaisir à Mademoiselle.

On ne l'invita pas à se rasseoir; mais il n'avait jamais l'air gauche. Il posa la main sur le dossier d'une chaise et commença. Une rougeur montait à ses joues brunes ; elle s'aviva, puis disparut avant qu'il eût achevé le morceau. Son émotion ne se trahit pas autrement, et pourtant il lui semblait que cette lecture allait décider de son sort.

Elle fit beaucoup d'effet sur le marquis.

— Bravo, bravo, ne put-il s'empêcher de dire quand le petit poète se tut. Il réfléchit un moment, puis, avec un geste du bras qu'il étendit et ramena vivement :

— Bravo, c'est bien, murmura-t-il encore.

Geneviève avait une expression rayonnante. Sa joie la rendit forte; elle rejeta son châle, s'élança vers son père et s'assit tout près de lui.

— N'est-ce pas, lui dit-elle, que Philippe a du talent? N'est-ce pas qu'il ne doit pas rester garde-chasse?

— Mon Dieu!... fit le marquis, puis il s'arrêta.

— Papa, reprit la jeune fille, emmenons-le à Paris.

— Écoutez-moi, Philippe, dit M. de Peyralès.

Il est certain que vous avez un don qui n'est pas ordinaire. Cependant il ne faut pas vous illusionner; vous pourriez écrire des milliers de poèmes du genre de celui-ci, sans rencontrer un éditeur qui les publiât, ni un lecteur qui les trouvât de son goût. Vous êtes jeune et ignorant. Pour parvenir, il vous faudrait quitter la retraite où vous vivez, voir le monde et travailler beaucoup. Êtes-vous disposé à le faire? Je ne vous le conseille pas, mais si vous en avez le désir..., je vous y aiderai.

Une légère pause avait précédé les trois derniers mots, et c'était évidemment à regret qu'il les avait prononcés. Cependant son froid discours ouvrit aux yeux de Philippe les portes de l'avenir. Non pas que le jeune homme prît ce discours dans le sens juste et vrai qui y avait été mis; son âme débordait de poésie et d'enthousiasme; il voulait la répandre et non la comprimer par des lois convenues. Qu'avait-il besoin d'étudier? Que lui apprendrait le monde? Il ne comptait lui demander rien, au contraire: s'il désirait le voir face à face, c'était pour lui jeter à pleines mains les trésors dont il se sentait possesseur. Quitter sa retraite, à quoi bon? La

nature n'est-elle point la grande inspiratrice?... Mais sa curiosité de jeune homme et d'artiste, et l'idée de se faire connaître, le poussaient vers Paris. Il souhaitait avec ardeur de mettre le pied dans la capitale; il l'aimait déjà pour avoir lu Victor Hugo. Enfin, l'approbation du marquis était un premier succès, une première jouissance pour son ambition, et, devant Geneviève, il en était fier.

M. de Peyralès promit à Philippe de l'emmener avec lui lorsqu'il retournerait à Paris, et de lui trouver une place qui convînt mieux à l'instruction qu'il avait acquise et à ses facultés que celle de garde-chasse, une place au moyen de laquelle il gagnât sa vie tout en conservant des loisirs pour ses travaux littéraires. Le jeune homme remercia vivement, s'inclina et sortit.

Lorsqu'il fut dehors, il ne prit pas la direction du pavillon Louis XIII; il fit un grand détour et s'enfonça dans les bois. Il voulait songer à son bonheur, aux perspectives enchantées qui se déroulaient devant lui. Il savait bien que ce bonheur ne serait qu'à moitié partagé par sa mère et son grand-père. — Mais quoi, se disait-il, dans deux ou trois ans, lorsque je

deviendrai célèbre, lorsque notre humble nom de plébéien sera, grâce à moi, plus souvent prononcé que l'antique nom de Peyralès, ils ne pourront plus m'en vouloir.

Il se perdit dans une rêverie de gloire et d'amour si brillante qu'il n'osait lui prêter un corps et la renfermer dans des mots et dans des phrases, craignant d'être forcé de s'en avouer la folie. En traversant une route qui s'en allait vers le couchant, il aperçut le soleil, immense et d'un rouge de sang et de feu, qui s'enfonçait dans un lit de vapeurs grises. La neige avait cessé de tomber; celle qui couvrait le sol s'enlevait çà et là en fins tourbillons; de tous côtés, c'était un fouillis de branches sombres, humides et secouées. Philippe s'arrêta. Il aimait à rattacher au souvenir de toutes ses émotions celui de quelque tableau de la nature, surtout lorsqu'il y avait contraste, lorsque sa mélancolie se mariait aux paysages ensoleillés, ou sa joie intérieure à la désolation d'un crépuscule d'hiver.

Il regarda le disque sanglant descendre avec lenteur et disparaître au sein d'un océan livide de nuées; le soleil n'était plus là que des

barres de pourpre rayaient encore le ciel comme des fissures à la porte de fer d'une fournaise. Alors, tandis que la nuit débordait peu à peu des taillis, sentant sa jeunesse palpiter dans ce deuil, dans ce froid, dans cette mort, dans cette ombre, il tendit les deux bras, et son secret s'échappa de ses lèvres : — Geneviève, ô Geneviève! dit-il à voix basse.

Puis, comme pour s'expliquer à lui-même cet élan qui soudain avait emporté son être, il ajouta : — C'est à elle que je dois tout, mon instruction, mes succès, les plus douces joies de mon enfance, l'inspiration de ma jeunesse. Si je vais à Paris, si je réussis, elle en sera la cause. C'est pour elle que son père s'occupe de moi. Toute petite, elle a voulu me faire partager ses leçons, et maintenant elle me conduit vers la gloire... Elle est l'ange de ma destinée.

Il reprit sa marche, et poursuivit ses réflexions. Comme elle s'était montrée émue en l'écoutant! Comme elle le comprenait! Elle sentait que dans ses vers il avait mis sa vie et ses larmes. Il n'écrivait pas un mot dont il ne fût pénétré, aussi n'en prononçait-il pas un qui

ne rencontrât son écho dans l'âme généreuse de la jeune fille. Ah! le monde pouvait marcher à travers les tristes sentiers de l'orgueil, de l'impiété, des vains plaisirs; lui, Philippe, il s'élançait plus haut, il planait dans des régions de lumière; il voulait jouir par le génie et souffrir par l'amour, accomplir quelque haute mission et dire ensuite au Dieu que l'on nie : — Moi, j'ai eu confiance, moi, je t'ai cherché, moi, je t'ai servi, ô Créateur! Rassasie enfin mon cœur, que la terre n'a point satisfait.

Tout à coup, de cette rêverie qui l'enivrait et lui faisait perdre la conscience des choses extérieures, le jeune homme revint à la réalité avec un grand tressaillement. Il s'arrêta, la joue brusquement pâle, l'œil à terre, épouvanté. Des traces singulières, sortant d'une trouée du bois, s'étendaient devant lui dans l'allée qu'il suivait; la neige, creusée d'un double sillon, semblait avoir été labourée par des pieds chancelants, incapables de quitter le sol; et, distinctes sur sa blancheur, malgré l'obscurité qui gagnait, des éclaboussures de sang la souillaient de distance en distance. A un endroit parut l'empreinte de deux genoux qui y auraient

fléchi, et là se trouvait toute une flaque noirâtre. Philippe se sentit saisir par une horreur vague, un pressentiment sinistre. Il marcha le long de ces traces, qui se continuaient dans la direction de sa demeure, en se demandant quel malheur ou quel crime il allait découvrir. Comme il tournait un coude formé par le chemin, il aperçut assez loin devant lui la forme incertaine d'un homme qui se traînait en se cramponnant aux branches et en s'appuyant sur un fusil. Il pressa le pas pour le rejoindre et lui porter secours; mais, avant qu'il eût pu l'atteindre, l'homme s'abattit comme une masse, et resta immobile, les bras écartés, la face dans la neige, tandis que son fusil tournoyait une fois lentement avant que de toucher le sol.

Philippe n'osait point songer qui ce malheureux pouvait être... Il faisait de plus en plus sombre, comment reconnaître avec sûreté quelqu'un? Mais lorsqu'il se pencha, il poussa un cri et saisit à pleins bras le corps inerte.

— Grand-père!

Le visage de Sauval était marqué de meurtrissures, ses habits étaient déchirés, et dans

sa poitrine, près du cœur, s'ouvrait un petit trou d'où le sang découlait. Quel que fût l'ennemi qui l'avait mis en cet état, le vieillard avait dû courageusement lutter; l'expression que son visage, même inanimé, portait encore, en témoignait d'une façon non moins claire que le désordre de ses vêtements.

— Les braconniers ! murmura Philippe. Et je n'étais pas là !...

Il souleva son grand-père, et rassembla toutes ses forces pour l'emporter ; mais, comme la tête blanche, naguère si ferme et si fière, tombait lourdement sur l'épaule du jeune homme, celui-ci eut un sentiment d'angoisse indicible; sa voix s'éleva pleine de sanglots dans une supplication déchirante, folle :

— O mon père, ne meurs pas ! cria-t-il. Entends-moi, pardonne-moi ! O mon Dieu, mon Dieu, tout ce que j'ai rêvé, oui, tout, pour que je n'aie pas tué mon grand-père !

Il se dressa, son fardeau dans les bras, et s'en alla vers la maison. Il avait jeté son cahier sur la neige, ses poésies, son orgueil... Il les haïssait maintenant. Pour que son grand-père ouvrît les yeux, il eut, dans ce moment-là,

renoncé même au génie, avec ses enivrements secrets et ses triomphes au grand jour, à cette destinée enfin que son imagination lui avait promise.

Il devait les voir se rouvrir, ces yeux, et se fixer sur lui avec sévérité, avec indignation. Le vieux Sauval, ne recouvrant pas la force de parler, mit dans ses prunelles dures, ardentes, le reproche de sa mort pour le lancer à son petit-fils.

On ne sut jamais au juste ce qui s'était passé dans la forêt, mais à quelques signes du garde-chasse, on comprit qu'il avait essayé d'arrêter un malfaiteur, et que celui-ci, se trouvant le plus faible, avait fini par le frapper avec un couteau. Le marquis vint rendre visite au fidèle serviteur de sa famille ; et, comme Sauval se ranimait un peu dans la joie de le voir, M. de Peyralès put lui faire entendre et saisir quelques mots. Il lui promit une existence heureuse pour sa belle-fille, et un brillant avenir pour son petit-fils. Le moribond eut un sourire amer, ferma les paupières, et ne les souleva de nouveau que pour répondre d'un regard au dernier adieu de son maître.

Lorsque M. de Peyralès fut parti, grave, pâle, avec l'horreur de cette fin tragique et le souvenir du lit de mort de sa femme, le dernier dont il se fût approché, Philippe resta seul avec son grand-père. Marguerite était allée chercher des bandes de toile fine; on attendait le curé, car Sauval était catholique et dévot. C'était le lendemain de la catastrophe, au moment où le jour se levait, jour de décembre qui se glissait lugubrement à travers les carreaux étroits sertis de plomb. Dans la cheminée, plusieurs bûches brûlaient avec de hautes flammes, et leur clarté se jouait sur des vêtements jetés dans un coin; elle faisait briller les boutons d'acier d'un habit de chasse, excepté ceux que le sang recouvrait et qui demeuraient ternes et comme rongés de rouille; une haute horloge telle qu'on en voit dans les campagnes, se dressait entre les deux fenêtres, et l'on entendait le balancier compter les dernières secondes de la vie qui allait s'éteindre.

Philippe s'approcha du lit, et dit doucement mais avec fermeté:

— Grand-père.

Le blessé ne bougea pas.

— Père, dit encore le jeune homme, vous ne me maudirez pas avant de mourir si je vous jure de rester garde-chasse à Peyralès; si je vous promets que toute ma vie sera employée à vous obéir, à vous imiter, à vous venger, grand-père!

Il parla ainsi pendant quelques minutes, avec les mots les plus affectueux, l'accent le plus sincère, les serments les plus solennels. Il était certain que le mourant l'entendait, et même il crut voir l'expression rigide du visage se transformer peu à peu; l'amertume faisait place à la paix et presque à la joie. A la fin, le vieillard parut se ranimer; ses yeux s'ouvrirent, il se dressa, et, pendant une seconde, se tint sur son séant; ses lèvres s'agitèrent, il fit un effort suprême, il parla:

— Tu l'as juré?

Ces trois mots sortirent de ses lèvres, rauques, faibles, mais distincts.

— Je le jure, je le jure! s'écria Philippe qui s'agenouilla plein d'émotion.

— C'est mieux ainsi, murmura le vieillard.

Il retomba, et, de la main gauche, il chercha la tête de Philippe avec un geste de bénédic-

tion. Le jeune homme souleva lui-même cette main et la posa sur ses cheveux.

— Oui, c'est mieux, dit encore le vieux garde-chasse... Les deux noms, Peyralès, Sauval... ensemble... et pour toi aussi, pour toi... c'est mieux.

Il se tut, puis répéta : — Peyralès, Sauval... Et, avec ces mots, son dernier souffle s'échappa.

Philippe, ne sachant pas, demeurait à genoux et attendait. Il ne songeait pas à son avenir brisé; tout son être se concentrait dans le seul espoir d'entendre son grand-père lui adresser quelque bonne parole... Lorsque le curé du village et Marguerite Sauval entrèrent dans la chambre, ils le trouvèrent ainsi, pleurant et incliné sous une bénédiction. Ils hésitèrent un instant, puis firent quelques pas vers le lit, et s'aperçurent que l'aïeul était mort.

Ce fut un deuil pour tout le pays. Après le marquis de Peyralès lui-même, pas un homme n'était aussi aimé et considéré que Sauval. Sa mort affreuse répandit la consternation, et chacun eût voulu découvrir et dénoncer le meurtrier. Malgré tout cependant, on ne mit pas la main sur celui-ci. C'était quelque misé-

rable braconnier qui rencontrerait tôt ou tard, on l'espérait bien, soit un coup de fusil, soit les menottes des gendarmes.

A l'enterrement, le village entier suivit. On monta jusqu'à la grille de Peyralès, et l'on attendit que le convoi sortît pour s'y joindre. En avant marchaient les prêtres et les enfants de chœur qui psalmodiaient d'une voix triste ; puis venait la bière, portée à bras, puis le marquis, tête nue et côte à côte avec Philippe. La foule se groupa derrière eux, et tout cela descendit vers le village, lentement, sur la route durcie par la gelée. Il faisait un froid très vif, mais en vain l'on aurait prié M. de Peyralès de couvrir son front que ne protégeaient guère les cheveux fins et rares. Il accomplissait son devoir, comme toujours, sans entraînement, mais avec une conviction plus forte que l'enthousiasme ; et c'était sans aucune arrière-pensée de popularité pour son grand nom qu'il donnait au souvenir d'un serviteur des témoignages de respect qu'il n'eût pu rendre d'une façon plus marquée à un parent ou à un maître. Il avait toujours, d'ailleurs, fort apprécié Sauval, dont le caractère se rapprochait du

sien, en ce qu'il était, lui aussi, un homme de règle et de devoir. Une certaine entente avait existé entre le gentilhomme et le paysan, parce que l'un avait été garde-chasse aussi consciencieusement que l'autre avait été marquis. Science et principe chez celui-ci, instinct chez celui-là, le sentiment du rang social s'était fait la loi de leur vie. Lorsque Philippe, après avoir fermé les yeux de son grand-père, avait annoncé à M. de Peyralès et la perte qu'il venait d'éprouver et la résolution qu'il avait prise, celui-ci ne s'était pas montré surpris. Ce qui l'avait étonné jusque-là, c'était cette monstruosité du manant-littérateur que sa faiblesse pour Geneviève l'avait forcé d'admettre. Désormais tout rentrait dans l'ordre, et il en ressentait une sorte de soulagement. Il avait eu dans la voix des inflexions bienveillantes en répondant à l'orphelin : — Certainement je vous confie la charge de votre grand-père. C'est avec plaisir que je le fais. Vous avez agi en bon fils et en garçon sensé. Je veillerai à ce que vous n'ayez jamais qu'à vous en féliciter.

Philippe avait écouté ces paroles comme le glas funèbre de toutes ses espérances. La vo-

lupté du sacrifice, qu'un mot d'éloge ou de regret eût avivée, avait disparu tout à coup, et la sombre réalité restait seule. C'est ce qui rendait son désespoir si profond tandis qu'il parcourait la route de la vallée pas à pas derrière le cercueil noir. Il tenait le front haut, tendant ses yeux brûlants à la bise qui les séchait à mesure que les larmes involontaires montaient et les mouillaient. Il menait le deuil de ses rêves, de sa chère ambition, de son amour, de ce bonheur lointain dont la perspective avait jeté tant de rayons sur sa jeunesse obscure et solitaire. En passant devant la maison d'école, il se détourna vivement, et, lorsque les prières furent achevées au-dessus de la fosse, il s'agenouilla pour demander au ciel de mourir. Mais quelque chose d'élastique et de vibrant sembla se détendre en lui et le fit rebondir sur ses pieds.

— Après tout, je serai un homme, se dit-il. Je ferai ma vie noble et grande pour Dieu et moi qui la jugerons seuls. Je veux m'élever, et je sens que ma douleur me pousse en haut. Qu elle soit bénie ! qu'elle soit bénie ! Oh ! oui, je veux vivre.

C'était l'ardeur de son imagination qui réagissait contre la froide mélancolie de sa destinée, comme le sang jeune et vif qui courait dans ses veines réagissait contre la rigueur de l'hiver. Ce double combat suffit pendant longtemps à remplir ses journées.

Désormais, quand il revint des bois, vers le soir, c'était après avoir tant songé et tant couru qu'il lui prenait envie de se plaindre de la courte durée des heures. Il ne parvenait jamais à dépenser toutes ses forces intellectuelles et physiques ; il lui en restait un trop plein qui l'oppressait, et, la nuit, le faisait se dresser sur son lit, les bras étendus, ayant dans les yeux des larmes et sur les lèvres des paroles vagues qui ressemblaient à des appels.

VII

Dès que Geneviève se trouva en état de supporter le voyage, M. de Peyralès résolut de la ramener à Paris. Sa convalescence menaçait de se prolonger outre mesure dans le grand château dont la tristesse et la solitude l'accablaient. Elle frissonnait en regardant par les fenêtres, croyant apercevoir sur la neige le cadavre ensanglanté du garde, ou entre les arbres l'ombre de l'assassin qui s'enfuyait. A ces terreurs imaginaires, effet d'un cerveau mal guéri, s'ajoutait une peine réelle, la séparation absolue, définitive, d'avec Philippe, et le désappointement de voir celui-ci

poser la plume et se confiner dans les bois. Pendant quelque temps, elle se rappela leurs entretiens avec émotion et avec regret; elle cultiva soigneusement les sentiments poétiques, généreux, élevés, qu'ils avaient fait naître dans son cœur; elle continua de se représenter la vie telle que le jeune enthousiaste la lui avait fait entrevoir; elle reprit les lectures par lesquelles il l'avait charmée; elle voulut s'instruire et crut mépriser les frivolités mondaines auxquelles, lorsque la maladie était survenue pour l'en empêcher, elle allait se donner entièrement et pour toujours.

Son père fut étonné de la surprendre un jour avec la traduction de Plutarque à la main, et de l'entendre une autre fois s'écrier qu'elle préférait les *Pensées* de Pascal au plus joli roman. Il fut convaincu de sa sincérité par les jugements qu'elle porta sur cet ouvrage et les passages qu'elle en cita. Elle s'avisa de lui parler politique; et, comme il souriait, elle déclara sentencieusement qu'il n'était pas ridicule pour une femme de s'intéresser à des questions d'où le bonheur de la société dépend; mais que les hommes en faisaient le champ de bataille de

leurs intérêts et de leurs ambitions personnelles et qu'à ce point de vue la politique devenait une arène, dans laquelle une jeune fille ne pouvait guère descendre avec convenance. Elle avait en disant cela un certain regard dans ses beaux yeux bleus qui rendit le marquis rêveur. Pourtant il l'interrompit lorsque, peu après, elle émit une théorie subversive sur le préjugé de la naissance.

Geneviève ne se contentait pas de réfléchir et de raisonner, elle agissait. On la vit descendre au village, dans sa voiture bien close, avec Jacqueline à son côté. Elle sautait du marchepied sur les cailloux pointus qui formaient les trottoirs devant les plus pauvres et les plus humbles maisons; elle montait les raides escaliers de bois pour visiter quelque vieille femme impotente ou quelque petit enfant malade; et, un peu essoufflée, encore maigre et pâle, elle acceptait avec reconnaissance la chaise de paille qu'on lui offrait. M. de Peyralès, qui l'apprit, dut employer toute son autorité pour que la jeune fille cessât de compromettre sa santé en se fatiguant plus que la prudence ne le permettait ou bien en pénétrant dans des inté-

rieurs malsains. Il était satisfait du changement qui se manifestait dans le caractère de sa fille, et souhaitait que les nouvelles tendances qui s'y développaient fussent durables, mais qu'elles perdissent toutefois de leur exagération. Observant qu'entre les lectures sérieuses et les courses de charité, Geneviève ne reprenait ni ses forces ni ses couleurs, il donna l'ordre à Jacqueline de faire les malles, et bientôt madame de Trésigny put serrer sa nièce dans ses bras.

L'atmosphère des Champs-Élysées, la promenade quotidienne autour du Lac, rendirent à mademoiselle de Peyralès l'éclat et la santé que son père avait en vain demandés pour elle à l'âpre vent de leur vallée. Au bout de quelques semaines, toute trace de sa maladie avait disparu; ses joues avaient perdu leur blancheur mate, ses yeux leur langueur mélancolique; avec ses cheveux, devenus suffisamment longs, sa femme de chambre formait un nœud lourd, placé bas sur la nuque et laissant voir le dessin très fin de la tête; des mèches courtes et épaisses venaient s'arrondir sur le front sans former au juste ni la frisure ni la frange, avec

une grâce naturelle donnant à la physionomie un charme un peu risqué mais irrésistible.

Le faubourg Saint-Germain blâma cette audacieuse qui, fille de marquis, osait accueillir la mode impertinente et vulgaire des petits cheveux. Avec sa distinction et sa beauté, quel dommage! On voyait bien qu'elle était dirigée par cette évaporée comtesse, madame de Trésigny.

Le jugement était faux; la comtesse ne dirigeait pas Geneviève, car Geneviève avait plus de goût, d'esprit et de volonté qu'elle. Mais il est vrai que la jeune fille subissait une influence. Elle ne pouvait pas faire autrement; elle avait l'âme vive, mais souple et faible; elle possédait à un haut degré le sentiment du beau, mais elle était très capable de l'appliquer exclusivement à la combinaison de ses toilettes ou au choix de ses équipages. Elle aurait pu faire une héroïne ou une artiste, elle devint une étoile mondaine. Les petits cheveux n'étaient que le premier pas.

L'influence qui s'empara d'elle aussitôt qu'elle revint à Paris, qui la domina tout entière, qui détermina le cours de son existence future,

avait autrement de puissance que les discours d'un petit paysan; elle était plus forte aussi que les pages sublimes tournées lentement dans la solitude de Peyralès; en effet, celles-ci, que pour Geneviève aucune voix n'animait plus, semblaient austères et froides comme la mort, tandis que l'attraction à laquelle elle cédait offrait l'éblouissement et la splendeur de la vie.

C'était l'attraction continue, affolante, irrésistible de son milieu et de son temps.

De son milieu : Paris. Non pas le faubourg Saint-Germain seul, toujours digne, un peu sombre, glacé d'ennui; mais la haute bourgeoisie, la roture millionnaire, où madame de Trésigny, peu rigide et cherchant un gendre, conduisait Bertrade et Geneviève. Milieu splendide où tout se prend, l'esprit, l'imagination, les sens; où le désir de jouir éclate avec l'orgueil de paraître; où l'or souverain tient sa cour, entasse, — et non sans goût, car il peut tout payer, — les produits d'art, de luxe de vingt siècles.

Puis de son temps... Quel temps? L'année?... les vingt, les dix dernières années? Non pas,

mais chaque ère nouvelle; l'ère de la dernière façon de Worth; l'ère du chapeau cabriolet, chassée par celle du Gainsborough; l'ère du bleu, du lilas, du jaune, de la nuance crevette ou chaudron; l'ère du dernier opéra-bouffe succédant à celle d'un carême à Saint-Roch; l'ère d'un tableau de tel peintre en vogue ou d'une loterie de charité. Voilà le temps, les temps variés, de succession vertigineuse, dans lesquels vécut Geneviève.

Elle était faite pour aimer cette vie, ce monde, et pour y briller.

Elle n'en connaissait rien encore lorsqu'un jour sa tante et sa cousine lui apportèrent une invitation, lui dirent qu'il fallait se tenir prête pour le jeudi suivant, qu'elle verrait son premier grand bal chez madame Portet, la femme de l'agent de change, rue Galilée, dans un superbe hôtel, tout près de l'Arc de Triomphe.

— Papa y consent? demanda-t-elle.

— Bien entendu, fit Bertrade. Mon oncle nous accompagne; mon frère Robert aussi. Nous devons nous y rendre ensemble, car c'est maman qui vous présente.

— Chez madame Portet? dit Geneviève avec

un étonnement dédaigneux. Je croyais qu'un marquis de Peyralès ne visitait que ses égaux.

— Voyez-vous cela, vraiment? Oh! l'aristocrate enragée! s'écria madame de Trésigny, avec ce rire un peu étranglé, un peu commun, qu'elle devait à son embonpoint. Écoute, ma petite Geneviève, ces distinctions-là sont bonnes à faire en théorie, à cent lieues d'ici, à Peyralès, dans votre manoir, un vrai repaire de loups! Mais à Paris, c'est tout autre chose. Il faut être un peu de son siècle, ou bien se condamner à l'état de momie. Mais tu ne connais donc pas là-dessus les idées de ton père? elles sont très larges. Il veut une réconciliation générale, un rapprochement de toutes les opinions et de toutes les classes... Une utopie, selon moi. Mais, il a besoin de tous les partis. Moi qui n'ai guère de préjugés, et qui connais Dieu et diable, j'ai essayé de le faire pénétrer dans la haute finance. Il ne demandait pas mieux.

— Tu verras comme on s'amuse chez madame Portet, s'écria Bertrade.

— Les égaux d'un marquis de Peyralès et d'une comtesse de Trésigny, reprit sa mère qui riait toujours, mais il y en a partout, Gene-

viève. Tu ne sais pas comme on en a fabriqué ces derniers temps. Tiens, en voilà un qui se promène là-bas.

Geneviève leva les yeux et regarda par la fenêtre qui donnait sur le jardin de l'hôtel. Elle vit de l'autre côté de la pelouse, un garçon jardinier qui passait, en pantalon de coutil bleu, en tricot marron, des sabots aux pieds. Il avait un rateau dans une main et dans l'autre un panier plein de feuilles mortes et de géraniums fanés.

— Oh! ma tante, fit-elle doucement, je ne suis pas fière. Tous les hommes sont égaux. Seulement je croyais... dans la société...

Il lui restait un doute et une tristesse. La fête promise ne la tentait pas. Lorsqu'elle eut reconduit madame et mademoiselle de Trésigny, elle revint lentement se rasseoir à la place qu'elle avait quittée.

Le salon, immense, paraissait vide malgré ses fauteuils et ses chaises blanc et or, pur Louis XVI, et ses hautes consoles à dessus de marbre ; les portraits sombres, les panneaux aux peintures vieillies, s'effaçaient dans l'obscurité croissante d'un soir d'hiver. Le jardin,

dénudé, mouillé, flétri, aux arbres duquel grelottaient quelques feuilles entêtées, se laissait voir tout entier, dans la franchise brutale de son dépouillement, faisant oublier ainsi toutes les coquetteries des beaux jours; un mur verdâtre fermait l'horizon, avec, au milieu, une face de lion, livide de mousse, dont la gueule béante crachait l'eau goutte à goutte dans un petit bassin.

Et Geneviève, inquiète, songeait à ce salon de la rue Galilée, qui serait certainement rouge et jaune, avec des peintures criardes aux murs, et où elle coudoierait des bourgeoises à la taille épaisse, à la voix élevée, aux falbalas insolents. C'est ainsi qu'elle se le figurait. Elle se défiait du jugement de sa tante, et trouvait Bertrade assez nulle, ignorante, bonne fille pourtant.

Volontiers, elle se fût renfermée dans cette maison de son père, cet hôtel de la rue de Varennes, entre ces murs aux nobles souvenirs, aux fines et pénétrantes mélancolies. Elle oubliait la fièvre de plaisir qui l'avait saisie un instant autrefois, à ses débuts dans le monde, et ne songeait plus qu'à ses longs jours de

maladie, à l'engourdissement du tombeau l'enveloppant peu à peu, puis au réveil qui était survenu, à ce réveil dans la vivace et sauvage nature, dans la poésie, dans les rêves sans bornes d'un adolescent.

Son père la surprit là, dans l'embrasure de cette croisée, le menton sur sa main, le regard perdu.

— Ma Geneviève, lui dit-il, défie-toi de ta nature, toute d'extrêmes et de contradictions. Quand tu dansais l'année dernière, tu aurais voulu danser toujours. Tu n'allais guère encore que dans les matinées; on ne pouvait t'en arracher. Cet automne, à Peyralès, tu as pris le goût des livres; tu ne les quittais plus. Toi-même alors, dans ton grand intérêt pour nos paysans, pour notre petit garde-chasse, tu n'avais plus à la bouche que le mot d'égalité. Maintenant, après quelques jours de solitude entre ces murailles de prison, tu te plonges dans une mélancolie très mauvaise, dangereuse, dont je sais vraiment gré à ta tante de vouloir te retirer. Puis, qui sait?... dans un mois, tu ne vas rêver peut-être que triomphes mondains, succès de parures... Tu es ainsi. Fais atten-

tion. C'est malheureux... Cela m'effraie. Quant au luxe bourgeois, il n'est pas ce que tu penses. Plus de dorures, plus de clinquant... oh! non. Tout cela disparaît sous les tapisseries fanées, les satins pâlis. On cache, ou l'on imite. On a si peur de se tromper que l'on copie avec acharnement. Pas d'imagination, mais de bonnes affaires, des achats en bloc. Un marchand de bijoux qui se retire, commande à son tapissier la chambre à coucher de Louis XIII ou de Henri II.

La voiture armoriée des Peyralès tourna dans la cour de l'hôtel Portet, le soir du bal, et s'arrêta devant le perron, d'où s'échappaient des flots de lumière. Geneviève et Bertrade, le visage curieux émergeant d'un nuage de cygne blanc, en descendirent d'abord, puis, moins légèrement, madame de Trésigny. Le valet de pied, après avoir fermé la portière, se précipita vers celle d'un fiacre arrivant presque aussitôt. Le marquis et son neveu Robert de Trésigny avaient suivi les dames dans ce modeste véhicule.

Leurs fourrures enlevées, les jeunes filles

apparurent, très jolies toutes deux, blanches, décolletées, un peu peureuses, se serrant comme deux oiseaux effarouchés contre l'uniforme bleu foncé à galons d'or du jeune officier de marine, tandis que M. de Peyralès conduisait la comtesse.

Au seuil du grand salon, dans l'aveuglement de la première minute, Geneviève ne vit rien distinctement. Un gros monsieur chauve s'inclinait, tandis qu'une dame blonde, de physionomie douce, superbe dans sa longue robe de velours noir, leur tendait la main en souriant. C'était M. et madame Portet. Du velours noir!... Ceci pourtant frappa la jeune fille. Elle s'attendait tout au moins à du satin bouton d'or.

Lorsqu'elle fut assise, elle regarda, et fut éblouie.

Non, ce n'était pas le monde qu'elle connaissait, les toilettes qu'elle avait vues jusque-là, les femmes qu'elle avait dû prendre pour modèles. Ce n'étaient pas les moires antiques, les soies aux plis cassants, les formes raides, les attitudes guindées de missels gothiques, contemplées jusqu'ici dans les réunions du

faubourg Saint-Germain. C'était une harmonie de nuances exquises, des ondoiements d'étoffes d'une souplesse, d'une richesse inouïes, des recherches de coupes, des originalités d'ornements, dont elle, la petite patricienne un peu sauvage, ne s'était pas fait une idée. Et les chevelures, non plus lisses et disgracieusement échafaudées, mais flottantes, frisées, légères, faisaient toute femme séduisante, auréolée, adorable.

On dansait déjà ; la valse mêlait, entraînait, confondait les corps souples et les flots de soie dans une mollesse de mouvements toute nouvelle aussi pour Geneviève. Elle saisissait au passage la vivacité d'un regard, la provocation d'un sourire... Et, toute curieuse, très étonnée, mais bien contente, elle ouvrait ses yeux, son cœur, tout son petit être impressionnable, ardent, à cette révélation qui se faisait là pour elle avec tant de soudaineté.

Elle avait lu la surprise, l'enchantement de Venise, passant brusquement, dans son art, des mosaïstes byzantins aux éblouissements de la peinture la plus éclatante et la plus voluptueuse qui fût jamais, aux Véronèse et

et aux Titien... Elle éprouvait quelque chose de semblable. Et le cadre répondait au tableau : les massifs de plantes montant jusqu'au plafond, les torrents de lumière tombant des lustres comme une poussière d'or; les riches portières soulevées, laissant voir la perspective d'autres salons ou bien le mystère d'un cabinet, d'un boudoir, d'une serre, plus doucement éclairés, déserts, discrets, avec leurs sièges bas, de satin froissé, leurs vases au galbe fier, puis, dans quelque coin, la blancheur d'une statuette pensive.

— Cousine, dit en s'inclinant le lieutenant de marine, vicomte Robert de Trésigny, voulez-vous danser avec moi?

Elle fit une fois le tour du salon, puis, pesant un peu sur l'épaule de son cavalier, elle le retint et l'entraîna dans une embrasure.

— Arrêtons-nous, fit-elle, regardons. Je n'ai pas assez de mes yeux pour tout ce que je vois ici.

— Plus drôle que le faubourg, hein? fit le jeune homme, avec sa façon de parler négligée, impertinente, qui amusait Geneviève en la

choquant parfois. Cela fait oublier le musée des antiques collectionné tous les mardis chez la princesse de Landreville, ou les momies que l'on voit sans payer aux réunions de la vieille duchesse de Séverac, n'est-ce pas?

— C'est comme une féerie, dit sa cousine; et toutes les femmes paraissent jolies : comment font-elles donc?

Elle ouvrait tout grands ses yeux bleus saphir, pailletés d'étincelles, ravissante elle-même, n'ayant qu'à perdre sa gaucherie d'aristocrate et d'adolescente pour devenir la reine de cette fête, le sentant, et ne demandant pas mieux.

Son cousin l'examinait en connaisseur. Il était Parisien avant d'être marin; sceptique et blasé à vingt-six ans, et n'ayant du reste jamais eu d'illusions à perdre. Il devait trouver, en épousant Geneviève, la merveilleuse occasion de devenir extrêmement riche sans se mésallier, et c'était pour cela qu'il faisait la cour à mademoiselle de Peyralès.

La grâce, le charme de celle-ci, avec des promesses de développement infini, évidemment ne gâtaient rien aux projets que formait

Robert. Il se tenait à côté d'elle d'un air vainqueur, et son regard satisfait, triomphant, mettait une lueur un peu crue, presque désagréable, sur son visage fin que dix climats différents avaient déjà bronzé.

— L'hôtel de Peyralès, je suppose, arrangé comme celui-ci, serait splendide... Et quels bals on y donnerait ! reprit-il, trahissant sa pensée intime. Ce sera votre vocation, tenez, Geneviève, de révolutionner le vieux faubourg et de lui rendre la vie qu'il est en train de laisser échapper.

— Et moi, dit la jeune fille, qui songeais à m'enterrer toute vive entre les murailles moisies de notre jardin !

Elle riait à cette idée, prise aussi complètement par la joie fiévreuse du moment que, la veille, elle avait pu l'être par la mélancolie âpre et l'austérité des souvenirs.

Sa nature le voulait ainsi. Et au-dessus de sa nature, qu'y avait-il ? Aucune direction suivie, déterminée ; rien que l'événement, l'accident.

Elle continua de danser, de causer, de regarder surtout. Dans sa petite tête, elle prit

des notes, et ce qu'elle y trouva le lendemain en réfléchissant aurait pu faire un piquant Écho de Paris, quelque peinture de modes sinon de mœurs.

Madame Portet avait plusieurs filles, les aînées bonnes à marier. Elles devinrent les amies de Geneviève, et, les premières, lui inculquèrent les notions élémentaires de ce qu'elles appelaient elles-mêmes « *le chic* ». Mademoiselle de Peyralès bientôt dépassa ses maîtres. Avec un goût inné, une entente de la toilette qui tenait de l'art et du talent, sa beauté naturelle et son esprit, elle devint en une saison la jeune fille comme il faut la plus remarquée du Tour du Lac. Elle ne le cédait en effet qu'à cinq ou six étoiles du demi-monde et du théâtre. Elle se promettait bien de les éclipser, une fois mariée, et de les dominer de toute la hauteur de sa dignité féminine incontestée, inaltérée, inattaquée. Car elle conservait un idéal; elle avait deviné le vice, l'avait vu même puisqu'il s'étale, l'avait trouvé bas, difforme, hideux, et s'était dit que son rôle, à elle, était de planer. En somme, elle avait soif de plaire et de régner, et, sans le savoir, par instinct, em-

pruntait au mal comme au bien ce qu'ils pouvaient lui prêter d'attraits.

On la voyait s'appuyer, dédaigneuse, au fond de la victoria, à la droite du marquis, si belle, avec son teint mat, son profil délicat, ses cheveux lourds, sombres, à reflets roux, qui bouclaient sur son front et s'enroulaient sur sa nuque. Elle portait généralement des grands chapeaux à plumes, ressemblant plus ou moins à celui qu'un jour Philippe avait admiré, et qui paraient si bien sa jolie tête. Sa taille fine s'emprisonnait étroitement dans des corsages à la coupe savante, sobres d'ornements; des gants très longs couvraient ses petites mains et tout ce qu'on aurait pu voir du bras en dehors de la robe; elle tenait, suivant la saison, un manchon dans lequel elle pouvait à peine fourrer le bout de ses doigts ou une ombrelle qui aurait au besoin servi de capote à la voiture. Quelquefois, elle laissait apercevoir une pointe de soulier verni, un talon Louis XV et le commencement d'un bas de soie. Elle avait constamment un bouquet sur les genoux, un paquet de violettes ou de boutons de roses. Si provocante, et avec inten-

tion, elle trouvait pourtant le moyen d'être absolument respectée, de tenir les courtisans à distance. Ses cavaliers ordinaires l'accusaient d'être prude; elle en était flattée. Les grandes dames du faubourg secouaient la tête en disant :

— La pauvre enfant ! elle n'a pas de mère; quant au marquis, il ne compte pas, car la politique l'absorbe et lui tourne la tête. Il songe à préparer le bonheur des générations futures et laisserait pendant ce temps-là sa fille se perdre. Heureusement, il n'y a pas de danger; c'est une Peyralès, elle ne l'oubliera pas. Mais quel genre elle se donne, à la fois ridicule et scandaleux ! Et avec cela jolie comme les amours... Ah ! quelle pitié !

Ce que les douairières pouvaient penser inquiétait peu la jeune fille; l'opinion des femmes ne comptait guère pour elle. Geneviève voulait être adorée de tous les hommes, n'en aimer qu'un et lui être fidèle.

Elle choisit son cousin Robert. Un beau jour de printemps, à dix-huit ans et demi, elle lui fut fiancée. Quant à la cérémonie du mariage, la date en fut fixée à deux mois de là. M. de

Peyralès et Geneviève souhaitèrent également de la célébrer à Peyralès, suivant les traditions de leur famille. Ce fut aussitôt chose convenue.

VIII

A l'extrémité du domaine de Peyralès, du côté opposé au village, là où les bois s'arrêtent brusquement au-dessus d'une pente de quatre-vingts mètres presque à pic, deux hommes contemplaient un spectacle fait pour leur inspirer une certaine émotion.

— Voyez-vous, Sauval, ce sont les bourrasques des nuits dernières qui ont entortillé tous ces grands arbres... Ils n'avaient plus de terre sous leurs pieds. On voyait d'en bas les racines... Des vraies griffes de bêtes qui ne savaient où s'accrocher. Et puis, avec ça, les pluies...

— On avait creusé trop avant pour retirer du sable... C'est effrayant, dit Philippe.

Un éboulement s'était produit. Les travaux de la sablière, poussés trop avant dans la colline, avaient laissé surplomber une masse considérable. C'était cette masse, avec les arbres qu'elle supportait, qui s'était écroulée dans le vallon. Cela était arrivé la veille, avec un bruit sourd d'explosion bouleversant le pays. Maintenant une foule se tenait en bas, mais à distance, et sans rien dire. Les paysans pouvaient rester là pendant très longtemps, muets, la face inerte, à regarder cet amas de terre, de pierres, de branches où les bourgeons commençaient seulement à s'ouvrir; un ruisseau débordé bruissait comme étonné de ce désordre et faisait mille efforts pour retrouver son chemin parmi les obstacles qui l'obstruaient. Plus haut, la plaie rougeâtre et béante s'ouvrait au flanc de la colline; une allée, qui tournait en lacet s'arrêtait net, coupée par l'écroulement des terres; elle reprenait de l'autre côté du vide et s'en allait doucement le long de la pente, à travers les derniers arbres, rejoindre la route, par laquelle arrivait, à chaque

instant, d'autres curieux. On se montrait, sur la pointe de l'espèce de falaise taillée par l'accident, l'intendant et le premier garde-chasse de M. le marquis ; ils paraissaient très contrariés. La silhouette de Philippe se dessinait grande et svelte, serrée dans la tunique de drap vert qu'il portait militairement depuis son retour de l'armée : l'intendant, court et gros, gesticulait.

Philippe Sauval avait « *fait son volontariat* », comme un fils de famille. Il était certes assez bien instruit pour subir l'examen ; et M. de Peyralès, à qui ce brave et adroit serviteur était indispensable, avait payé la somme nécessaire. Il n'y avait pas deux semaines qu'il avait échangé le képi et le pantalon garance contre les hautes guêtres et la casquette de garde-chasse.

Un de ses cousins avait rempli ses fonctions en son absence et restait à Peyralès, sous ses ordres. Mais il avait retrouvé les chasses en mauvais état ; et certainement cet éboulement ne se serait pas produit s'il avait été là pour le prévoir, pour faire abattre quelques-uns de ces énormes hêtres sous lesquels le sol finissait

par manquer, surtout pour empêcher de creuser la sablière d'une façon dangereuse.

L'intendant, M. Rochet, sentait qu'il avait besoin de s'excuser.

— Moi, disait-il, j'avais le château, les cultures de la vallée. Est-ce que je venais par ici seulement? J'ai toujours laissé les bois aux gardes-chasse. Du temps de votre pauvre grand-père...

Le son d'une cloche qui sonnait à toute volée dans le lointain, l'interrompit.

— Eh bien, mais, c'est à Peyralès. On m'appelle, fit-il.

Et comme Philippe, après avoir écouté, faisait un signe affirmatif.

— Que peut-il se passer de si important? On y va, on y va...

La cloche redoublait.

— On y va! répéta Rochet qui partit à petits pas pressés, l'air soucieux et affairé.

Philippe resta seul, s'avança encore, et se croisa les bras. Le soleil baissait à sa gauche. Il trouvait la scène superbe. Le fond de la petite vallée toute bouleversée, devenait noir; les arbres renversés se tordaient dans ce chaos,

avec des attitudes effroyables; on eût dit des damnés dans un des cercles de l'enfer du Dante. Au loin, par delà les bois, la campagne s'étendait, s'ondulait, se perdait dans des teintes violettes; les branches étaient encore dépouillées, les champs nus.

Philippe s'assit au bord de la crevasse, sortit de sa poche un carnet de papier blanc et un crayon, puis il se mit à écrire; de temps à autre, il levait les yeux.

— C'est sans doute, comme ça, un rapport qu'il fait pour M. le marquis, dit en bas à son voisin un villageois très entendu.

Un autre fit observer :

— Écrit-il vite, hein? Ah! c'est un garçon qui a du savoir. Ça n'est pas pour rien que M. Forest en est si fier.

Ce que Philippe Sauval écrivait, c'étaient des strophes de quatre vers, où la rime féminine alternait avec la masculine; des vers de huit syllabes, au style plus vif, plus précis, que ce qu'il composait autrefois; quelque chose d'encore bien exagéré pourtant, empâté d'inversions classiques, trop doux, trop vaguement triste, manquant d'originalité.

Il y avait progrès cependant ; il avait un peu lu, un peu vu. Mais trop peu.

C'est en Bretagne, près de l'Océan, qu'il avait passé son année de service militaire. Les landes, les vagues, les maisons de granit obscures et closes, les religieuses qui passent le front baissé, le chapelet aux doigts, les gardes montées la nuit sous le ciel silencieux et criblé d'étoiles, avaient fait naître ou réveillé dans son cœur des aspirations tendres, infinies, et cet irrésistible besoin d'écrire qu'il avait cru quelque temps mort en lui. La vie, telle qu'il fut à même de l'entrevoir, le dégoûta, et il la crut une immense méprise. Il se figura que plus tard, s'il parlait, un changement certain devrait s'opérer ; il fut repris du désir qui, enfant déjà, le tourmentait, celui de donner le salut, la joie et de recueillir la gloire. Il parut étrange à ses camarades, et cependant il ne faisait à personne la confidence des pensées qu'il nourrissait ; elles formaient son secret caché ; il se cachait pour griffonner des vers. Mais il ne pouvait pas toujours recéler en lui ses enthousiasmes frénétiques ; si l'on riait, il s'excitait ; alors, superbe, l'œil étincelant, il

débitait de sa voix chaude quelques phrases dignes des psaumes ou de l'Apocalypse. On le laissait dire; on l'aimait; pas un qui ne lui fût sympathique. Seulement, lorsqu'il se taisait, un petit volontaire Parisien, plus jeune que lui souvent, gamin de dix-huit ans, naïf aussi dans son genre, dans son cynisme gouailleur, lui disait avec une tranquillité pleine de bonhomie :

— Mon pauvre Sauval, allons ! Attends un peu que tu connaisses la vie. Tu en perdras, de ces illusions !

Quelquefois il prenait la peine de lui expliquer, à ce vrai sauvage, ce que lui, né dans le voisinage du boulevard des Italiens, il entendait par *la vie*. Philippe se gardait de le croire; c'est à peine s'il l'écoutait. Il lâchait la bride à son imagination qui retournait à Peyralès, dans le noble château, devant la petite convalescente aux yeux d'ange... Il songeait à cette existence pure, et sentait que la sienne y tenait. Qu'est-ce qu'on lui disait donc des femmes?... Il y en avait une au moins, divine comme il pouvait la rêver ! Il l'adorerait de loin, d'en bas; nul ne le saurait, et combien il serait heureux !

— Eh bien, mon Philo, j'espère que tu as de la chance d'être revenu du régiment juste à présent.

— Oui, mère, dit le jeune homme qui ne comprit pas. J'en suis bien aise. Une vie stupide.

Il eut un regret presque aussitôt.

— C'était un devoir, fit-il; je n'aurais pas voulu y manquer si je l'avais pu.

Sa mère le regardait avec surprise. Elle avait un peu vieilli, s'était un peu courbée, et jouissait du plaisir de lever les yeux bien haut pour admirer son fils.

— Mais tu ne sais donc pas la nouvelle?

— La nouvelle?...

— Oui, il est venu un courrier de Paris. On doit tout préparer... Ils arrivent! C'est pour le mariage de mademoiselle Geneviève avec M. le vicomte.

Philippe n'eut qu'une réflexion.

— C'est donc pour cela qu'ils ont sonné Rochet.

Et il lui sembla encore entendre ce son éloigné de cloche qui tinte, et voir à ses pieds l'effondrement sinistre...

Ah! l'horrible minute!

Qu'avait-il espéré cependant? Cela devait arriver. Tous le savaient depuis longtemps. Il était fou.

On se mettait à table, et, pour ne pas étonner sa mère et son cousin, il mangea. Aussitôt après, il quitta le pavillon et courut au château.

C'était vrai. Déjà tout se trouvait en branle. Le courrier, un homme important, depuis peu au service du marquis, espèce d'intendant, de valet de chambre et de maître d'hôtel tout à la fois, donnait des ordres à chacun, et même à Rochet, qui s'en indignait. Lorsque Philippe arriva, les deux hommes étaient aux prises. Le nouveau venu, favoris roux, tenue correcte, l'air d'un domestique anglais, écrasait de son mépris le provincial courtaud qui se démenait en s'essuyant le front.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le garde-chasse.

A cause de la position particulière qu'il avait toujours eue vis-à-vis de ses maîtres, Philippe exerçait à Peyralès une certaine autorité. Rochet le respectait fort; quant à l'autre, il crut voir dans ce beau garçon à l'air distingué quelque gentilhomme campagnard. Ils lui expliquèrent

le cas. C'était pour la distribution des appartements; pas moyen qu'ils s'entendissent là-dessus; mais il fallait convenir que c'était compliqué, à cause de la famille et des invités qui seraient nombreux.

On était sur le palier du premier étage. Une lampe que portait une statue de bronze était allumée; toutes les portes ouvertes. On apercevait des enfilades de pièces sombres, des meubles sous des housses, des lits énormes, sans rideaux. Un rayon que renvoyait une moulure dorée jaillissait par ci, par là, de tout ce noir.

Tout à coup, Philippe s'élança sur une porte et la ferma vivement, avec un fracas qui remplit les appartements déserts.

— Qu'on ne touche pas à cette chambre! dit-il en se retournant vers les deux hommes.

C'était celle de Geneviève; elle avait manqué y mourir. Il lui sembla qu'on avait commis un sacrilège.

Mais le domestique aux favoris roux lui expliqua qu'il avait des ordres. Oh! pour ceci, il n'y avait pas à discuter. Mademoiselle avait elle-même choisi un appartement à l'aile droite,

près de madame la comtesse et de mademoiselle Bertrade. Son ancienne chambre était trop petite, puis, en outre, se trouvait tout à côté de l'appartement qu'on destinait à M. le vicomte. Alors, les convenances, vous comprenez...

Et l'insolent valet, qui avait reconnu les armes des Peyralès sur les boutons d'habit du garde-chasse, ne se gêna plus devant un égal, soulignant d'un rire équivoque sa phrase inachevée.

Philippe devint tout pâle, et lança sur l'homme un tel regard que celui-ci cessa de rire.

— Ce n'est pas cela qui nous embarrasse, reprit-il très vite. C'est pour loger les invités, M. le marquis s'en rapporte absolument à moi et voilà M. Rochet...

— Arrangez-vous, interrompit Philippe.

Et il s'en alla brusquement.

La famille arriva cependant avant les amis. Le château de Peyralès eut un hôte qui ne s'y était pas trouvé depuis bien longtemps, c'était le vice-amiral comte de Trésigny, le père du fiancé. On avait attendu son retour d'un dernier voyage, car son âge le forçait d'accepter sa

retraite. Il en était fort malheureux, détestant les façons de la société d'à-présent, humilié de ne pouvoir ajouter à l'éclat de son nom celui d'une grande fortune, surtout craignant que la pauvreté de leur maison et les goûts de sa femme ne vinssent à le forcer de prendre pour son gendre quelque roturier bien vulgaire et bien riche. Le mariage de son fils et de sa nièce lui causait une joie immense, et ses inquiétudes pour Bertrade s'en trouvaient un peu diminuées.

Robert et Geneviève paraissaient fort satisfaits l'un de l'autre; pourtant ils n'étaient pas épris, et ne cherchaient ni à se le figurer ni à le faire croire. Le jeune homme trouvait sa cousine adorable, mais cette raison ne suffisait pas sans doute pour qu'il l'adorât. Elle, qui avait lu quelques romans du jour et bien écouté lorsqu'on causait, méprisait un peu l'amour, n'y croyait guère du reste, et disait volontiers à ses petites amies qu'elle savait trop ce qui en était. L'innocente ! En outre, elle pensait qu'il était de bon goût d'en mettre le moins possible dans le mariage, pour si peu qu'il y en eût du reste, là ou ailleurs. A part cela,

tous deux étaient enchantés de s'épouser et se disposaient à prononcer joyeusement le oui qui devait les unir.

Philippe Sauval les observait avec un étonnement profond. Il les rencontrait lorsqu'ils allaient à travers bois faire de grandes promenades avec leurs futurs garçons et demoiselles d'honneur : Bertrade, la petite princesse de Landreville, les deux fils du duc de Séverac, et, au milieu de ce groupe aristocratique, une demoiselle Portet, bien plus élégante que les autres, et toute fière de se trouver là. Il les voyait échanger des regards si pleins d'amitié franche qu'il en restait stupéfait, lui dont les prunelles brûlaient à leur approche, et qui se jetait vivement dans un taillis pour ne pas les regarder en face. Dans les détours de ces beaux bois que le printemps commençait à parer d'une manière merveilleuse, jamais un hasard voulu ne sépara pour un instant les deux fiancés du reste de la société, jamais leurs mains ne se rencontrèrent pour cueillir la même fleur; l'étiquette rigoureuse leur plaisait, convenait à leurs idées. Cependant Geneviève déployait pour être chaque jour belle à nouveau,

différemment de la veille, toutes les ressources de son goût et de son luxe. On ne pouvait la regarder sans admiration.

Le jeune garde-chasse crut s'apercevoir que sa vue ne plaisait ni à Geneviève, ni au vicomte. Celle-ci peut-être, ne pouvait oublier qu'elle avait été bonne pour lui, et celui-là qu'il l'avait offensé. Il évita de plus en plus de se trouver sur leur chemin. Cela lui fut d'autant plus facile qu'il eut pendant quelque temps beaucoup à faire à cause de l'éboulement.

M. de Peyralès avait donné des ordres et fait venir des ouvriers. On fendait les troncs d'arbres, on sciait les branches, on déblayait la carrière. Toute la société avait voulu voir le chaos, comme on l'appelait, avant que la pelle et la pioche y fussent mises. On s'était avancé jusqu'au bord en poussant des exclamations et des cris d'effroi. Le marquis, très inquiet, avait laissé faire, mais il avait absolument défendu que l'on recommençât. L'allée inférieure surtout l'effrayait, celle qui se coupait si subitement; on ne savait pas au juste à quelle distance on pouvait aller de ce côté sans danger, et, comme il y avait avant la

crevasse un coude brusque, on serait tombé sans rien voir.

— Il faut mettre un écriteau à l'entrée de cette allée pour l'interdire, dit M. de Peyralès.

On en mit un, très visible, entre deux branches d'arbre; mais le feuillage qui poussait finit par le couvrir.

Une après-midi, Philippe avait eu affaire au château; comme il en sortait, il entendit un grand remue-ménage du côté des écuries et s'y rendit pour voir ce qui se passait.

Madame de Trésigny était là, sous un porche séparant deux cours; elle agitait les bras, parlait haut, priait, menaçait, pleurait presque; des amis la raisonnaient; Bertrade maîtrisait une certaine envie de rire, et Geneviève, très calme, un peu pâle, regardait droit devant elle curieusement.

Plus loin, sur des dalles blanches de soleil, entre deux grosses bornes, un domestique amenait un cheval, et le vicomte Robert allait se mettre en selle.

— Ah! c'est Folette, se dit Philippe, qui reconnut la jument baie et qui comprit. Il va certainement arriver un malheur.

— Mon fils, je t'en supplie, mon fils! cria la comtesse, un sanglot dans la voix, ne monte pas cette vilaine bête.

— Elle n'est pas vicieuse, ma mère, je t'assure.

Il mit le pied dans l'étrier, s'élança; le palefrenier lui donna les rênes.

— Allons, Folette...

Madame de Trésigny jeta trois cris: Ah!... ah!.. ah!. puis se laissa tomber sur une borne, la main sur ses yeux, pour ne pas voir; les assistants, excepté Geneviève et Philippe, se sauvèrent dans toutes les directions.

Folette, cramponnée au sol des pieds de derrière, venait de tourner sur elle-même d'un mouvement furieux; c'était miracle que son cavalier désarçonné ne fût pas allé se briser la tête sur les dalles; mais Robert, très adroit, avait sauté à terre, vivement.

Maintenant il se préparait à remonter.

Prières ni représentations, rien ne put l'empêcher. Cette scène d'ailleurs l'exaspérait; il avait de la peine à rester poli avec sa mère.

— Vos cris perdront tout, lui dit-il. Vous effrayerez complètement cette bête. Je sais

qu'elle était vive; elle s'est gâtée dans l'écurie en l'absence de ses maîtres.

— Pardon, monsieur le vicomte, fit le jeune Sauval, je la sortais tous les jours. Elle ne supportait que moi. Je vous réponds qu'elle est dangereuse.

— Robert, ne persistez pas, je vous prie, dit alors Geneviève.

— Voyons, cousine, puisque Sauval s'en servait pour courir ses lièvres...

Il eut un petit rire un peu rageur, avec un regard méprisant pour ce beau garçon, aux yeux fiers. Quels airs il se donnait vraiment, ce garde-chasse! On eût dit que Peyralès était à lui, titre et domaine!

Robert tourna sur ses talons, décrivant en l'air une fioriture avec sa cravache. Sa fiancée ne dit plus rien, elle avait vu Philippe rougir; en reportant ses yeux sur le vicomte, elle ne put s'empêcher de remarquer à quel point l'habit civil donnait à celui-ci une apparence effacée, grêle, insignifiante.

Lestement, pour la seconde fois, il fut en selle. La jument regimba; il la sangla d'un coup de cravache, lui mit les éperons au ventre,

et la fit partir au galop. On le perdit de vue aussitôt ; un palefrenier se mit à courir dans la direction qu'il avait prise.

Il y eut un moment d'anxiété dans le groupe d'amis ; on attendait en silence ; puis les gémissements de la comtesse recommencèrent ; elle apercevait au bout de l'allée la jument qui revenait seule, selle vide, étriers ballants, entre les mains du palefrenier.

— Voyons, maman, fit Bertrade, impatiente, un peu dure, peut-être à cause de son inquiétude même — calme-toi, je vois Robert. Il marche, voyons, maman...

Il arrivait en effet, très penaud.

— Elle m'a joué le même tour là-bas, près de la grille.

Et il marmotta quelque chose qui ressemblait fort à un jurement, retenu à cause des femmes.

Puis, comme on lui demandait avec des sourires s'il ferait encore une autre tentative.

— Jamais, cria-t-il, s'oubliant. Est-ce que je monte une rosse pareille !

On se retourna pour voir Folette. Le domestique l'avait emmenée dans la cour sablée, derrière le mur. On entendit un appel de voix,

très doux ; et tout de suite, d'un mouvement vif mais déjà calmé, la jument reparut sous le porche, portant Philippe. Les dames s'écartèrent. Pour passer près d'elles, il parvint presque à la mettre au pas.

— Je vais la briser dans le pré, là-bas, dit-il très simplement.

Il y avait un peu d'impertinence dans son calme.

— Philippe... dit mademoiselle de Peyralès.

Il retint complètement Folette. Le vicomte, sans le regarder, se faisait donner un autre cheval.

— Philippe, vous devriez la laisser, reprit Geneviève. Il y a longtemps que M. le marquis veut s'en défaire. J'ai peur qu'il n'arrive quelque chose.

Elle s'était approchée. Philippe, d'en haut, plongea ses yeux dans ce regard qu'il évitait depuis si longtemps. Un grand chapeau de paille Directoire, doublé de velours grenat, faisait une ombre où brillaient doucement les deux prunelles bleues, humides. Une émotion lui étreignit le cœur, lui monta au cerveau comme un vertige ; pendant une seconde, il

oublia qu'il était Sauval, le garde-chasse, qu'il s'occupait à un service de palefrenier, et qu'il avait devant lui la fille de son maître et la fiancée d'un vicomte. Il regarda un moment Geneviève, sans lui répondre, et dans un trouble affreux.

Mademoiselle de Peyralès fit un pas en arrière. Personne ne remarqua le flot de sang rose qui colora subitement son cou, ses joues et son front; on ne faisait attention qu'aux chevaux.

— Venez avec moi, Sauval, dit Robert de Trésigny, monté sur un alezan qu'il maniait bien et qu'il fit piaffer. Vous me montrerez le chemin à travers le bois jusqu'à la grand'route.

L'ordre fut donné brutalement, avec une insolence voulue. Philippe rendit un peu la main, et la jument, partant très vite, vint presque frôler l'alezan.

— Votre distance ! dit le comte.

Il tendit sa cravache, et toucha légèrement Folette aux naseaux. Peut-être oublia-t-il un instant que cette bête était ombrageuse. L'effet immédiat fut qu'elle se dressa sur les pieds de derrière et que son cavalier surpris, faillit tomber.

Philippe, rappelé ainsi de son espèce d'extase, éprouva un double choc, à la fois moral et physique. D'abord, la cruelle humiliation, dans un instant pareil et sous les yeux même qui, peu s'en était fallu, lui faisaient perdre la raison; puis la secousse matérielle, violente, inattendue, atroce,... une de ces secousses qui inspirent subitement à l'être animal exaspéré une vraie rage de meurtre. Il tint son cheval au trot derrière celui du vicomte; et, tout en suivant, comme un groom, il tâchait d'étouffer en lui le désir d'attaquer Robert, de le contraindre à lutter, de le renverser à terre et de lui meurtrir la face.

Afin de mettre en fuite de telles pensées, il regarda autour de lui. Un frisson le secoua. Ce chemin, ces arbres, ces sapins noirs entre lesquels un bouleau blanc se détachait parfois comme un fil d'argent dans une chevelure de jais... Il n'hésita pas : c'était l'allée qui conduisait au précipice. Robert de Trésigny s'y était engagé sans voir l'écriteau. Il irait encore trois minutes de ce trot allongé, puis la route se courberait, les arbres cesseraient, et le sol manquerait sous ses pas.

Philippe se mit à le regarder fixement, sans ralentir.

C'était cet homme-là, cet homme fat, impertinent, injuste, ambitieux, que Geneviève de Peyralès allait épouser sans amour, avant de savoir même ce que c'est que l'amour.

Il se représentait le malheur de la jeune fille, ne voulant pas croire que c'était l'amertume de son propre sort qui le faisait un assassin.

Mais, non, non... C'était impossible. Une pareille lâcheté, un pareil crime!... Cette éclaircie entre les arbres... Dieu! l'abîme était là.

— Monsieur le vicomte! Au nom du ciel!... Arrêtez, Monsieur!...

Folette, lancée, bondit en avant.

Philippe, un instant, n'en fut plus maître. Il jeta un grand cri, vint heurter le cheval de Robert, et, perdant la voix, haletant, voulut prendre les rênes.

— Encore! fit le gentilhomme, se tournant, furieux de l'audace, la cravache en l'air.

Elle retomba et toucha Philippe à l'épaule.

Alors, et tout à coup, le vicomte de Trésigny comprit et vit deux choses terribles.

Devant lui, à un mètre, un bord de terre à angles aigus, déchiqueté, effrité, sur un fond noir de gouffre; et, près de sa tête, un visage blême, avec des dents serrées, des yeux rouges de haine.

Le garde-chasse rendit le coup de cravache, mais ce fut à l'alezan qu'il le donna; violemment, de toute sa force, il le cingla aux naseaux.

L'animal eut un hennissement de douleur. Il se tourna un peu, se dressa sur les pieds de derrière, recula, sentit la terre enfoncer... Alors, affolé, se cramponnant, il abattit les pieds de devant; le sol céda sous cette masse; un glissement se produisit, suivi d'une chute brusque... Et Philippe ne vit plus que ce bord sinistre, rongé plus avant, et dont les déchirures avaient changé d'aspect.

IX

— Prenez garde à la tête, soutenez un peu la tête.

On était en train de descendre au fond de la crevasse le corps inanimé du jeune vicomte. Le sauvetage était difficile. Comme il y avait encore un escarpement tout droit entre la place où il était tombé et le niveau de la carrière, on le glissait en bas, doucement, avec des cordes. Un homme suivait, s'accrochant des pieds, d'une main, et de l'autre écartant de la rugueuse paroi la tête du blessé. Le marquis et le comte, leurs faces pâles, anxieuses, tournées en haut,

assistaient à ce triste travail. On espérait que les dames ne connaissaient pas l'accident.

De temps à autre, à quelque mouvement un peu brusque, une secousse des cordes, M. de Trésigny gémissait :

— Mon pauvre fils... mon pauvre fils !

Enfin il fut auprès d'eux.

Ils palpèrent ses bras, ses jambes, ne purent constater aucune lésion.

— Mais intérieurement, ce serait plus grave.

Il fallait du temps pour que le docteur arrivât. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'on ne pouvait lui faire reprendre connaissance. Enfin Jacqueline parut, apportant des sels, de l'eau-de-vie camphrée, des bandes de toile, tout ce qu'il fallait.

On lava le visage de Robert ; les soins qu'on lui donna lui firent ouvrir les yeux.

— Où souffres-tu, dis-nous ? cria son père.

Il fit signe qu'il ne ressentait aucun mal ; pourtant ses paupières se refermaient.

— Il n'est peut-être qu'étourdi, anéanti, fit M. de Peyralès, reprenant grand espoir.

— Le miracle, reprit le comte, est que son cheval ne l'ait pas tué. Il en était même assez loin.

— Il se sera senti tomber, et il aura eu la présence d'esprit de quitter les étriers.

— Quelle épouvantable chute!

Les assistants relevèrent les yeux. On voyait là-haut, sur la pente qui devenait sombre à cause du soir, la forme noire du cheval qui se soulevait par moments, puis retombait.

— Il faut que quelqu'un se charge tout à l'heure, quand nous serons partis, d'envoyer un coup de fusil sûr à cette pauvre bête, dit le marquis.

Puis, comme deux ou trois hommes s'éloignaient :

— Pas encore, fit-il, pas encore.

— Pardon, Monsieur le marquis, mais nous allons pour ramasser Philippe Sauval, qui n'a pas l'air d'être bien à son aise non plus là-haut.

Le paysan fit sa réponse d'un ton raide. C'était un peu fort tout de même que le marquis ne pensât pas à son pauvre diable de garde-chasse. Il avait risqué sa vie pourtant en tâchant de porter secours à l'autre.

— Allez, allez vite, mes braves.

Il avait un peu rougi sous sa peau mate et ridée de sexagénaire. Repensant alors à Philippe,

il s'étonna qu'on ne vît pas le cheval que celui-ci devait monter.

— Ah! c'est qu'il n'est pas tombé de la même manière que le monsieur, lui dit un des ouvriers.

Il travaillait au déblaiement de la carrière, et il avait vu toute la scène. Le cheval roulant, se heurtant, lançant au loin son cavalier, qui restait à mi-pente, inerte; puis un autre homme sautant de sa selle à terre, courant au bord, mesurant le vide, et se hasardant, cramponné, pour tomber à son tour.

— Pauvre garçon! Mais c'était une folie aussi; que pouvait-il faire, seul, sans secours? Il était à cheval: ne valait-il pas mieux courir au château, puis à la ville, pour le médecin?

— Voilà, c'est qu'il devait être aux cent coups à cause de l'allée, fit Jacqueline. Dame, on peut dire que c'était un peu de sa faute.

— C'est vrai, dit le comte. Qui pourrait connaître les bois si ce n'est le garde-chasse?

Ces réflexions parurent faire une impression singulière à M. de Peyralès. Il se rappelait Philippe enfant, assis dans la salle d'études à côté de Geneviève; et, plus tard, adolescent,

lui lisant des vers qu'il avait composés. Il fit un geste comme pour écarter une idée trop pénible.

A ce moment, on avait achevé de préparer une litière.

Le vicomte Robert ne s'était fait aucune blessure sérieuse. Il fut très promptement rétabli. Son mariage se trouva seulement retardé de douze jours. Quant à Philippe, il avait une jambe cassée et devait rester pendant six semaines étendu, dans une immobilité presque complète. On s'étonna en général du peu de gravité qu'avait eu ce double accident ; les deux jeunes gens pouvaient mourir ; il y avait cent à parier contre un, qu'un homme placé de nouveau dans la situation du vicomte serait broyé par son cheval.

Dans le pavillon de chasse, les longues journées se succédaient, monotones, toutes pareilles. Philippe se trouvait sur un lit étroit, bien horizontal, très dur ; vers les pieds, des cerceaux soulevaient les draps ; au-dessus de la tête, une corde pendait, portant à l'extrémité un petit bâton, que le malade saisissait quelque-

fois pour se soulever un peu. Souvent la fenêtre était ouverte ; l'été commençait, il faisait très beau ; des cimes touffues de marronniers, un coin de ciel pur, voilà tout ce qu'il voyait. Il regardait longtemps, pendant des heures de suite, ce vert qui se détachait sur ce bleu; il se sentait seul, abandonné soupçonné peut-être. Si le vicomte avait parlé, si, d'en bas, quelque ouvrier avait vu la terrible scène, il n'était plus, aux yeux de tous, qu'un misérable, et Geneviève ne pensait à lui qu'avec horreur. Probablement il en était ainsi; on venait peu le voir, soit du village, soit du château. A l'idée du mépris des autres, il fut pris du dégoût de lui-même; il se maudissait, il ricanait tout haut, bien que seul, en se rappelant son ancienne ambition, et cet amour humble et religieux dont il avait été en secret si fier.

— Où sont-ils, tous tes rêves? se disait-il. Pauvre orgueilleux, pauvre valet!

Puis, tout à coup, il se trouvait saisi d'un apitoiement sur lui-même, d'un cruel attendrissement qui lui faisaient mordre les draps pour ne pas sangloter. Il se revoyait petit; il pensait à ces joies inouïes, complètes, comme

en éprouvent les enfants, et qu'il avait eues, lui, lorsqu'il allait au château, lorsqu'il y avait été invité le jour de la distribution des prix, lorsqu'il s'y rendait ensuite journellement pour travailler avec Geneviève. Oh! quelle extase au moment où, du milieu des arbres, la façade rose et grise apparaissait! Comme il comptait les précieuses minutes en se disant : — J'ai encore une heure à passer ici. — Et comme l'après-midi s'étendait ensuite, long et triste devant lui, quand il redescendait les marches du perron.

— Maintenant, c'est ma vie, toute ma vie qui s'offre ainsi. Ah! solitude, obscurité! Ah! douce vision perdue pour jamais! O mon pauvre amour! ô mon génie!...

Il murmurait ainsi des mots sans suite et sentait monter à ses yeux des larmes d'une amertume abominable.

Un jour, sa mère s'effraya de sa tristesse et de sa maigreur.

— On m'oublie, lui dit-il; on ne vient pas me voir. J'avais cru qu'on m'aimait un peu.

Il disait cela avec inquiétude.

Elle, une véritable paysanne, un peu rude

et sèche, très ignorante, ne pouvant rien, moralement, pour son fils, incapable même de lui faire une lecture le soir quand il devenait fiévreux et impatient de son immobilité, le rassura pourtant, lui dit ce qui en était; la fête qui s'approchait occupait tout le monde.

— C'est bientôt alors? demanda Philippe.

— Mais oui, c'est bientôt; demain en huit. Tu te lèveras peut-être, mais tout au plus, et tu ne verras pas notre mariée, mon pauvre gars.

— Ils partiront tout de suite, sais-tu? reprit-il au bout d'un moment.

— Ah! bien oui, tout de suite, pas une heure après. Le temps d'embrasser leurs parents, quoi! Ils vont faire leur voyage de noces dans un pays de montagnes, à ce qu'on m'a dit... en Angleterre, je crois bien.

— Un peu plus loin que cela, madame Sauval, en Écosse, dit sérieusement une voix claire.

Mademoiselle de Peyralès entra.

— Je sais que vous allez mieux, Philippe; on me tient au courant de votre santé. Je serais venue plus tôt moi-même; le marquis ne me l'a pas permis.

Elle fixa sur le blessé un regard profond.

Depuis sa propre maladie, à elle-même, Philippe ne lui avait pas vu cette expression intense, grave, pleine de pensées et de questions. Très troublé, il ne disait rien.

Il était clair que M. de Peyralès connaissait son crime ; mais elle, Geneviève, que savait-elle?

Cependant la veuve exprimait toute sa reconnaissance pour la bonté de Mademoiselle.

— Il a bien souffert ? demanda celle-ci.

— Oui, surtout parce qu'il s'agitait trop. Le médecin avait menacé de le laisser boiteux, et constamment il était rongé par la fièvre. Ah ! si Mademoiselle pouvait le décider à être un peu plus raisonnable.

— C'est vrai, fit la jeune fille. Mais je sais bien qu'il faut beaucoup de patience et que c'est difficile.

Elle parlait sans se tourner vers lui, employant la troisième personne.

— Aimerait-il avoir des livres ? Elle lui en enverrait.

La paysanne elle-même fut frappée de la gêne qui régnait. Elle dit à son fils :

— Parle donc. Tu n'as pas dit seulement merci à Mademoiselle.

Lui ne put articuler que deux mots :

— Ah ! mademoiselle Geneviève !...

Puis sa voix se brisa.

Ce fut la seule fois qu'elle vint le voir.

Le jour du mariage, Philippe se traînait, faisait quelques pas maladroits, appuyé sur des béquilles. Sa mère, en bonnet pimpant, toute rajeunie et toute contente, vint lui raconter comment cela s'était passé.

Elle lui dit que la fiancée ressemblait à un ange, et que plusieurs paysans s'étaient mis à genoux comme devant une apparition lorsqu'elle était entrée dans la petite église. Elle était si blanche, sa robe était si longue, et le voile autour d'elle paraissait un nuage. On l'avait revue ensuite, une fois mariée, prête à partir, et faisant ses adieux, en petit costume de voyage, à tous les gens rassemblés. Elle s'était approchée de madame Sauval, lui avait fait l'honneur de s'adresser à elle en particulier, et la veuve était fière d'avoir répondu sans se tromper : — Oui, madame la vicomtesse.

— Que t'a-t-elle dit ? demanda Philippe avec des yeux ardemment ouverts — des yeux foncés,

aux paupières toujours un peu rougies de larmes ou de fièvre, et qui semblaient brûler dans sa figure pâle comme des vitres éclairées à la façade d'une chaumière par une nuit de neige.

— Elle m'a dit qu'elle reviendrait à l'automne, et qu'elle espérait te trouver alerte et vigoureux comme autrefois. Elle m'a dit encore qu'il faut que tu te soignes et que tu te laisses guérir. Enfin toutes sortes de bonnes paroles.

La nouvelle vicomtesse de Trésigny avait, en quittant la maison paternelle, naturellement fait des largesses à tous les serviteurs. A quelques-uns elle avait laissé des souvenirs personnels. Elle donna des livres à Philippe, toute une petite bibliothèque; ils étaient neufs pour la plupart, avec de belles reliures sévères; il s'en trouvait cependant qui avaient servi; le jeune homme en reconnut plusieurs pour les avoir feuilletés jadis au pied de la chaise longue de Geneviève.

Bientôt il se porta mieux; il marcha, respira le grand air, devint le Philippe d'autrefois.

Cependant il n'avait pas revu le marquis. Un

matin, tout à coup, M. de Peyralès le fit demander.

C'était un vieillard à présent, l'homme qu'il aperçut en entrant dans le cabinet de travail. Les préoccupations, les luttes politiques, la récente séparation d'avec sa fille, hâtaient un changement que la nature d'ailleurs faisait prématuré. Les cheveux rares, les petits favoris courts, grisonnaient. Il avait ce regard scrutateur et dur qui terrifiait Philippe enfant.

— Sauval, dit-il sans préambule, je crois décidément que le métier de garde-chasse ne vous convient pas.

Le pauvre garçon fléchit sous cette phrase qui était un acte d'accusation. Il était prêt à tout excepté à la brusque apostrophe, convaincante comme un témoignage oculaire, et pas assez directe pour qu'il pût se défendre. Il balbutia quelque chose à propos de son grand-père.

— Je sais, dit le marquis. Mais si c'est moi qui vous relève de votre service, qui vous dégage de votre promesse, vous n'avez plus de reproche à vous faire.

L'ironie des dernières paroles était cruellement évidente. Le congé était définitif.

Le gentilhomme ajouta :

— J'ai trouvé pour vous, à Paris, un emploi.

— Monsieur le marquis, dit Philippe, la voix tremblante, je vous en supplie, ne m'ôtez pas entièrement votre estime. Il me semble que je n'aurais plus le courage, la force de bien faire. J'ai sans doute été bien coupable, mais il est des circonstances... un mouvement de colère...

— Je ne comprends pas, interrompit vivement M. de Peyralès.

— Ah ! j'avais cependant rêvé une noble vie.

— Rêvé, oui, rêvé! s'écria le marquis, se levant, arpentant la chambre. C'est cela, justement cela... Ah! quel malheur ! Je vous l'avais prédit, je l'avais dit à M. Forest. Ces études, ces vers, quelle sottise! Enfin, le mal est fait, et il en résulte maintenant...

Il s'arrêta pour avoir le jeune homme face à face.

— ... Il en résulte maintenant que vous vous trouvez dans une position qui ne vous convient pas, à laquelle vous ne convenez pas. Vous maniez bien le fusil pourtant, mais vous maniez encore mieux...

Allait-il dire : la cravache!.. Une sueur froide vint aux tempes de Philippe.

— ... Vous maniez encore mieux la plume. Voulez-vous être secrétaire?

— Je le serai, monsieur le marquis.

C'était une place modeste dans le cabinet de M. de Gastré, avocat à la cour de cassation. Sur-le-champ, il reçut une lettre de recommandation toute prête ; il vit l'adresse : Rue de la Ville-l'Évêque, Paris... Et sa main trembla, tellement il se sentit ému.

Quelques jours après, il disait adieu à sa mère sur le quai de la gare. Elle n'avait pas voulu l'accompagner, bien que M. de Peyralès le lui eût offert avec toutes les facilités désirables de voyage et d'installation. Paris lui faisait peur... Pas pour son fils, disait-elle, un homme! mais elle-même en mourrait. L'idée de quitter son pays, son village, le château, lui avait causé une véritable angoisse ; la joie qu'elle éprouvait d'échapper à cette crainte, lui faisait presque oublier la douleur de la séparation. D'ailleurs elle était fière pour son Philo, voyait dans la décision du marquis un honneur mérité, une justice rendue. Bien sûr qu'il deviendrait riche là-bas, et célèbre.

C'était un beau soir de juin; il faisait jour encore, mais le ciel passait du bleu clair au vert pâle, et une ligne de feu dessinait la cime des coteaux plus foncés. L'air était plein d'une odeur forte et fraîche de foins nouvellement fauchés. Philippe restait debout, silencieux, près de sa mère qui lui tenait la main. Leurs amis étaient demeurés en dehors de la gare, mais de l'autre côté de la voie, on les distinguait qui, par-dessus la palissade, lui faisaient des signes.

Au delà, il y avait des maisons, la pointe du clocher, quelques peupliers très minces, un pré où des vaches s'endormaient, ruminant toujours, et à travers lequel un ruisseau brillait comme une ceinture de métal tombée dans l'herbe noire. En levant les yeux on voyait le château de Peyralès, qui dominait tout, assis sur la colline, au milieu de ses bois dont la crête formait sur le ciel une seule immense ligne ondulée. A mi-côte, dans les intervalles des arbres et des maisons, paraissait un bout de la route que Philippe remontait autrefois en venant de l'école.

Il vit disparaître tout cela, du coin de son

compartiment de secondes quand le train l'emporta. Une mélancolie l'envahissait, dans laquelle il trouvait comme une jouissance à s'abîmer. Des scènes d'enfance, des mots douloureux et naïfs, des rimes à l'écho aigu comme une aiguille dans la chair, flottaient vaguement dans son cerveau, s'affaiblissant, reprenant force à mesure que le paysage changeait. Les bois, les champs, les coteaux, les maisons, se succédaient, paraissaient, fuyaient. Puis tout devint obscur. Et, du fond de cette tristesse de la vie et des choses, Philippe sentit pourtant surgir comme un espoir. C'était à son oreille une promesse de génie, et sur son front une caresse d'amour.

— Vivre, lutter, se dit-il, c'est bon.

Et, posant sa joue sur le coussin poudreux et gris, dans le farouche bercement du wagon secoué, bondissant, il s'assoupit, très pâle, les paupières sombres, les mains fermées d'un geste énergique, avec un sourire sur ses lèvres.

DEUXIÈME PARTIE

I

La pièce venait de finir. Les jeunes acteurs, émus, riants, s'étaient enfuis hors du salon. Mais on les rappelait à force d'applaudissements. Ils hésitèrent un peu, puis ils rentrèrent; et, sur leur scène improvisée, tous les quatre en ligne, les mains unies, ils saluèrent en souriant.

Ils avaient vraiment très bien joué. Les deux jeunes filles de la maison, dont c'étaient les débuts, s'en étaient tirées à merveille. Il est vrai que Blanche avait ri au moment de la décla-

ration, et que Marie avait failli tomber en s'embarrassant le pied dans la queue de sa robe; mais on s'accordait à reconnaître qu'elles s'étaient acquittées de leurs rôles d'une façon surprenante. Quant aux jeunes gens, ils méritaient leur part d'éloges; mais leur succès semblait plus naturel; on n'avait pas l'air de songer qu'ils avaient eu à vaincre peut-être plus de timidité que leurs compagnes.

Cependant ils étaient partis, et chacun restait à sa place. Si les acteurs avaient intéressé, c'est que la pièce elle-même était charmante : pleine d'esprit, de verve, et sentimentale avec goût; on l'avait parfaitement choisie. Elle était en vers. Quelques passages un peu emphatiques, détonnant dans la grâce légère de l'ensemble, trahissaient un auteur jeune. C'était cet auteur que chacun maintenant désirait connaître. Les invités cherchaient en vain son nom sur les cartes vert pâle, délicatement imprimées, qui portaient le programme.

Quelques messieurs élevèrent la voix. — L'auteur! l'auteur! Bientôt ce fut un cri général, et les dames le soutenaient en applaudissant; puis l'on se tut. Maurice Portet, le grand

jeune homme qui avait joué le premier rôle, et qui, en chargeant un peu, avait fait rire sa cousine Blanche, venait de rentrer sur la scène.

Il s'avança jusqu'à la rampe — car il y avait une rampe, une trentaine de bougies derrière un réflecteur de tôle. C'était Belloir qui avait tout fait, et rien ne manquait, pas même la logette du souffleur.

— Mesdames et messieurs, dit Maurice, de sa bonne voix moqueuse, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de notre excellent camarade et ami Philippe Sauval.

Les battements de main recommencèrent, très vifs, mêlés aux « bravo! bravo! » et aux questions : — Qui est-ce? — Il faisait le vieillard. — Sa voix était jeune pourtant. — Ses vers sont très bien. — Il paraît qu'il n'a que l'âge du neveu Portet. — Vraiment? Alors c'est un garçon d'avenir.

On voulut le voir; on cria encore : — L'auteur! l'auteur !... Cela devenait de l'enthousiasme.

Au fond de l'appartement, dans le cabinet

où il se préparait à échanger son costume d'acteur contre une toilette de soirée, Philippe écoutait.

La perruque blanche qu'il venait de retirer à la main, ses cheveux bruns collés aux tempes, tout pâle sous son rouge, il tendait l'oreille à ces applaudissements qui saluaient son nom.

Brusquement Maurice entra.

— Entends-tu, dit-il, comme on t'acclame, comme on t'appelle? Il faut retourner et saluer le public.

— Y penses-tu? comme me voilà?

— Cela ne fait rien. Remets ta perruque et vas-y.

— Non, non, dit Philippe. Quelle sotte figure irai-je faire là-bas?... Alors, elle a donc vraiment un peu de succès, ma petite pièce?

— Un succès fou! Ne te l'avais-je pas prédit? Mais entends-les donc, ils vont démolir la maison de ma tante!

Il se penchait tout en parlant, pour mieux se voir dans la glace, dans la flambée du gaz qui brûlait très haut des deux côtés de la toilette.

Le noir et le vermillon qu'il avait mis le

changeaient peu; sa moustache fine légèrement accentuée, les joues plus colorées, c'était tout. Des gouttes de sueur perlaient au bord de sa chevelure, blond foncé, correctement séparée au milieu sur le front, et qui frisait bas sur sa nuque large, comme de l'astrakan de soie dorée. Il répétait ses mines d'acteur, donnant à ses yeux gris, superbes dans toutes les expressions, un éclat de joie railleuse ou bien l'ombre d'une mélancolie insondable.

— Vous avez si bien joué, tes cousines et toi, reprit Philippe en l'admirant. C'est vous qu'on applaudit.

— Tiens, tu es modeste? dit Maurice. Voilà une qualité que je ne te connaissais pas. Et justement c'est celle que j'apprécie le plus !... Nous mettrons une violette dans tes armes.

— Mes armes, répéta Philippe en souriant. Les armes d'un paysan !

— De plus en plus violette. Ah çà ! mais c'est donc une maladie ce soir ! Le succès t'égare, mon bon. Ciel ! mais n'est-ce pas la première valse que j'entends? Et moi qui ne suis pas prêt !...

Quand Maurice revint, dix minutes après, en

habit et cravaté de blanc, dans le cabinet de toilette où il avait laissé son ami, il trouva Philippe tranquillement assis dans un fauteuil en face de la cheminée. Le jeune homme songeait profondément. Sa belle figure semblait toute grotesque sous le fard maladroitement appliqué qu'il ne songeait pas à laver. Il n'avait pas seulement commencé à se déshabiller.

Maurice se mit tout à fait en colère.

— A quoi penses-tu? lui dit-il. Est-ce que tu vas t'endormir là? Crois-tu qu'il y aura le moindre plaisir à danser avec ces demoiselles jusqu'à ce que tu leur aies été présenté? Allons, dépêche-toi maintenant, n'est-ce pas? Et surtout débarbouille-toi bien, car tu es horriblement laid!

Ce fut sur ces rassurantes paroles que Mauriée quitta de nouveau le cabinet de toilette.

Cependant Philippe s'habillait; mais c'était à regret qu'il se préparait à entrer dans le bal. Il lui eût semblé si bon de sortir, d'aller s'enfermer dans sa petite chambre, ou de se promener dans la nuit avec cette grande joie qu'il avait au cœur. Il brossait machinalement ses cheveux, ajustait sa cravate et mettait ses

gants; mais, de temps en temps, il s'arrêtait pour murmurer, ayant dans la voix un vrai tremblement d'ivresse :

— Je suis poète... Je suis poète.

Sa toilette n'eût peut-être pas été achevée, ce soir-là, si un valet de chambre envoyé par Maurice n'y eût mis enfin la dernière main.

On parlait de lui dans les salons ; on faisait beaucoup de questions sur son compte aux maîtres de la maison ainsi qu'à leur neveu Maurice. Parmi les invités, personne ne le connaissait; et, comme on ne l'avait vu que dans son rôle, avec les cheveux et les rides d'un vieillard, on s'étonnait d'apprendre qu'il avait à peine vingt-trois ans.

M. et madame Portet faisaient son éloge, mais sans beaucoup de chaleur. Tout en étant fort satisfaits du succès de la pièce, ils commençaient à craindre que la plus grande part du succès ne revînt à l'auteur, et que les vers de Philippe ne fissent oublier le talent, la grâce, les jolis costumes de Marie et de Blanche. Après la peine qu'ils avaient prise pour faire répéter ces mêmes vers aux jeunes filles et pour combiner ces costumes, cela leur semblait un peu dur.

Quant à Maurice, qui n'avait pas les mêmes inquiétudes, c'était avec un plaisir sincère qu'il entendait louer son ami. — N'est-ce pas qu'il a du talent? disait-il. Avez-vous remarqué la scène du billet ? Comme le dénouement est bien amené, d'une façon tout originale. Oh! je suis bien sûr de Sauval, avant longtemps il se fera un nom.

Cependant on interrompait quelquefois ces explosions d'enthousiasme ; on s'informait de la famille et de la position du jeune auteur. Alors le visage ouvert de Maurice changeait tout à coup, s'obscurcissait. Il évitait de répondre ou le faisait d'une façon très vague: — Une bonne famille de province, mais peu aisée. Son père avait occupé un poste de confiance auprès du marquis de... ou du comte de... Enfin le nom lui échappait. Il se hâtait de parler d'autre chose ou de laisser là les curieux.

— Voilà ce qui est fâcheux, pensait-il, une origine tellement au-dessous des talents, même des qualités extérieures de Philippe ! Une origine presque inavouable dans un salon comme celui-ci. Encore si c'était cela seulement.

Mais il y a la pauvreté, la nécessité du travail quotidien, qui l'entrave, le retarde...

De telles préoccupations ne troublaient pas Philippe. Il était tout à l'enivrement d'un premier succès, et il lui semblait qu'il reçût ce soir-là la révélation de son génie. Cependant, pour échapper à la curiosité, aux compliments le jeune homme dansait avec fureur. Il lui fallait bien accepter les éloges timides des petites demoiselles, mais ceux-là ne l'embarrassaient pas, ils l'amusaient. — Que votre pièce est ravissante? En avez-vous écrit d'autres? J'espère bien que vous la ferez représenter aux Français, parce que c'est le seul theâtre où j'aie la permission d'aller.

Les Français!... Mot qui faisait passer un éblouissement devant les yeux de Philippe.

Dès qu'il crut pouvoir quitter le bal sans impolitesse, il se retira.

De l'hôtel Portet, rue Galilée, jusqu'à la rue de Parme où demeurait Philippe, la distance était grande; mais c'était bon de la parcourir à pied, de descendre ainsi, à trois heures du matin, la promenade silencieuse et déserte. Elle s'étendait, distincte jusqu'au bout

dans l'ombre, entre le double cordon de becs de gaz qui l'éclairait imparfaitement ; des deux côtés, les lourds hôtels dormaient dans un grand calme; le ciel au-dessus était noir, mais sillonné de déchirures qui laissaient voir des clartés pâles.

Philippe marchait vite, regardait l'ombre qui se tassait entre les massifs, et pensait à des chutes de tirades accueillies par des bravos. Il se répétait ses vers, si vivement sentis lorsqu'il les écrivait, et qui avaient réussi à faire naître chez d'autres une émotion semblable. Il releva les yeux, contempla les branches nues des arbres sur les nuages blêmes, et se dit : — Comment peut-on vivre sans un grand art, sans une grande pensée?

Il passa le rond-point et sourit en apercevant les petits théâtres de Guignol, fermés, tranquilles, dans leur cercle de corde où des chaises de paille s'entassaient. Pauvres petits Guignols s'enrouant à faire rire des enfants et des pioupious! Il eut un attendrissement, lui qui, sans doute, devait charmer bientôt par ses œuvres le fin public de la Comédie-Française. — Oh! oui, j'ai quelque chose en moi,

songeait-il. Oui, Paris, oui, j'ai quelque chose à te dire, ô grande ville! Je te ferai du bien; tu entendras ma voix, tu répéteras mon nom. Et tu m'aimeras peut-être un peu, moi qui t'aime tant!

Il passa près de la Madeleine, de la gare Saint-Lazare, et remonta la rue d'Amsterdam. Route familière à présent. Les magasins, les boulevards, les pavés, le bitume, étaient devenus plus intéressants à ses yeux que les hêtrées de Peyralès. Il tourna dans la rue de Parme, et sonna à la porte d'une de ces maisons à façade unie, sans boutiques, à l'allée étroite, à l'escalier de bois bien ciré, au bas duquel reluit une boule de cuivre. Paisible demeure de petits rentiers, d'où les chiens sont sévèrement exclus, mais où des capucines ornent parfois le balcon du cinquième.

Philippe occupait une chambre dans la pension très modeste, mais très respectable, des demoiselles Mériquier. C'étaient deux sœurs qui, venues de Rochefort il y avait environ vingt ans, alors qu'elles n'étaient déjà plus dans leur première jeunesse, avaient conservé intactes à Paris les habitudes et les idées de

leur province. Elles ne recevaient que peu de pensionnaires, ne les acceptaient que sur de sérieuses recommandations. Quelques jeunes ou vieilles filles venant de Suède ou d'Angleterre pour étudier le français, trois ou quatre jeunes gens tout fiers de leur première année d'indépendance à Paris, composaient ce qu'elles appelaient complaisamment « leur famille ». Elles prenaient leur rôle maternel au sérieux, car non-seulement elles s'occupaient, avec une foule de soins méticuleux, du bien-être matériel de cette famille, mais ses intérêts spirituels ne paraissaient pas moins les inquiéter, et elles prétendaient même exercer sur tous ses membres une certaine autorité. Ceci, joint à d'innombrables manies, à la curiosité démesurée de la cadette et à la naïveté niaise de l'aînée, faisait les délices des jeunes pensionnaires. Elles étaient bonnes personnes du reste et laissaient rire, ne se doutant pas un instant que ce pût être à leur sujet. Ridiculement petites, et toutes deux habillées de même, il semblait qu'elles ne dussent jamais quitter, même pour dormir, leurs vastes crinolines et leurs coiffes noires à rubans violets.

Depuis que, dans leur jeunesse, elles avaient dansé aux bals de la préfecture, à Rochefort, l'idée que les modes avaient pu changer ne s'était pas encore présentée à leur esprit. La plus jeune pourtant se teignait les cheveux, ou du moins les recouvrait chaque matin d'une pâte bleuâtre, ce qui transformait ses bandeaux en deux plaques métalliques autour de son visage couleur safran.

Vingt ans, elles avaient habité ce même appartement de la rue de Parme, mais en réalité elles n'avaient pas quitté Rochefort. Quel séjour pouvait être comparé à celui de la ville où leur jeunesse avait si rapidement passé? Jeunesse triste, sans doute, disgracieuse, dédaignée, mais la jeunesse enfin! Les arbres du cours Darblois et du Jardin public, l'hôpital militaire et les chantiers de construction au bord de la Charente, voilà certainement ce qu'il y avait au monde de plus extraordinaire et de plus beau. On ne pouvait nommer Rochefort, à table, sans que mademoiselle Antoinette — c'était l'aînée — ne fît remarquer que l'empereur Napoléon Ier avait appelé cette ville « sa bonbonnière ». Mademoiselle Clotilde — c'était

la jeune, celle aux bandeaux bleuâtres — soupirait alors et parlait des officiers de marine et des bals de la préfecture.

Il y avait encore un trait qui rendait plus plaisants ces deux types achevés de vieilles filles de province. Jadis, alors qu'elles étaient tout enfants, leur père, qui excerçait la profession de médecin, avait été envoyé au Sénégal et les avait emmenées avec lui. Elles avaient appris la langue du pays et ne l'avaient jamais tout à fait oubliée. Quels rires fous éclataient dans la salle à manger quand, à dîner, les deux sœurs placées l'une en face de l'autre, voulant se faire quelque mystérieuse communication sur la qualité du rôti ou sur la grosseur des morceaux, s'adressaient tout à coup la parole en yolof!

Ils étaient en général fort joyeux, ces dîners. Les jeunes destinées, réunies là au hasard, de tous les coins de l'Europe, autour de cette nappe blanche, éblouissante et gaie sous les lampes et les reflets du cristal, se confondaient pour un moment dans une sympathie douce et franche. Il y avait surtout, à l'un des bouts, là où la table en s'arrondissant rapprochait les

convives, un petit coin tout français où la conversation ne tarissait guère.

C'était là que Philippe s'asseyait tous les soirs à côté de Maurice Portet.

Depuis les bals de la préfecture, les demoiselles Mériquier n'avaient pas compté de plus beau jour que celui où elles avaient inscrit M. Portet au nombre de leurs pensionnaires. Un jeune homme qui prenait la plus belle chambre sans marchander, qui se laissa par la suite augmenter peu à peu sans paraître s'en apercevoir! Leur bourse, tout d'abord, s'intéréssa à lui; puis leurs vieux cœurs encore sensibles furent gagnés aussi par ses façons larges, sa belle humeur, son pas sonore qui ébranlait joyeusement le petit escalier de la rue de Parme lorsqu'il rentrait du bureau à l'heure du déjeuner. Elles s'écriaient régulièrement et toutes deux à la fois: — Ah! le voilà, ce cher M. Portet! — en voyant paraître dans le cadre de la porte sa tête de bon garçon sur ses épaules d'athlète. Toutes vieillottes comme elles étaient, ratatinées, ayant passé leur vie dans l'ignorance de toutes les joies, elles en trouvaient une pourtant, bien innocente in-

consciente presque, dans le spectacle de cette exubérance, de cette force masculine et jeune qui les émerveillait. Maurice Portet fut très-choyé par elles, se trouva bien dans sa grande chambre meublée d'acajou, qu'il orna de boules de couleur gagnées à la fête de Neuilly, de pistolets, de fleurets et de masques d'escrime. Il se lia très intimement avec Philippe Sauval; et lorsque, devenu majeur, il cessa de demeurer chez les demoiselles Mériquier, il continua de venir dîner presque régulièrement chez elles.

De bonne heure, il avait perdu son père, un grand manufacturier de Rouen. Les frères de celui-ci étaient restés à la tête de la maison, dans laquelle un avenir tout fait, honorable, facile, semblait ouvert à leur neveu. Mais Maurice ne s'intéressait pas au travail du coton. Son éducation avait été faite un peu à l'aventure; chacun dans sa nombreuse famille y avait mis la main. Personne n'y avait eu moins de part que sa mère, dont le tempérament inquiet et changeant subissait toutes les influences et se pliait à tous les conseils. Il avait été six mois dans un collège, deux ans

dans un autre; il avait eu des professeurs à la maison. On l'avait envoyé en Saxe pour apprendre l'allemand, à Manchester pour étudier les procédés de l'industrie anglaise, à Paris pour connaître la banque et surtout parce qu'il voulait y aller. Il passa une année rue de Parme, allant tous les jours au bureau, et le dimanche aux courses, où il emmenait Philippe lorsqu'il pouvait arracher celui-ci à ses méditations et à ses lectures.

Enfin il atteignit sa majorité. Avec quelle impatience n'avait-il pas attendu l'heureux moment qui devait le délivrer de la tutelle multiple et tracassière de sa mère, de ses oncles, de ses beaux-frères et des amis de sa famille! Avec quelle joie triomphante ne l'avait-il pas salué!

Il entra en possession de sa fortune et quitta la pension des demoiselles Mériquier. Mais ce ne fut pas pour retourner à Rouen. Il ne parla pas dans sa famille de l'horreur que lui inspirait la vie de province ni de son désir de rester à Paris. Mais il allégua son peu de vocation pour la carrière de son père, dit qu'il préférait celle de son oncle, M. Portet, l'agent

de change, et qu'après avoir étudié la banque il allait se mettre au courant de la Bourse. Ce fut un coup de foudre. Maurice ne s'en inquiéta pas. Cependant il se donna quelque peine pour consoler sa mère dont le chagrin l'ennuyait un peu. Au bout de quelques jours il y était parvenu. Madame Portet finit par donner pleinement raison à son fils unique, qui était en même temps, de beaucoup, le plus jeune de ses enfants.

Elle vint à Paris, lui chercha un appartement, s'occupa de l'installer le plus coquettement, le plus confortablement possible. Maurice subit tous les soins, toutes les attentions, toutes les gâteries de sa mère, accepta tous ses conseils, écouta toutes ses recommandations, avec une patience et une bonne grâce qu'il considéra intérieurement comme très méritoires et dont il s'applaudit fort. Il la reconduisit à Rouen, passa encore quelques jours auprès d'elle, puis enfin lui dit adieu, très affectueusement. Il monta dans son compartiment de premières, et, s'y trouvant seul, alluma un cigare. Mais quand le train s'ébranla, quand la vieille ville, hérissée de clochers gothiques,

d'un seul coup disparut à ses regards, Maurice croisa ses deux bras derrière sa tête et se renversa sur les coussins avec une sorte de rugissement de joie :

— Libre, libre ! s'écria-t-il.

II

— Ah ! le voilà, ce cher monsieur Portet ! Bonsoir, cher monsieur, comment allez-vous?

Mademoiselle Antoinette disait ceci la bouche pleine. Elle était occupée à ranger sur des assiettes un nombre calculé de petits fours pour le dessert, et elle en absorbait pendant ce temps une quantité illimitée.

Elle s'avança en sautillant, et sa main tendue soulevait son mantelet d'alpaga noir.

— Bonsoir, Mademoiselle, fit le jeune homme qui toucha les doigts osseux. Est-ce que Philippe est chez lui?

A ce moment une porte s'ouvrit, l'autre sœur parut.

— Ah! le voilà ce cher monsieur Portet! Monsieur Philippe, disiez-vous? Vous voulez lui parler?

— Apparemment, Mademoiselle, dit Maurice un peu sèchement.

Il commençait à ne plus trouver drôle cette figure jaune qu'un perpétuel sourire sillonnait de petites rides et que la curiosité tendait en avant comme un museau de vieux chat toujours à l'affût.

— Mais, fit Antoinette, vous lui parlerez à dîner. Vous dînez avec nous, j'espère?

— Je vous dirai cela tout à l'heure, Mademoiselle. Je vais voir si Philippe est dans sa chambre.

Mademoiselle Antoinette devint toute rouge. Cela lui arrivait encore; elle avait conservé une certaine fraîcheur de teint.

— Oui, oui, cria-t-elle après lui, vous dînez. Nous avons quelque chose de bon. Une surprise.

— Quoi donc? demanda Maurice, qui se retourna, riant malgré lui.

— Du porc frais avec de la compote de

pommes. Une recette anglaise. Miss Trundall nous l'a donnée. C'est délicieux, vous verrez, mon cher ami, délicieux !

Maurice allongea sa lèvre inférieure et ce fut avec cette grimace, accentuée encore, qu'il entra chez son ami.

— Les vieilles filles ! Est-ce que tu as bien envie de manger de leur compote ? Viens donc dîner avec moi. Je voudrais que nous puissions causer une fois sans que ce soit au profit de toute la pension.

Philippe avait à écrire. Il n'accepta qu'à la condition de rentrer de bonne heure. Les jeunes gens allèrent chez Lathuile.

C'était deux jours après la représentation chez madame Portet. Eh bien, cela avait été une bonne soirée, bien organisée, très chic, suivant l'expression de Maurice. Et puis un vrai succès pour ce griffonneur de Sauval.

— Des vers,... comment peux-tu passer ton temps à faire ça ? Enfin, tu vois, ça t'a réussi. Moi, j'aimais, autant pour mon rôle. C'était plus vite appris, à cause des petits mots... tu sais... au bout, pareils, comme dégringola, rigola, enfin.

— Mais ce sont deux rimes très riches que tu me donnes là, dit Philippe amusé.

— Riches?... Où sont leurs fonds que je leur achète quelques-unes de ces bonnes petites valeurs?...

— Oh! ne recommence pas, je t'en prie, s'écria le pauvre poète. Il venait d'écouter une longue dissertation où les mots de hausse, baisse, crédit, extérieur, fonds espagnols, se mêlaient, se confondaient, revenaient, dansant à ses oreilles une danse dont son tympan frémissait encore. N'avais-tu pas à me dire quelque chose de particulier?

— Ah! voilà. J'ai peur que ça ne t'ennuie. Mais tu sais, la gloire se paie, tout comme les titres au...

Philippe fit mine de prendre la carafe.

— Quel irascible rimeur! Je voudrais te voir un jour t'aventurer à la corbeille ou au parquet. Tu recevrais une de ces poussées en règle qui apprennent aux profanes le respect qu'ils doivent, à nous et à notre temple.

Enfin le joyeux garçon consentit à dire ce dont il s'agissait.

Madame Portet désirait que l'on jouât une

seconde fois la comédie, le plus tôt possible, tandis que le théâtre était encore là, tout monté, et les costumes non défraîchis. C'était pour faire plaisir à des amis, qui, se trouvant en deuil, n'avaient pu assister à la soirée.

— Or, faisait Maurice, tu sauras que ce sont des gens auxquels ma tante tient énormément à faire plaisir. Pense donc, une famille noble, nôôôble... Et la seule avec qui elle soit liée! C'est l'orgueil de la vie pour ma chère tante, cette famille nôôôble.

— Quelle famille? dit Philippe, indifférent.

— Je l'ignore, mon ami, je l'ignore, et je m'en flatte. Je sais seulement que c'est « high life ».

Maurice avait prononcé *higlife.*

— Eh bien, répondit Philippe, nous rejouerons. Pour moi c'est un honneur. Je n'ai pas à dire non à madame Portet.

— Après tout, reprit Maurice avec sérieux, cela ne sera pas mauvais pour toi que ces gens-là entendent ta pièce. Ils doivent avoir du goût, de l'influence... Il faudra la jouer comme il faut, encore mieux que la dernière fois, nous surpasser enfin... Je me surpasserai, tu te surpasseras, mes cousines se surpasseront.

Il bouffonnait de nouveau sur la fin de la phrase, mais le bon cœur avait percé, l'intérêt pour son ami. Philippe le savait, le sentait; il eût risqué ce qu'il avait de plus cher pour Maurice Portet. Mais quant à le remercier, c'était impossible; une moquerie, dès le premier mot, lui aurait fermé la bouche.

La soirée était belle, fraîche, piquante. Les jeunes gens descendirent vers les boulevards, dans une flânerie qui s'égayait de tout. Ils n'étaient Parisiens ni l'un ni l'autre. Maurice Portet se moquait de la grande ville où toute chose pour lui manquait de simplicité. Philippe riait de ses plaisanteries, et ne disait rien. Il songeait à convertir cette Babylone, à la transformer en quelque vague et flottante Jérusalem, que lui-même ne voyait pas distinctement à travers les rayons de gloire, de charité, de pureté dont il l'enveloppait.

Tout à coup, devant une boutique, Maurice resta planté, un doigt en l'air, montrant l'enseigne.

— C'est cela, fit-il.

Le gaz éclairait une devanture blanche, sur laquelle on lisait en lettres bleues : Crêmerie, œufs, fromage, beurre d'Isigny.

— Quoi donc? dit Philippe, riant d'avance à quelque drôlerie.

— C'est bien cela : Madame d'Isigny. C'est le nom de la dame *higlife*. Tu ne sais pas, je soupçonne ma tante de vouloir me marier de ce côté-là... Dans la noblesse, hein! quel honneur pour la famille!

— D'Isigny, répétait Philippe, es-tu sûr? Ce n'est pas « de Trésigny » que tu veux dire?

— Peut-être bien. De Trésigny, d'Isigny, pour moi c'est absolument la même chose.

Ce n'était pas la même chose pour Philippe qui n'écouta plus, ne parla plus, ne rit plus, jusqu'à ce que son ami impatienté l'eût rappelé à lui-même en s'arrêtant court au beau milieu du trottoir.

— Est-ce que tu composes une ode?

— Non... c'est-à-dire... Tu me fais penser, il faut que je rentre. Je t'ai dit qu'il fallait que je fusse rentré de bonne heure. Tu m'excuses, n'est-ce pas? Au revoir.

— Bonsoir, homme dans la lune, poète que le diable emporte! répondit Maurice avec humeur.

Et il s'en alla, le sourcil froncé, le pas lourd,

ne sachant pas être seul un instant, ne voyant plus rien qui fût drôle.

Philippe regagna sa petite chambre à la hâte; il jeta son chapeau sur un meuble, s'assit dans l'obscurité, songea longuement. Il allait la revoir; elle entendrait son œuvre; elle constaterait son talent; elle allait l'applaudir !... Sans doute elle l'encouragerait, le protégerait ensuite, redeviendrait la douce et souriante bienfaitrice, la créature divine qui dirigerait sa destinée. Elle causerait avec lui; il serait assis à côté d'elle, entre des gens du monde, ayant lui-même leur costume, leurs manières; il serait plus beau qu'eux, il aurait plus d'esprit; et Geneviève se dirait : — « C'est Philippe! Voilà donc ce qu'il avait en lui! Voilà donc ce qu'il est devenu! »

Comment l'aborderait-elle? Le nommerait-elle : Monsieur? ou : Philippe, comme autrefois. Le reconnaîtrait-elle, travesti en vieillard, grimé comme un acteur, avec les rides simulées, la perruque blanche? Saurait-elle que c'est lui avant la fin de la pièce? Si on ne lui disait pas le nom de l'auteur. Si elle devait avoir cette surprise de le voir entrer tout à coup, lui,

l'ancien garde-chasse, dans sa tenue correcte de soirée, l'habit noir et la cravate blanche, qu'il portait, ma foi! tout aussi bien qu'un gentilhomme... Mais, après tout, était-ce bien elle? Oui, certainement. Le nom de Portet, il se rappelait maintenant l'avoir entendu à Peyralès.

Puis, ce deuil, autre preuve. Geneviève était en deuil de son père. Il n'y avait pas encore un an que le marquis était mort. Ah! c'était elle! D'abord il sentait en lui quelque chose le lui dire..? Quel immense bonheur! Son succès, elle en serait témoin. Il était poète, et elle allait l'apprendre. Mais c'est pour cela, pour cela même qu'il était né, qu'il avait travaillé, rêvé, souffert!... Il ne demandait rien d'autre à la vie. Sa part de joie était complète.

Au début de sa comédie, Philippe devait être seul en scène, dans son rôle de père âgé, tyrannique, inexorable, qui, plus tard, se laisse attendrir. Lorsque le rideau se leva, il regarda tout le salon avec un violent battement de cœur; il commença de parlerl, a voix brisée, chevrotante, et l'on trouva qu'il prenait à merveille l'organe sénile qui convenait. Cepen-

dant il ne distinguait pas un visage. La grande pièce était sombre; une seule lampe se trouvait sur la cheminée, derrière les spectateurs, et la rampe, entre eux et lui, comme une barre lumineuse, l'empêchait de les reconnaître, même de les compter. Il dut jouer ainsi, devant ce noir, ce vague, où elle était peut-être, mais qui pouvait ne contenir aussi que des indifférents et lui réserver une affreuse déception. Il était plein de doute à présent; mais quand il rentra dans les coulisses, le corridor tendu de vieilles tapisseries où les petites Portet relisaient leurs tirades, où les femmes de chambre écoutaient, s'expliquaient les scènes l'une à l'autre, il ne voulut pas s'informer.

Il préféra garder jusqu'au bout son angoissante incertitude, en faire vibrer ses vers, plutôt que de mettre en eux une désillusion peut-être, qui lui aurait inspiré le dégoût même de son œuvre.

Habillé, recoiffé, élégant, coquet presque pour la première fois, il entra dans le salon, et se trouva face à face avec elle.

— Monsieur Philippe Sauval, notre jeune poète... Vicomtesse de Trésigny.

Ce fut monsieur Portet qui fit la présentation.

— Monsieur Philippe Sauval? Comment! mais nous sommes de vieilles connaissances. Songez donc, M. Portet, que nos arrière-arrière-grands-pères se rendaient déjà des services mutuels. Nous vivions ensemble tout enfants.

Ah! la bonne, la charmante créature! Enfant... mais elle l'était encore, avec ses grands yeux purs et ses cheveux bouclés sur le front. Philippe crut la voir, encore petite fille, en deuil aussi, mais alors de sa mère, et qui courait autour de la pelouse.

Cependant l'agent de change était fort étonné. Le jeune homme, tout ému, rectifia la phrase gracieuse de madame de Trésigny.

— C'est l'honneur de ma famille, dit-il, d'être depuis des siècles au service des marquis de Peyralès...

Ils s'assirent, Geneviève, Philippe, l'un à côté de l'autre, et causèrent. Lui, respectueux, humble, reconnaissant, ivre d'enthousiasme et d'orgueil. Elle, intriguée, frappée, curieuse, mêlant les questions aux souvenirs, parlant

de leurs vieux bois, de son père mort, du maître d'école, puis de Paris, de poésie, de théâtre et de haute carrière littéraire.

— Il faut être édité, joué, fit-elle. Il faut voir des gens de lettres. Vous viendrez rue de Varennes, je vous présenterai. Vous ne connaissez pas le vieil hôtel ?... L'extérieur seulement... ah ! Eh bien, vous entrerez. Ce n'est pas gai maintenant, pas de fêtes... Le marquis n'y est plus... mon pauvre père ! Voyez-vous, monsieur Philippe, je ne me consolerai jamais de sa mort. Jamais je n'aimerai une créature humaine autant que j'ai aimé mon père.

Il tressaillit. Celui qu'il voyait encore, étendu là-bas, brisé, sur la terre rouge, celui qu'elle avait épousé sans l'aimer, elle ne l'aimait donc pas davantage à présent, celui-là ?

— Avez-vous reconnu la comtesse et Bertrade ? demanda la jeune femme. Elles ne me quittent plus. Mon oncle aussi... Le vicomte est toujours en mer.

Il voulut essayer de dire quelque chose... Si pénibles ces carrières de marins,... un exil continuel. Elle détourna la tête avec un léger sourire tendu, ironique. Alors ils parlèrent de

Bertrade, qui, à quelques pas d'eux, riait presque bruyamment avec Maurice Portet.

— Ma sœur n'est pas encore mariée, dit la vicomtesse, mon beau-père ne veut pas entendre parler d'une mésalliance, et malheureusement, les Trésigny, pour la fortune... C'est toujours la question d'argent à notre époque. D'ailleurs Bertrade n'est aucunement pressée de faire un choix. Et, en vérité, je ne puis pas trouver qu'elle ait tort.

Elle resta silencieuse un moment, sa jolie tête toute grave. Philippe, pour se donner une contenance, regarda mademoiselle de Trésigny; celle-ci s'était bien développée, était devenue grande et forte, avait l'air beaucoup plus femme que sa petite cousine.

— Ah! monsieur Philippe, dit tout à coup Geneviève en levant ses yeux brillants, que vous êtes heureux! La poésie, c'est si beau, c'est si bon! Il serait si facile d'en mettre un peu plus dans la vie!

Et Philippe se mit à penser qu'en effet il était heureux, qu'il ne s'était pas fait d'illusion, que Geneviève n'avait pas changé; elle était bien la créature fine, sérieuse, éprise d'idéal,

qu'il avait connue, qu'il avait comprise. Cette période de folie mondaine, ce mariage prosaïque, c'était seulement une crise, l'influence de madame de Trésigny, de l'entourage, de Paris. Mais les résultats de cette crise!... la chaîne cruelle dont elle avouait sentir les meurtrissures à ses mains. Hélas! Pauvre petite!... Eh bien, le but de son génie serait de la consoler. Il ferait des chants assez beaux pour bercer éternellement cette âme souffrante et délicate. Puisqu'il était né trop bas pour se consacrer à elle ouvertement, le coup d'aile de sa poésie franchirait la distance; un lien sublime existerait entre eux; ce qu'elle cherchait, il le lui donnerait... Il interpréterait pour elle la nature, l'amour et Dieu.

— Pourquoi la vicomtesse est-elle sur la sellette? lui demanda rieusement la voix de Blanche Portet.

— Plaît-il?... Ah! pardon... Vous m'avez parlé, Mademoiselle?

On avait organisé des petits jeux. Il ne s'en était pas aperçu.

La jeune fille répéta sa question, en l'appelant « père dénaturé » comme dans la Comédie.

Bientôt la vicomtesse revint du fumoir où elle s'était exilée, s'assit au milieu du cercle formé par la jeunesse, et, très intéressée se mit à écouter ce qu'on avait dit sur son compte. Il y avait beaucoup de compliments et pas mal de malices. Blanche avait bonne mémoire et débitait les jugements plus ou moins téméraires de la société d'un petit ton sententieux, gardant les meilleurs effets pour la fin. Chaque phrase était saisie au vol par Geneviève et renvoyée d'une vive riposte comme un volant par une raquette; elle s'animait à ce jeu, riait, montrait ses jolies dents, et quand elle croyait avoir deviné l'auteur d'un trait plus piquant, elle lui dardait un regard à mordre la chair comme une flèche. Philippe ne la reconnaissait plus et, tout en lui trouvant un charme étourdissant, il était mal à l'aise, fâché de la voir d'une minute à l'autre, ainsi différente et changée.

— C'est M. Maurice qui a dit que mon cœur a été taillé dans du diamant. Ça signifie très dur, n'est-ce pas? Vous oubliez que le diamant est un charbon, substance inflammable et combustible.

— Madame, répliqua Maurice hypocritement,

je ne faisais allusion qu'à la transparence, à la limpidité, à la valeur... Pourquoi donc m'avez-vous deviné comme cela d'emblée?

— Simplement parce que vous n'aviez pu dire aucune des autres phrases; elles étaient trop méchantes ou bien elles étaient trop bonnes.

Elle avait donc cherché à le deviner, lui, personnellement. — Pourquoi? se demanda Philippe. Qu'était-ce que cette coquetterie à son égard?

Maintenant elle le renvoyait plaisamment, et, dans un mouvement de vivacité, l'appela par son petit nom. — Maurice, allez-vous-en ; vous êtes sur la sellette. Ah! nous pourrons enfin vous dire vos vérités!

Et, lorsqu'il fut parti et qu'on la questionna, elle répondit tout de suite. — Il y est, parce qu'il est impossible de définir une fois pour toutes la nuance de ses yeux.

Mais elle fut ainsi pour tout le monde. Elle avait beaucoup d'esprit et beaucoup d'entrain. Lorsque, un moment après, elle retourna s'asseoir auprès des personnes plus âgées, elle eut de nouveau son air pensif qui plaisait mieux à Philippe. Il dut faire un effort pour ne pas la contempler, silencieux et extasié.

III

— Antoinette, ma bonne, dit mademoiselle Clotilde en entr'ouvrant une porte, viens donc voir ici un moment, je te prie.

Mademoiselle Antoinette accourut à petits pas glissés de ses pantoufles de feutre, sa pèlerine bouffant autour d'elle et son grand nez gonflé de curiosité.

— Qu'y a-t-il, ma chérie, qu'y a-t-il?

— Ferme la porte, ma chérie. Maintenant, regarde un peu, qu'est-ce que tu dis de cela?

Le courrier des pensionnaires était étalé sur la toile cirée jaune de la longue table, dans la salle à manger; lettres et journaux, réguliè-

rement alignés, comme pour une revue; mais mademoiselle Clotilde, qui avait appris à connaître leurs formes, leurs timbres, leurs suscriptions et leurs parfums, venait de faire sortir du rang une nouvelle recrue, dont la présence la mettait en émoi.

Elle la plaça dans les mains de sa sœur.

— Examine-la bien, ma bonne.

C'était une petite enveloppe de papier blanc glacé, qui portait l'adresse de Philippe Sauval en jambages allongés et fins, à l'anglaise; en la retournant, on voyait à la place du cachet une délicate couronne noire à neuf perles.

Antoinette et Clotilde se perdirent en conjectures. Mais comme elles eurent beau faire, elles n'arrivèrent à rien deviner, elles prirent le parti de porter la lettre dans la chambre du jeune homme, où elles la laissèrent en évidence.

Quand Philippe rentra et la vit, ce fut une joie. Il l'attendait et n'osait pas croire qu'elle viendrait jamais. Depuis qu'il avait rencontré Geneviève, qu'elle l'avait accueilli chez elle, lui avait causé longuement, souvent, il ne vivait plus que par cette jeune femme. Son adoration

lointaine et vague pour elle, s'était changée en idolâtrie; elle occupait toute sa pensée, à tel point qu'il avait cessé de rimer et d'écrire. Lorsqu'il s'asseyait pour méditer, il ne trouvait en lui que son visage candide et sérieux et l'écho des mots qu'elle avait prononcés; il la contemplait, l'écoutait, se répétait vingt fois les choses qu'elle lui avait dites, les choses même les plus insignifiantes; et les heures se passaient. — Allons, se disait-il, il est trop tard pour travailler; j'écrirai demain. — Il se couchait, joyeux de pouvoir y songer encore jusqu'à ce que le sommeil vînt, puis le lendemain il recommençait, et le surlendemain, et toujours.

Elle avait voulu voir ses manuscrits; il les lui avait portés tous. Quand je les aurai finis, je vous écrirai, avait-elle dit. Je lis très vite, ce ne sera pas long. Ne vous dérangez pas avant.

— Ils vous ennuieront bien, avait répondu le jeune homme. Mais, n'est-ce pas? vous me promettez votre opinion sincère.

— Mon opinion ne vaut pas grand'chose, telle qu'elle sera je vous la donnerai.

— Ah! que je vous remercie! Je ne me soucie que de votre jugement. Si vous ne trouvez rien dans ces pages, je croirai que je me suis trompé, je les jetterai au feu et je n'écrirai jamais.

— Quelle folie! vous me donnez là une responsabilité!... Mais vous êtes sûr du résultat..... sûr de vous d'abord, puis vous savez combien votre talent m'est sympathique, comme votre genre d'esprit me plaît. Vous avez jusqu'à un certain point raison de vous dire : Si je ne suis pas compris ici, je ne le serai pas ailleurs.

— Ne parlez pas ainsi, reprenait Philippe. Madame, je vous en supplie, soyez sévère. Je veux faire quelque chose de grand, ou rien. Je vous remercierai si vous m'empêchez d'être médiocre.

Il était de bonne foi, le pauvre auteur. Lui, si ambitieux, qui se sentait possesseur d'un gage mystérieux de gloire, de grandeur future, et qui avait travaillé ferme et fort, dans ce pressentiment, remplaçant, la nuit, la bougie usée, noircissant, raturant les feuilles blanches, les couvrant d'encre, mais aussi de larmes, il

aurait vu tout s'anéantir, il aurait méprisé ses rêves et perdu son espoir, si cette enfant, cette vraie enfant, avait dit : Eh bien, non, ce n'est pas ce que j'attendais.

Et il croyait ne pas l'aimer!

— C'est mon amie, l'amie de mon âme et de ma pensée, puisqu'elle le veut bien, songeait-il.

D'ailleurs, il la respectait absolument jusque dans le secret de ses réflexions les plus intimes. C'était plus qu'une femme, un être à part, supérieur à ce monde ; et le mot d'ange, si banal, si profané, lui revenait pourtant aussitôt comme le seul qui pût désigner la chaste et intelligente créature.

Il adorait sa bonté de déchiffrer patiemment des griffonnages qu'il n'estimait plus, depuis qu'il les savait entre ses mains.

Cependant la vicomtesse de Trésigny s'amusait énormément.

Elle se prenait au sérieux, elle aussi. Et c'était justement ce roman d'un genre élevé, ces préoccupations supérieures, cette activité, cet intérêt donnés à son esprit, puis cette passion latente la baignant d'une atmosphère étourdissante et dangereuse, c'était cela qui la

charmait, lui procurait un bonheur inconnu, désiré depuis bien longtemps, appelé, souhaité souvent dans le vide et l'isolement de son existence. Mais sous cette gravité, cette poésie, cette pureté d'intentions, il y avait un fond terrible de rouerie féminine, parisienne et diabolique; rouerie vis-à-vis d'elle-même, ce qu'il y avait de mieux! Elle ne s'examinait pas, ne se défiait pas, ne voulait pas le mal, oh! non, certes, elle le méprisait comme disgracieux et vulgaire. Cependant, voici ce qui arrivait. Le matin, en négligé, ses beaux cheveux de bronze ardent roulés au hasard, elle s'asseyait dans son petit salon, devant un bureau en miniature, bois de rose et cuivre, sur lequel elle ouvrait les manuscrits de Philippe Sauval. Elle prenait un crayon, mettait des notes en marge, des croix, indiquant ses propres idées, plus exaltées que celles de l'auteur, mais aussi, de temps à autre, inscrivait une fine remarque, où sa vraie nature perçait. Elle s'interrompait souvent, regardait le feu, réfléchissait. Puis, après s'être absorbée dans la jouissance des pensées sublimes, des rimes sonores, dans la fierté de son rôle protecteur et conseiller, dans l'âpre

tentation d'un amour superbe, audacieux, impossible, dans tous ces sentiments qui la ressuscitaient pour ainsi dire, la créaient à nouveau, lui révélaient sa vie; tout à coup, seule comme elle était, sans cause, les yeux humides peut-être d'émotion, elle secouait la tête d'un geste incroyable de malice, et riait, les yeux à demi fermés; elle riait ainsi devant une glace, se voyant moqueuse, provocante comme un de ces visages où Watteau a mis le charme douteux et suprême du dix-huitième siècle.

Elle pouvait rire de rien, cette ravissante Geneviève de Trésigny, mais à la surprendre ainsi, on aurait cru vraiment qu'elle pouvait rire de tout.

Quand elle eut souligné de tirets, d'accolades et de points d'exclamation les versos blancs des feuillets du poète, elle écrivit à celui-ci, lui indiquant l'heure où elle aurait le plaisir de le recevoir, et lui faisant espérer pour son œuvre un jugement des plus favorables.

Philippe devait être rue de Varennes le lendemain vers une heure.

Il fallait pour cela s'excuser auprès de M. de Gastré, chez lequel il était employé comme

secrétaire du matin jusqu'au soir. Il prétexta une affaire importante, une affaire de famille, et, malgré l'air froid de l'avocat, dont le cabinet regorgeait de besogne, il s'échappa, heureux, fou, car il allait se retrouver près d'elle, après deux semaines, dans ce petit salon bien connu déjà, ce petit salon, soyeux et coquet, la seule pièce de l'hôtel qui fût ornée, meublée suivant les goûts du jour.

Il courut déjeuner rue de Parme, mit les bouchées doubles, ne s'aperçut pas qu'il mangeait du canard, à la grande consternation des demoiselles Mériquier, fières d'offrir un plat de cette délicatesse.

Il s'excusa pour le dessert et se leva. Les deux sœurs se regardèrent alors, et dirent en yolof quelque chose comme : — Ayo taki? — Piri touka. — Personne ne s'avisa d'en rire, car les trois ou quatre Anglaises, seules présentes, avaient cru probablement que c'était du pur français.

Il repassa bientôt vivement devant la porte ouverte, et l'élégance de sa tenue, son pardessus neuf et ses gants, aperçus comme un éclair, accrurent beaucoup l'étonnement.

Une heure sonnait aux Invalides quand il

souleva le marteau de l'hôtel de Peyralès. Le battant de chêne s'entr'ouvrit avec un bruit sec de gâche, et Philippe fut pris d'un tremblement en mettant le pied sous la voûte. Le portier le reconnut et l'annonça d'un coup de timbre; un domestique vint au-devant de lui et le conduisit au premier.

Dans le petit salon, Geneviève était assise le dos tourné; elle classait de gros cahiers de papier écolier couverts de lignes régulières. Toute simple, avec une petite robe de drap uni à collet d'homme, elle avait l'air d'une pensionnaire à ses devoirs. Elle avait près d'elle un énorme paquet de lilas, posé tel quel, sur la table à écrire. La fenêtre était entr'ouverte, et il entrait un rayon de soleil, une caresse d'avril, un flot doux qui répandait une joie de saison nouvelle avec on ne sait quelle tristesse de tableaux vus jadis, il y a bien longtemps, et de vieux souvenirs.

Elle se leva, sauta presque.

— Cher poète, vous voilà donc !

Et, lorsque le domestique eut refermé la porte, elle s'approcha, prit les deux mains de Philippe, le regarda au fond des yeux.

— C'est beau, fit-elle, c'est très beau.

Ses lèvres luisantes comme des cerises mûres se serrèrent pour prononcer ce « *beau* », tandis que l'*r* de l'adverbe roulait et palpitait au bord des dents nacrées ; un brillant regard de sympathie et d'enthousiasme montait de ses yeux au cerveau de Philippe, ainsi que le pétillement d'une ardente liqueur.

Les cils du jeune homme se mouillèrent; il se sentit envahi par un grand trouble et s'approcha de la table. Quand il eut aperçu les crayonnages de la vicomtesse, son sang-froid lui revint.

— Vous avez beaucoup annoté, Madame, cependant.

Il y avait une ombre de désappointement dans sa voix.

— Oh ! ce ne sont pas des corrections... Je ne me permettrais pas. Ce sont des idées à moi, qui vous serviront ou non, peu importe. Elles me venaient en vous lisant. Cela m'amusait de vous les dire, de vous laisser voir un peu ce qui est en moi, puisque vous m'avez livré, là, dans vos vers, toute votre âme. Il sera très facile de les effacer. Vous ne m'en voulez pas?

Lui en vouloir! Il aurait souhaité qu'il fût convenable de lui adresser la parole à genoux.

Tout à coup, elle battit des mains, et, le visage rayonnant, lui fit part d'un projet qu'elle avait formé. Elle voulait lui parler, lui parler longuement, et ne pouvait le faire ici, dans l'hôtel. Ses beaux-parents, Bertrade. Elle eut une phrase dédaigneuse sur les sots préjugés du monde, les hypocrisies de la société. Mais il faisait un après-midi délicieux ; elle devait rendre une visite à Saint-Germain... Voudrait-il l'accompagner?

— Comme ce serait bon, disait-elle. Comme nous causerions. Nous ferons une promenade. Vous verrez mon incognito.

Philippe trouva cela très simple. C'est ainsi que Geneviève devait être, au-dessus des lois établies pour les faibles, sûre d'elle, confiante en lui... Lui, qui, malgré le vertige éprouvé, était incapable de se méprendre grossièrement sur le pur caractère de la jeune femme lui, qui, plutôt que de l'effleurer d'un doute ou d'un désir, était disposé à mourir par toutes les tortures de l'amour ignoré et silencieux.

Elle partit après lui en voiture. Ils se retrouvèrent à la gare.

Et Philippe vit ce que Geneviève appelait son incognito. Un vêtement de drap foncé à col de velours; un chapeau rond avec une aigrette de faisan, une voilette couvrant juste le petit nez droit, coupant en deux la fine oreille; de longs gants de Suède sans boutons tendus sur la manche, enveloppant les poignets de plis mous; des bottines cambrées à grands talons; une ombrelle à manche d'écaille. Dans le revers du corsage, il y avait des brins de lilas, arrachés à même la gerbe du petit salon et piqués au hasard. Elle traversait ainsi, émue, curieuse, du rose aux joues, un effarouchement dans les yeux, la salle d'attente, où les gens les plus affairés se retournaient sur son passage.

Philippe courut au-devant d'elle; elle lui prit le bras avec un rire rassuré.

— J'ai des billets, des billets de série, dit-elle. Montons.

Et se serrant contre lui.

— Ah! si l'on me voyait.

Elle levait la tête et le regardait du coin de son œil bleu, avec son malin rire.

— Penserait-on, dit-elle, que nous allons

seulement faire une escapade en plein rêve, en pleine poésie?

— On ne soupçonne pas, dit Philippe avec force, quel respect peut inspirer une femme.

— Ah! mon ami, que vous êtes noble et bon. Que notre amitié sera douce! Savez-vous qu'au lieu d'être inquiète, d'éprouver le moindre scrupule, je suis fière de ce que je fais aujourd'hui?

Dans le compartiment de premières où ils prirent place, ils ne furent pas seuls. Ils causèrent à voix basse, parlèrent longtemps des poésies de Philippe, puis regardèrent le paysage, les champs encore nus, le Mont-Valérien, avec sa crête fortifiée aux lignes géométriques, au loin les coteaux bleus; après Chatou, le train file entre des villas, et il y avait sur tous les murs des avalanches d'aubépine et des écroulements de lilas aux grappes lourdes. Au Pecq, on descendit, ils se trouvèrent seuls.

Leurs yeux se rencontrèrent; ils ne savaient plus renouer la conversation interrompue.

Alors Philippe tira de sa poche un journal, lut à haute voix quelques passages d'une critique littéraire. Geneviève suivit, avançant son visage

entre la feuille imprimée et l'épaule du lecteur. Sans bouger, de temps à autre, elle relevait les cils, pour observer le grave regard, d'intensité triste et douce, et le mouvement décidé, harmonieux des fortes lèvres. Il continuait, lui, n'hésitait pas, ne s'arrêtait pas, achevait son article, entre cette lueur de prunelles bleues et les miroitements d'avril qui, sur les colonnes régulières et mornes, jetaient des réseaux de rayons. Seulement, de la main gauche, il tordait de plus en plus une ganse de laine à la portière.

Enfin ils arrivèrent, Philippe froissa le papier qu'il replia brusquement.

Ils allèrent sur la terrasse, mais n'y restèrent pas. La vue splendide qu'on y découvre n'eut de la vicomtesse qu'un seul mot et qu'un coup d'œil. Elle la sentit trop lumineuse, trop vaste pour son besoin d'aventure. Elle était impatiente de se trouver dans la forêt.

Bientôt, les grandes allées, creusant la verdure neuve, s'allongèrent devant eux. Le sol était jaune, humide et ferme; le ciel d'un bleu vif, sans nuages. Le soleil chaud piquait, traversait les vêtements; mais l'air restait froid;

et les rayons s'enfonçaient à travers l'atmosphère comme des aiguilles rougies dans une masse de neige. Il y avait des places, entre les arbres, couvertes de feuilles noires que l'hiver avait amoncelées et pétries; il y en avait d'autres où l'herbe apparaissait, étoilée de violettes, de marguerites, de fleurs charmantes dont le nom s'oublie entre deux printemps. Geneviève et Philippe firent des bouquets.

Puis, dans cette naïveté de nature et de saison, sous l'éternelle puissance du rajeunissement des choses, ces deux êtres, si jeunes eux-mêmes, quittèrent la convention, furent simples, furent vrais, et, pour un moment, furent absolument purs. Il n'y eut plus, dans ce coin de forêt, de vicomtesse ni de pauvre hère, de poète candide ni de précoce mondaine; il y eut deux enfants qui cueillaient des fleurs. La passion sincère et la curiosité irritante pendant une heure se turent, apaisées. Un sentiment plus fort les domina : le désir de trouver les plus belles violettes, de découvrir les endroits où elles croissaient en plus grande abondance, plus pressées, plus parfumées, plus fraîches, à tiges plus longues...

Lorsqu'ils se sentirent fatigués, ils s'assirent sur le tronc d'un arbre abattu.

Geneviève, toute rose, l'air joyeux, ses petits pieds fouillant l'écorce, éparpilla sa moisson sur ses genoux. Comme elle penchait la tête, choisissant, rassemblant du bout de ses gants égratignés, Philippe revint le premier à la réalité dangereuse.

— N'aviez-vous pas affaire à Saint-Germain, Madame? Nous sommes un peu loin, j'ai peur.

Elle eut son rire léger, qui le troublait tant, lui!

— Mon affaire aujourd'hui, dit-elle, était de ramasser beaucoup de violettes, et de vous annoncer que vous êtes un grand poète.

Elle leva les yeux, secoua la tête, et rit encore. Et, comme il ne savait que dire, à moitié fou, elle ajouta très sérieusement:

— Écoutez, Philippe: j'étais en train de mourir; oui, de mourir!... La perte de mon père, la tristesse, l'ennui, le dégoût du monde, un isolement affreux, je mourais de tout cela... On me dit très intelligente, et je sens bien que j'ai un cœur. Mon intelligence et mon cœur étaient vides. Vous apportez à l'une votre haute

poésie, à l'autre votre noble amitié... Vous me donnez tout ce que je souhaitais. Vous me rendez la vie. Jamais, non, jamais je n'ai été aussi heureuse que je le suis depuis ce matin!

—Et moi, Madame, dit Philippe... Savez-vous ce que vous êtes pour moi? ce que vous avez toujours été? Non, c'est impossible à dire!... Vous avez été ma poésie elle-même, mon inspiration, tout!

— J'ai été ?... J'ai été?... fit-elle. Comment, autrefois déjà?

Il ne répondit pas, craignant de trop dire.

Autour d'eux, les bois s'étendaient, un peu assombris, silencieux, immobiles et comme dans l'attente.

— Nous pourrions nous croire à Peyralès, dit Geneviève.

Alors ils s'entretinrent de leurs souvenirs d'enfance. Le village et l'école, et la distribution des prix; leurs études communes et le loup tué par Philippe un hiver; et le banc rustique et les paons; et la grande maladie où elle avait failli s'en aller, toute jeune, n'ayant vraiment presque pas peur; elle ne demandait à vivre que pour son père. C'est lui qui était

parti maintenant! Elle eut des larmes, elle s'exalta, s'irrita tout à coup contre les abîmes que creusent les différences de positions. Mais, sans braver la société, elle saurait se mettre au-dessus d'elle. Désormais le grand intérêt de sa vie serait les travaux de Philippe, comme l'amitié de celui-ci en serait la grande joie.

Et le jeune homme plaignait, admirait, adorait... Ce beau rôle qu'il avait ambitionné, combien il lui paraissait redoutable à présent qu'elle-même lui demandait de le remplir! N'importe, il cacherait son amour; il en serait dévoré peut-être comme l'enfant spartiate cachant la bête furieuse qui lui déchirait les entrailles. Ah! quel misérable il serait de répondre par l'insulte à une telle confiance! Oui, certes, il serait son poète, son ami, et jamais elle ne saurait au prix de quels tourments. Il le lui jura, et elle se tut, le regardant longtemps avec surprise du fond de ses prunelles bleu sombre, élargies.

Ils revinrent vite, craignant d'être en retard pour le train qu'ils voulaient prendre. Un instant ils se donnèrent la main pour courir dans les allées. Geneviève butta contre une

branche, et Philippe qui la soutint, s'écria involontairement : — Ah ! chère amie !...

Elle appuya contre sa taille la main que le jeune homme avait étendue, la garda ainsi sous la sienne et dit avec un étourdissant sourire :

— C'est cela; vous m'appellerez toujours ainsi.

Tout en revenant, dans le train, ils causèrent encore. Ils abordèrent plusieurs sujets. Elle traitait tout assez légèrement, mais avec finesse, trouvant le mot juste, le disant, puis ne le reprenant plus, ne discutant guère. Et Philippe s'ébahissait. Lui, si scrupuleux ! Quand il abordait une question, il voyait presque impartialement le pour et le contre, avait des arguments pour tous les deux, en fournissait parfois à ses adversaires. Jamais il ne tranchait, se défiant de lui; et il voulait le vrai, qu'il rencontrait à la fois et partout et nulle part.

— Malheureuse disposition pour un écrivain ! pensait-il. Et il trouvait Geneviève étonnante, se promettait de faire mille efforts pour l'imiter et pour juger de même, promptement, sans hésitation, sans retours inquiets, timorés.

Ils se séparèrent en arrivant à la gare

Saint-Lazare. La vicomtesse avait dit à son cocher de venir la prendre, et ils reconnurent le coupé qui était là, stationnant le long des arcades.

Ils se donnèrent la main; elle descendit les marches, entra dans la voiture dont un valet de pied ferma la portière. Les chevaux filèrent aussitôt. Il regarda s'en aller dans le tumulte, l'encombrement de la rue du Havre, cet équipage luxueux, trop banal encore et trop vulgaire pour emporter ainsi son amour. Geneviève avait cette élégance en dédain. Pourquoi n'était-elle pas une enfant des bois, comme lui-même? Comme ils se seraient aimés! Comme ils auraient été heureux!

Mais il y avait entre eux mille abîmes!... Et toute une journée de joie intense bien que troublée, sembla s'engloutir dans un désespoir de solitude au moment où le coupé disparut brusquement entre les platanes de la rue Tronchet.

Philippe Sauval sentit ses paupières s'irriter et devenir humides. Il eut honte. Comme il les baissait pour arrêter des larmes, il vit ses mains pleines de violettes. Alors il quitta la

gare et remonta chez lui. Il marcha vite, car il était tard, et le dîner devait être fini pour les demoiselles Mériquier.

La bonne qui ouvrit au jeune homme dit que tout était chaud encore et que M. Philippe allait être servi. Il entra dans sa chambre pour poser son chapeau ; mais avant tout, il s'occupa des fleurs. Parmi ses bibelots de garçon, se trouvait par hasard un joli coffret japonais, en laque; c'est là-dedans qu'il les enferma. Il les y déposa par touffes légères ; mais il hésitait avant d'abaisser le couvercle qui devait les étouffer... Une pitié superstitieuse le prenait; cette pitié qui s'éveille si vite, comme une inquiétude, chez ceux qui souffrent ou craignent de souffrir.

— Pauvres petites, murmura-t-il, c'est un cercueil... Hélas! mourez, mourez...

Tout en se révoltant contre sa faiblesse, il pencha la tête pour les baiser. Mais quelqu'un frappa à sa porte et il s'élança dans l'antichambre.

Les demoiselles Mériquier furent un peu froides. Un tel retard, et pas la moindre explication! Sous une des lampes, Maurice Portet

inclinait sa frisure dorée; il venait de lire à haute voix un affreux fait divers, un récit de naufrage, et le journal était ouvert devant lui, sur la table non desservie, la nappe remplie de miettes, les assiettes où s'enroulaient des pelures de pommes. Les autres pensionnaires sans doute avaient passé dans le salon, mais lui, l'enfant gâté, restait, roulant une cigarette, taquinant les vieilles filles avant de s'en aller pour de bon.

— Ainsi tout le monde a péri? Cela donne le frisson, s'écria mademoiselle Clotilde, rien que d'y songer!

— Mais, reprit Antoinette, aussi, vraiment, ces marins sont d'une imprudence!... Donner contre des rochers qui sont sous l'eau, je vous demande un peu... Cela n'arriverait pas si l'on avait constamment la sonde à la main!

IV

— Veux-tu venir avec moi à Longchamps? demanda Maurice, entrant tout droit dans la chambre de son ami un dimanche matin, vers dix heures.

Il devenait très parisien, Maurice, décidément. Mais sous ses habits coupés chez un tailleur en vogue, sa tenue restait un peu lourde. A cheval ou dans son phaéton, il était superbe. Les regards qu'il rencontrait au bois commençaient à faire osciller son jugement sain, s'il fallait croire ce qu'annonçaient le bout de ses souliers, la nuance de ses gants et la forme de son chapeau. Dans sa belle humeur

et son étourderie il se moquait souvent de lui-même.

— Allons, viens, reprit-il. Je ne te prendrai, si tu veux, qu'après déjeuner.

— Non, dit Philippe. Tu es bien gentil de me le proposer... Mais, vois-tu, je t'ennuierais. Je ne suis pas très gai depuis quelque temp .

— Raison de plus pour chercher à te distraire. Qu'est-ce qu'il y a, voyons? Est-ce que la Muse te serait cruelle? Confie-moi cela, tendre saule pleureur.

— Eh bien, j'ai été chez ce directeur de théâtre, tu sais, avec une lettre de M. de Trésigny, le comte, pour me servir d'introduction...

— Pour présenter la pièce que nous avons jouée?

— Non, pas celle-là. Une autre plus importante, un drame.

— Eh bien?

— Le directeur la lira, la fera juger. Il doit me donner la réponse dans quinze jours.

— Qu'est-ce que tu vois là de désolant?

— Rien, je suis anxieux, voilà tout.

Maurice lui frappa sur l'épaule.

— Voyons, mon pauvre ami, c'est de l'enfantillage. Ta pièce doit être bonne, tu auras une réponse favorable.

Et comme Philippe secouait la tête, disant qu'il n'avait plus confiance en lui-même, plus confiance en rien.

— Eh ! ce n'est pas une raison pour t'enfermer comme une chenille dans une chrysalide ! Il faut que tu fasses passer le temps, au contraire. Les courses vont être intéressantes aujourd'hui. Puis, justement, c'est une occasion de voir la famille de Trésigny qui s'intéresse à toi.

— Comment, les Trésigny ?... aux courses ?

Maurice expliqua que c'était une partie arrangée d'avance avec sa tante et ses cousines.

— On veut me faire épouser Bertrade, j'en suis sûr, ajouta-t-il d'un air fat.

Philippe demanda si elle lui plaisait.

— Peuh !... oui, comme cela... Pas tant que sa petite belle-sœur, certes. Mais quant à celle-là, je plains son mari... Là-bas, au large... Ah ! ah ! le pauvre diable !

— Que veux-tu dire ? fit le jeune poète, dont le visage devint tout blanc.

— Ah! tu le sais bien. Une femme de vingt ans, d'une beauté pareille,... pétrie de malice...

— Tais-toi, tais-toi... Tu ne la connais pas.

— Non, malheureusement... dit Maurice, qui se mit à tourner dans la petite chambre en sifflant un air.

Philippe restait accoudé, en bras de chemise, les cheveux en désordre. Et il considérait ce jeune homme si bien mis, si riche, à la vie si facile, qui nageait dans le bonheur comme dans son élément. Il le trouvait étonnamment beau, avec ses courtes boucles rousses et sa moustache retroussée. Il lui accordait de l'intelligence, de la franchise, de la hardiesse et se disait, qu'après tout, Maurice avait peut-être raison de mépriser les vers. Qu'est-ce qu'il était donc lui-même, avec ses vêtements de l'année dernière, ses rêves maladifs, et sa pauvre pièce traînant sur les bureaux d'une direction.

— Ah bah! fit-il en se secouant tout à coup. Je ne suis qu'un idiot, va! Tiens, viens me prendre après le déjeuner, tu me feras plaisir.

— A la bonne heure! cria Maurice, tout content.

Et il partit en promettant qu'ils s'amuseraient

d'une rude manière, et qu'ensuite ils iraient dîner à la Tête-Noire.

Et, plus tard, dans le soleil riant, sur ce phaéton emporté par un grand trotteur que Maurice conduisait, un peu de bien-être et d'espoir chauffant le cœur de Philippe, animèrent son visage, qui, dernièrement, avait maigri. Oui, il avait changé, véritablement; le nez s'accentuait plus fort entre les joues diminuées, et les magnifiques yeux bruns rougissaient aux paupières, brûlés par les veilles tardives et les insomnies qui consument.

Ils arrivèrent assez tôt sur le champ de courses. La voiture se rangea le long de la piste, au premier rang, et les deux jeunes gens examinèrent ceux qui vinrent après eux. Maurice critiquait les femmes et les chevaux avec le même vocabulaire d'expressions un peu crues. Philippe, qui se trouvait ridicule d'en souffrir, de penser chaque fois à la vicomtesse comme si quelque insulte eût visé celle-ci, avec un tressaillement blessé, essaya de faire chorus, de plaisanter sur le même ton; mais souvent sa phrase commencée s'arrêtait, s'achevait dans un mol hémistiche.

— Ouvre les yeux, disait Maurice; vois donc les choses comme elles sont.

— Elles sont ainsi parce que vous vous en contentez, vous autres, répondait-il. Mettons que je me trompe, que je passe ma vie dans un songe... S'il m'enchante, s'il charme un seul cœur avec le mien, il aura mieux valu que vos basses réalités.

Maurice Portet fut saisi d'un fou rire. Jamais Philippe ne lui en avait tant dit. Il avoua n'avoir pas cru que ce fût à ce point... Et le poète riait aussi, gagné par cette gaîté, trouvant bon d'oublier ses soucis, ses éternels tourments, ses doutes, dans la douceur de cet après-midi de fête, l'hippodrome fourmillant de monde, l'éclat des toilettes, le mouvement des voitures le large horizon.

La première course n'offrit pas d'intérêt, Lorsqu'elle fut terminée, Maurice alla au pesage. Philippe descendit du phaéton pour se promener, marcher un peu. Presque aussitôt, il vit arriver la famille Portet avec la vicomtesse de Trésigny et mademoiselle de Trésigny, dans deux voitures. Geneviève était dans sa propre victoria, harnais, livrée, panneaux portant ses armes;

l'agent de change à sa gauche ; Berthe Portet sur le strapontin. Mademoiselle de Trésigny se trouvait assise à côté de madame Portet, en landau découvert.

Philippe, qui s'était perdu dans la foule, put les contempler à son aise avant d'être aperçu. Ses regards se fixèrent naturellement sur celle qui, en secret, s'était unie à lui par des liens mystérieux, si doux... et en même temps si lourds! Il ne l'avait pas revue depuis Saint-Germain. Lorsqu'il était allé chercher ses manuscrits, bien qu'il eût soigneusement choisi l'heure, elle n'était pas à la maison.

La vicomtesse ne portait plus le deuil. Toilette bronze et bleu pâle, manches bouffantes aux épaules, chapeau de feutre à panache de plumes, elle faisait l'effet d'un portrait historique du seizième siècle. Ses cheveux, artistement frisés sur le front, sur la nuque, autour des oreilles, semblèrent moins foncés à Philippe, blonds presque, et il crut que c'était un effet du jour éclatant. Ses sourcils étaient noirs, ses yeux reposés, grands ouverts dans un calme railleur; elle avait les joues fraîches, rosées, pleines comme celles d'un enfant, une petite

bouche toute rouge. Elle était merveilleusement jolie.

Les voitures s'approchèrent, eurent de la peine à trouver encore une bonne place. Puis ces dames, d'un coup d'œil, dénombrèrent les équipages; et Berthe désigna par un signe à la vicomtesse le phaéton de son cousin, doublé de drap blanc, et vide, avec le valet de pied à la tête du cheval. Madame de Trésigny mit très vivement sa lorgnette à ses yeux, de sorte que Philippe demeura incertain si elle avait rougi ou non.

Quand Maurice revint, il le rejoignit.

— Ces dames sont ici, lui dit-il.

— Tu leur as parlé?

— Pas encore; je t'ai attendu.

Ils vinrent se placer près des portières. Maurice, après avoir salué la vicomtesse, se tint à la roue du landau, fit la cour à Bertrade. Il lui nomma les chevaux, paria contre elle, lui chercha un programme sur lequel il fit des marques au crayon. Geneviève causait avec Philippe, lui demandait comment s'était passée sa visite avec le directeur de théâtre; M. Portet se mêla à la conversation; alors la jeune femme eut

un long silence, les regards attentifs, en avant, vers l'autre voiture.

— Venez-vous au pesage, mon oncle?

— Mais oui, c'est une idée. Seulement je ne suis plus au courant, je ne parie pas.

Il descendit, et sa fille Berthe aussi; elle s'ennuyait d'écouter les propos sérieux de M. Sauval. Bientôt on la vit perchée sur le siège du landau; Bertrade grimpait à côté d'elle. On n'avait pas idée de ce qu'elles étaient bien là haut; elles ne perdraient pas un mètre de la course!

— Montez, dit madame de Trésigny à Philippe: nous pourrons causer un peu.

Il s'assit dans la victoria, à côté d'elle, radieux.

Elle dit combien elle avait pensé à lui, ce qu'elle avait fait ces jours passés, ce qu'elle avait lu; qu'il devait avoir une vie bien monotone, bien occupée, et qu'elle le plaignait, et qu'elle formait le projet de l'enlever encore comme l'autre fois, pour quelque expédition imprévue et charmante.

— Ah! vous le voulez bien, fit-il. Que vous êtes bonne! J'en aurai de la joie et du courage pour si longtemps!

Ils fixèrent un jour, une heure; puis se turent tout émus, regardant ce qui se passait autour d'eux.

— Cela vous amuse, Madame? reprit Philippe au bout d'un moment.

— Oh! pas trop.... Mais je suis contente de vous avoir retrouvé ici.

Elle ajouta :

— Voilà Maurice Portet qui revient. Celui-là, par exemple, s'amuse de tout son cœur. On croirait qu'il n'a en lui que la passion des chevaux. Il vaut mieux que cela cependant, j'en suis sûre.

— C'est un excellent garçon, très intelligent, généreux, s'écria Philippe avec chaleur.

Il rendit sa place à M. Portet, et les deux jeunes gens remontèrent sur le phaéton. Maurice, les yeux sur les casaques bariolées, s'excitait, criait, acclamait les gagnants. Philippe tâchait de s'intéresser avec lui, mais il avait des distractions; il se tournait involontairement du côté de cette femme adorable, la plus belle, la plus spirituelle, la plus élégante de la foule, et qui venait de lui promettre, à lui, un rendez-vous. Elle qui pouvait avoir l'amour de tous les

hommes, fière et sans tache, elle ne se souciait que de son amitié.

Amour, amitié!... Le pauvre rêveur se passionnait, s'enchantait, comme il l'avait dit lui-même, avec sa chimère; ne voyait plus les tribunes bondées jusqu'aux toits, les équipages alignés, les pelotons de chevaux emportés dans un circuit fou; n'entendait pas les cris, les sifflements des cravaches, les bruits de mors secoués près de lui par des bêtes impatientes; tout ce tapage excitant, luxueux, d'une réalité vive dans la claire journée de printemps. Si encore il l'avait regardée vraiment, elle! S'il avait vu les bouclettes, lavées de borax, passées au fer, disposées pendant une heure par la femme de chambre; s'il avait vu le coup de crayon des sourcils, l'excentricité de la mise, les regards brillants des hommages muets surpris, recueillis, réflétés de tous les coins de cette arène! Mais il ne la voyait pas : celle qu'il voyait, c'était peut-être, et tout au plus, Geneviève de Peyralès, la jeune fille mourante à laquelle il avait lu ses premiers vers.

Leur second tête-à-tête eut pour témoins le

Luxembourg, la fontaine de Médicis, où, dans la fraîcheur tombant des grands platânes, l'ombre, le clapotis de l'eau murmurante, deux amants que guette un Cyclope sont là, renversés aux bras l'un de l'autre, extasiés. Et Geneviève voulut que Philippe lui expliquât cette fable; elle la trouva touchante, et, en s'éloignant, elle soupira.

Ils visitèrent les galeries du musée, mais n'y restèrent pas, craignant d'être rencontrés et reconnus. Ils prirent la rue Soufflot, entrèrent dans le Panthéon, et s'arrêtèrent pensifs devant les entre-colonnes de Puvis de Chavannes : ces pâles perspectives anéantissent le mur, élargissent l'église, emportent l'esprit vers des horizons mystiques et lointains.

Après cela, ils vinrent causer à voix basse dans Saint-Étienne-du-Mont, obscure et déserte; ils pénétrèrent dans une galerie où il y avait des vitraux représentant des scènes anciennes qu'ils essayèrent de comprendre en leur assignant une date. Ils étaient tellement seuls que le son de leurs voix les troublait et leur semblait une profanation dans ce lieu consacré.

Ils se donnaient le bras, se serraient l'un

contre l'autre, et lorsqu'ils se parlaient, leurs yeux, dans le demi-jour, semblaient plus larges et plus sombres, leurs lèvres se touchaient presque.

— Comme c'est intéressant! Comme vous m'avez appris des choses que j'ignorais, mon ami! dit Geneviève lorsqu'ils se retrouvèrent sur la place.

— Vous ne connaissez pas du tout ce quartier? demanda Philippe.

— Non, pas du tout.

— Il est très curieux. Mais je n'ose pas vous conduire plus avant, dans ce dédale de petites rues noires. Vous auriez peur.

— Oh! si, allons, allons. C'est un tel plaisir! Voir du nouveau... Ce vieux Paris surtout.

— Ah! nous mettons le pied en plein domaine historique; nous retournons à des siècles sur nos pas. Avez-vous entendu parler de l'Hôtel Colbert?

— Oui, certainement.

Il l'y conduisit. Des ateliers y sont installés, des masures s'accrochent à ses flancs; mais çà et là on découvre une façade avec de jolies

fenêtres aux sculptures verdies ; on gravit un escalier aux marches basses, à la rampe de fer, admirablement ouvragée. Dans une cour, contre un pan de mur imposant comme une page d'histoire, ils virent une grosse pie qui gonflait ses plumes au soleil, sur un rebord de pierre.

Philippe avait eu raison ; c'était curieux ce quartier. De vilaines maisons avaient des portes gracieusement cintrées, avec des battants de chêne ornés de ferrures et de marteaux, des chefs-d'œuvre ; des fenêtres où des loques pendaient offraient un dessin charmant, un appui de pierre qui était un modèle d'art. Puis il y avait de bizarres enseignes, et Geneviève en apprenait, tout émerveillée, les étymologies, l'origine, quelque légende, un événement de guerres civiles que le souvenir populaire grossissait, noircissait encore. Son ami lui parut très fort sur ces choses ; elle lui en fit des compliments.

— Oh ! dit Philippe, ce sont des matériaux précieux pour nous autres rimailleurs. Nous découvrons là des trésors.

Enfin ils gagnèrent les quais, saluèrent Notre-Dame. Un même sentiment de poétique respect

les fit marcher en silence ; ils levaient les yeux vers le sommet des tours.

— Notre-Dame de Paris, murmura le jeune homme. Une cathédrale, un livre... Un monde d'une part, un poète de l'autre. Quel sanctuaire !... et quel chantre !

Et Geneviève s'apitoya sur Claude Frollo.

— Comment, s'écria Philippe, vous, une jeune femme ! Toutes vos sympathies ne sont pas pour Esmeralda, la pauvre petite bohémienne?

Quant à lui, il admirait Quasimodo, mais le prêtre était un monstre, à la fois féroce et sensuel, un monstre !

Devant son indignation, elle hésitait à s'expliquer. Pourtant elle avoua que cet amour de damné avait quelque chose d'énorme qui la fascinait. — N'est-ce pas mille fois plus beau, dit-elle, qu'un insolent caprice de ce Phébus, de ce fat?

Philippe était stupéfait. Avec quel enthousiasme elle s'exprimait ! Comme elle comprenait la passion ! Qu'en savait-elle?

— Quasimodo n'aimait pas moins, lui, reprit-il. Il s'est tu. Il a sauvé celle qu'il aimait, tandis que l'archidiacre l'a perdue.

— Non, Quasimodo ne s'est pas tu, reprit Geneviève. Rappelez-vous sa chanson, ses fleurs... Croyez-vous, vous, Philippe, qu'il soit possible de se taire?

— Oui, pour assurer le repos, pour garder l'honneur de celle qu'on aime.

La conversation s'arrêta là, brusquement. Geneviève se sentait fatiguée d'avoir fait à pied tant de chemin; puis elle ne pouvait rentrer dans *son* Paris au bras de Philippe Sauval. Elle prit un fiacre. Ils se dirent adieu sur le trottoir du quai, près d'un bouquiniste en plein vent. Le ciel était rose et bleu, déchiqueté d'aiguilles et de tours du côté de l'île, et plus loin coupé net par une ligne droite de palais. Ils se tinrent la main un moment.

— Adieu, dit enfin Geneviève, à bientôt. Nous emportons un bon souvenir de plus, quelques heures volées à la vie... Pensez-y quelquefois, n'est-ce pas?

Il ne répondit que d'un regard.

— Adieu, Philippe, adieu, mon cher ami.

— Adieu, Madame, adieu et merci... Oh! merci.

La voiture s'éloigna, et, comme il la suivait

des yeux, il vit le petit carreau derrière s'éclairer, et deux yeux souriants qui voulaient l'apercevoir encore.

En rentrant, il trouva un mot du directeur de théâtre, le priant assez poliment de passer le lendemain, parce qu'il avait à l'entretenir.

Cette démarche indiquait un certain empressement, présageait une réussite. C'était une fin digne d'une si belle journée. Quel espoir! Qu'il serait fier d'annoncer un succès à Geneviève, la prochaine fois.

V

— M. le Directeur est occupé, voulez-vous attendre un instant?

Et Philippe s'assit sur une banquette, dans une salle d'entresol à plafond bas, éclairée par les cintres de grandes fenêtres que le plancher coupait en deux. L'homme qui lui avait répondu retourna se placer devant un petit bureau où il était censé écrire, mais il passait le temps à mordre sa plume et à regarder dans la rue.

Quelques personnes attendaient déjà; un homme du peuple à l'air bourru; puis un vieux tout râpé, tenant sur ses genoux un rouleau de papier sur lequel il fixait des regards las et

mornes; une femme aussi, actrice probablement mal habillée d'un fouillis de chiffons noirs effiloqués et sans forme. Et le lamentable aspect de ces pauvres êtres oppressait Philippe. Il était venu en omnibus, par une pluie battante, ne rencontant partout que visages tendus et tirés, expressions effarées de gens en retard, parapluies ruisselants et vêtements sales. Il se sentait comme imprégné des doutes et des dégoûts que lui inspiraient toujours les laideurs vulgaires de la vie; il se baissa pour rabattre le bas de son pantalon sur ses souliers, et les éclabousures qu'il y remarqua l'humilièrent à ses propres yeux ainsi que l'aurait fait une bassesse commise.

La porte du cabinet s'ouvrit, et le directeur parut, reconduisant quelqu'un. Il jeta un coup d'œil sur les personnes qui se trouvaient là, et qui avaient levé la tête pour le voir et se faire voir ; puis il fit signe à Philippe d'entrer.

Mais il ne suivit pas le jeune homme, et resta longtemps dans la salle pour congédier les autres. Il parlait haut, par questions brusques, par mots secs, terribles pour les malheureux qui les écoutaient. Philippe enten-

dait sans faire attention au sens; il venait d'apercevoir son manuscrit sur le bureau d'acajou, encombré de brochures et de cahiers. Quelques minutes s'écoulèrent; le bouton de la porte s'agita vingt fois, et à chaque nouveau bruit agaçant les tempes du poète se mouillaient et battaient plus fort.

Enfin le directeur reparut. Sauval se leva; il ne le fit pas rasseoir. D'une allure pressée, il fit le tour du meuble énorme, prit le manuscrit et passa le pouce le long de la tranche; tous les feuillets défilèrent soudain avec un bruissement.

— Eh bien, Monsieur, fit-il. J'ai fait lire votre drame, je l'ai lu moi-même. Il y a de bonnes choses, de très bonnes choses... Ce n'est certes pas l'œuvre du premier venu. Maintenant, on ne pourrait pas le jouer comme il est... Non. Il contient beaucoup de naïvetés, des longueurs. Il a besoin d'être remanié.

— Mais, dit Philippe, est-ce qu'il est très faible, décidément mauvais. Parce que, dans ce cas, je n'essayerais plus... Je ne me sens guère capable de faire mieux.

— Mon Dieu, non... non... répondit le direc-

teur. Je vous répète qu'il y a du bon... Vous êtes très jeune. Vous avez toute une vie devant vous. Mais il faut travailler. Lisez nos auteurs.

— Et les vers eux-mêmes? demanda Philippe.

— Les vers ne sont pas mal, bien écrits, facilement, assez purs. Mais il y en a trop; tout ça est un peu trop lourd, l'air ne circule pas... Et puis il y a des... des passages...

Un petit geste de la langue, achevant la phrase, annonçait que ces passages-là ne valaient rien du tout.

— Vous avez des tirades... sur la religion, par exemple. Eh bien, voyez-vous, mon ami, vous pouvez avoir votre opinion. Vous la garderez, ou elle changera, c'est votre affaire... Mais attendez d'avoir acquis quelque autorité comme écrivain avant de fronder ainsi l'esprit du siècle. On n'arrive pas en défendant les causes perdues! Mieux vaudrait vous faire le champion de celles qui ne sont pas encore gagnées, tenez.

— Je ne puis défendre que ce que je crois, dit Philippe.

— Eh bien, ne défendez donc rien du tout,

que diable ! Vous avez gâté votre drame. L'action était très bien, et si vous en aviez fait une œuvre plus littéraire et moins moralisante, il aurait eu des chances de succès. A présent, coupez, remaniez-le!

— Je vais plutôt tâcher d'en écrire un autre, fit le jeune homme avec un tel découragement de son œuvre, que le directeur, étonné, sourit.

— A votre aise. Je vous souhaite bonne chance. Vous avez de l'étoffe, du talent vraiment. Mais lisez, lisez. Lisez Augier, Dumas... Mettez-vous au courant du théâtre moderne. Allons, au revoir.

Il lui tendit la main et lui donna le manuscrit, que Philippe emporta comme cela, sans enveloppe, cachant le titre contre sa poitrine, et penchant son parapluie pour le préserver des gouttes.

Il voulut le déposer chez lui, et le jeta sur sa table avant de courir se mettre au travail dans le cabinet de monsieur de Gastré, où il arriva très tard.

L'avocat le prit à part, lui fit des reproches, déclara que cela ne pouvait pas durer. Philippe s'était réjoui de dire à son patron, homme dis-

tingué : — Excusez-moi, c'était pour une affaire importante. Je me mêle d'écrire, j'ai réussi, j'ai une pièce reçue.

Au lieu de cela, il courba la tête, et s'assit avec le sentiment pénible d'avoir mécontenté celui dont il recevait les gages et la peur écrasante de manquer un jour peut-être de place, de pain.

Le soir, il remarqua l'absence de Maurice à dîner. Le riche pensionnaire cependant n'avait pas prévenu, car son couvert était mis. Ces demoiselles s'inquiétèrent de lui :

— Ce cher monsieur Portet, il est toujours si exact! Et lorsqu'il ne vient pas, il nous le fait toujours savoir.

Seul dans sa petite chambre, devant sa table étroite dont le bois blanc se cachait sous un tapis — cette table sur laquelle il avait déjà tant griffonné — Philippe resta très avant dans la nuit, à écrire. La lumière de la bougie dansait sur les pages blanches du papier à lettres — car ce n'était pas un drame qu'il composait — et ses paupières brûlèrent à la fin. Avec cette négligence de jeune homme privé des soins d'une femme, il n'avait jamais

songé à se procurer une lampe, ou, s'il avait voulu le faire, c'était à la fin du mois, quand il n'avait pas d'argent et regardait à la moindre dépense. Il écrivait à madame de Trésigny, puis à sa mère. A la dernière il ne dit rien de tout ce qui le préoccupait; quelques petits cancans d'un ton de bonne humeur, sur les Portet, les Trésigny, la pension de famille; quelques nouvelles de Paris, des paroles de tendresse, voilà ce qu'il lui envoya.

— Pauvre chère femme ! elle sera contente, se dit-il. Et il se représenta le facteur montant la côte, dans sa blouse bleue à collet rouge, et la maman Sauval trouvant la lettre chez les gens de basse-cour, lorsqu'elle arriverait le soir du fond de ses bois, pour chercher du lait.

Quant à Geneviève, il lui raconta son échec, lui laissa entrevoir l'amertume de son désappointement. Mais combien ce désappointement aurait été plus cruel, si elle n'avait pas été là, s'il n'avait pas ses encouragements, sa sympathie, sa divine amitié! Et, dans son style à phrases pleines, harmonieuses, coulant à flots doux et moelleux comme un ruisseau de lait,

il épanchait tout son cœur, son cœur troublé, souffrant, chimérique, naïf, et par-dessus tout aimant, épris jusqu'à la folie.

Lorsque Maurice entendit le compte rendu de la visite au directeur, il manifesta une vive indignation. On aurait dû accepter la pièce de son ami. Puis, apprenant les objections qui y avaient été faites, il changea un peu de ton et dit à Philippe :

— Après ça, tu sais, ils n'ont peut-être pas tellement tort... Dame, aussi, tu vas leur porter des sermons. C'est l'autre pièce que tu aurais dû leur donner, celle que nous avons jouée chez ma tante. A la bonne heure, c'était gentil ça, c'était enlevé. Parions qu'ils l'auraient prise du premier coup.

— Oh! dit le poète, je n'aurais eu aucune satisfaction à faire représenter cela... Une bagatelle, un lever de rideau !... Qu'est-ce qu'il y a de moi, de ma pensée intime là-dedans?

— Laisse donc ta pensée intime au fond de ta poche. Tâche de plaire au public, et n'essaye pas de lui imposer ce qui te plaît à toi.

Philippe se révolta au nom de la dignité de l'écrivain. Mais son argumentation était plus

molle; ses grandes phrases, dont Maurice s'était tant de fois inutilement moqué, ne retentissaient plus si sonores; ses yeux, qui se creusaient positivement, avaient moins de flamme.

— Cette idée aussi de fourrer de la religion dans une comédie! continuait le futur agent de change, en s'excitant. Non, vois-tu, pour un garçon d'esprit comme toi, tu m'étonnes. Quand tu en seras au même point que tout le monde à présent, tu pourras te vanter de revenir de loin.

Et là-dessus, il se mit à raconter, avec détail, une scandaleuse histoire que le clergé se donnait toutes les peines du monde à étouffer.

— Les prêtres ne sont pas la religion, répondait Philippe.

Il ne savait plus que penser. Ce Maurice, qui n'avait jamais réfléchi à propos de rien, avait des raisonnements dont la logique l'accablait, lui le rêveur, le penseur, le chercheur, lui qui s'était senti le goût et la vocation du martyre. Être méconnu, incompris, passe encore! Mais faire fausse route, se tromper,

après avoir voulu respirer la vérité comme l'air qui donne la vie. Ah ! il comprenait maintenant. Il avait voulu que la vérité fût aussi la beauté; il l'avait imaginée sans la voir. Eh bien, il l'aimerait assez pour la chercher dans le laid, le difforme, le périssable et l'horrible, pour la regarder alors en face et pour la saluer sans frémir.

Et ce n'étaient pas seulement ses dernières expériences et les discours étourdis de Maurice qui le changeaient ainsi. Mille observations, mille spectacles lui revenaient à la mémoire. Ses deux années de Paris, si retirées, si solitaires, si murées qu'il les ait vécues, ne s'étaient pourtant pas écoulées sans qu'il eût vu bien des choses, entendu bien des paroles. Et tout cela, tout à coup, revenait et tourbillonnait dans son cerveau. Mais Geneviève?... Ah ! Geneviève, de tout ce qu'il avait cru restait seule vraie et seule vivante, justement parce qu'elle était le rêve, l'idéal incarné, l'innocence dans la beauté, l'exception !

Tandis qu'il demeurait ainsi à réfléchir, absorbé, perdu, Maurice continuait à pérorer.

— C'est comme ta façon de juger les fem-

mes... Tiens, tu as des opinions sur les femmes!...

— Oh! les femmes!... interrompit Philippe, c'est beaucoup dire. Je ne me pique pas de les connaître.

— Eh bien, nous ne dirons pas... les fem Mais une femme, deux femmes, trois femmes!... Je ne sais pas au juste combien. Tu as une opinion de cette femme...

Philippe fit un mouvement.

— Oh! tu n'as pas besoin de te défendre. On a des yeux, des oreilles, c'est pour voir et pour entendre, je suppose. Quand tu me faisais avec tant de chaleur de belles théories générales, je flairais le cas particulier... Oh! très particulier, en effet, ce cas-là, s'il faut croire tout ce que tu dis. Je ne connais pas ton idéal, n'est-ce pas? Tu ne m'en as jamais fait la moindre description. Tu te figures être très discret parce que tu ne m'as jamais révélé la couleur de ses yeux ni les dimensions de sa main, seules choses dont tu puisses parler quant au physique... Mais au moral!... Au moral, sais-tu que toutes les phrases que tu prononces sonnent la trompette pour ses vertus...

D'abord elle te comprend! — chose qui te paraît à toi-même extrêmement remarquable. — Il existe au moins une créature qui réalise tes rêves! Elle t'infuse la foi, elle t'empêche de douter... Elle partage un sentiment pur... Et patati et patata, azur du ciel, et lune d'argent, et frissons des feuilles, et soupirs éternels!. .

Maurice prolongea la dernière syllabe du mot « éternels », en ouvrant toujours plus la bouche et en renversant les yeux. Philippe ne parut pas trouver que la plaisanterie fût drôle.

— Te voilà fâché ? Allons donc! Je te parle ainsi pour ton bien... Vrai, là; c'est en ami, je t'assure. D'ailleurs, continua-t-il sans pouvoir s'empêcher de rire, si tu veux une preuve de ma perspicacité, je vais t'en donner une. Je vais te depeindre trait pour trait, en réalité cette fois, extérieurement, comment dirai-je?... au point de vue de son enveloppe périssable et fragile,... l'ange qui nous occupe. C'est-à-dire... qui nous occupe?... Moi, pour le moment... et toi, toujours. Par le moral, je devine le physique, et je suis sûr de ne pas me tromper.

— Va donc, dit Philippe légèrement inquiet.

— Elle est blonde, elle est pâle... Elle a seize ans... Elle joue de la harpe. — Elle copie tes vers sous des bouquets de fleurs séchées. Le soir elle se met à la fenêtre à la même heure que toi, et vos regards se rencontrent dans une étoile. Voyons, ose dire que ce n'est pas exact !... Ah ! j'oubliais : condition essentielle... Elle n'est pas Parisienne; elle n'a jamais vécu à Paris; elle en est très loin, ou elle y arrive à peine.

— Tu te trompes, répondit Philippe.

Il était rassuré, content de savoir son secret encore à lui; mais la dernière phrase l'intriguait.

— Tu te trompes, elle est Parisienne, de fait, d'habitudes et de cœur. Je t'accorde tout le reste : les cheveux d'or, la harpe et l'étoile... Mais je te réponds qu'elle est Parisienne.

— Eh bien, alors, dit Maurice, elle se moque de toi.

Il y avait assez longtemps que Philippe Sauval n'avait pas vu madame de Trésigny; mais il recevait des lettres d'elle. Après quatre ou cinq rendez-vous romanesques et innocents

comme les tête-à-tête de Paul et Virginie dans la forêt des Pamplemousses, la vicomtesse avait été prise d'un accès de prudence. Nul quartier ne lui sembla plus assez écarté, nulle campagne assez retirée ni assez solitaire; elle craignit de respecter trop peu l'apparence de la vertu. Il ne suffisait pas d'être sans reproche, il fallait marcher partout la tête haute, ne jamais cacher ni son nom ni ses actes. Elle se sentait humiliée d'avoir eu à se dissimuler et à mentir. Mais Philippe allait-il la comprendre? Ne l'accuserait-il pas? Éloigné de nouveau, n'oublierait-il pas leur amitié charmante, les chers moments passés ensemble, tout ce qu'ils s'étaient dit, tout ce qu'ils s'étaient juré?...

Alors le malheureux, poussé à bout, ne pouvant plus supporter sa torture sans crier, avait avoué son amour dans une lettre éperdue. Qu'elle l'entendît et qu'elle lui pardonnât, puisqu'elle ne devait plus le revoir! Oui, c'était mieux ainsi... Il n'était pas digne de l'approcher, puisqu'il sentait près d'elle une telle faiblesse qu'un beau jour il aurait plié les genoux et serait tombé à ses pieds. Il aimait mieux être

exilé et pardonné que d'être maudit, que d'être chassé honteusement comme un misérable... Elle aurait bien, n'est-ce pas? un peu de miséricorde et de pitié pour lui... Se douterait-elle de ce qu'il avait souffert depuis que, tout petit, il cueillait des bouquets pour elle, et lorsqu'il l'avait vue mourante, et lorsqu'il l'avait vue mariée!... Se douterait-elle de ce qu'il avait travaillé, lutté, veillé, voulant être poète à cause d'elle, et cherchant la gloire pour combler la distance énorme qui les séparait?

Dès que cette lettre fut partie, il eut regret de l'avoir envoyée. Il en attendit la réponse dans un état d'âme affreux. Il se prit de plus en plus en horreur pour son audace, et, bien qu'il n'eût rien demandé, qu'il n'espérât rien sinon quelque pitié, il se considéra comme un véritable criminel. Puis, cet échec dans sa carrière littéraire, dès le premier pas, la confiance en lui-même affaiblie, ses croyances ébranlées, tout l'énervait, le décourageait, l'abattait. Et il s'effrayait de cet abîme de doute qui, tout à coup, se creusait en lui. Allait-il perdre son ancien enthousiasme et la vaillance d'âme qui avaient dû l'emporter si haut? Que lui man-

quait-il? Quelque faculté essentielle, sans doute, car il y avait des choses qu'il ne comprenait pas. Dans les rues, quand il s'en allait, tout seul toujours, il regardait les façades des maisons, les équipages qui circulaient, les bibelots des étalages, les titres de livres, les affiches, les passants, la foule, avec l'idée qu'il était étranger à tout cela, que jamais il n'en saurait le dernier mot. Il n'était plus, comme autrefois, enivré, excité, étourdi par le bruit et le spectacle de cette vie; le vertige qui en résultait maintenant pour lui était presque un vertige de frayeur.

Il se faisait l'effet d'un homme qui serait entré dans la galerie des machines d'une exposition universelle, avec une admiration profonde pour le progrès, pour la science, avec le désir de connaître toutes les armes merveilleuses de l'industrie contemporaine. Il entre, il s'avance, et le cœur lui bat, et ses yeux se mouillent. Sous ses pieds, dans le sol, la vapeur mugit, bouillonne, halète et geint comme dans l'effort horriblement ressenti et voulu d'un gigantesque travail; sur sa tête, les courroies de transmission se déroulent et sifflent; et tout

autour, marteaux, leviers, bielles, pistons, vont, viennent, montent, descendent, et les roues tournent, et les scies grincent, et les navettes volent... Et c'est plus saisissant à voir que l'homme n'avait cru, plus grand que tout ce qu'il s'était figuré; une puissance monstrueuse émane de cette vapeur d'eau et de ce métal en mouvement. Alors il domine son émotion, se penche, épie, veut savoir. Mais ce n'est ni un ingénieur ni un ouvrier; c'est un curieux et un rêveur; il n'apprend rien à observer les mystérieux mécanismes. S'il s'approche un peu trop, il risque d'être mordu et broyé par l'engrenage. Il essaye de questionner, et quelque mécanicien aux mains noires rit aux éclats de ses bévues.

Peut-être que Philippe Sauval avait mis la main à de redoutables rouages; il avait comme un pressentiment, le cœur serré, des frissons brusques, la vague épouvante d'un écrasement prochain.

Encore s'il avait pu travailler, lire, assister aux pièces nouvelles, et tâcher de refaire la sienne. Mais il était pris du matin au soir par son emploi chez M. de Gastré; quand il rentrait, il se sentait souvent si las, si peu en train,

qu'après le dîner il passait au salon et faisait le whist avec les dames anglaises. Quant au théâtre, il ne pouvait y aller faute d'argent; sa pension et ses vêtements absorbaient ses appointements à peu de chose près.

Il ne sortait plus avec Maurice, ne recherchant plus les distractions, gêné maintenant par l'élégance et par le luxe auxquels il ne se sentait plus supérieur, ayant perdu la conscience fière d'une valeur personnelle qui s'affirmerait bientôt.

D'ailleurs le jeune Portet se faisait rare à la table d'hôte de la rue de Parme. Il était lancé dans la grande vie, brillait à toutes les fêtes. Du monde de la haute finance, auquel il appartenait par son oncle, il avait pénétré au cœur du faubourg Saint-Germain par les de Trésigny. Il avait presque de bonnes manières. Il s'exerçait à conduire les cotillons. Sa belle figure de mousquetaire faisait pardonner ses gaucheries quand il lui arrivait encore d'en commettre. En le voyant, les dames songeaient au bel Athos. Les jeunes gens, qui n'aimaient pas à le voir paraître dans une réunion, parce que, disaient-ils, on n'avait plus d'yeux et de sourires que

pour lui, l'avaient surnommé « le fléau des cœurs ». On disait que cette superbe et insouciante fille, Bertrade de Trésigny, maigrissait et devenait sujette aux évanouissements parce qu'il ne se déclarait pas, et qu'en sa faveur seulement le comte mettrait de côté ses préjugés aristocratiques.

Peurtant il ne se montrait guère disposé au mariage. Lorsqu'il se trouvait avec Philippe, il ne l'entretenait plus que de ses succès auprès des femmes.

VI

Un soir, Philippe, en tournant le coin de la rue de Parme, et en apercevant la petite porte, l'allée étroite de la maison, fut pris de l'horrible sentiment qu'il ne pourrait vivre une heure de plus s'il ne trouvait pas en rentrant une lettre de Geneviève. Ce jour-là, il avait eu la faiblesse de quitter son travail et d'aller errer dans la rue de Varennes. Il avait revu la grande porte cintrée, avec ses deux bornes et ses balustres de pierre au-dessus, entre des pavillons à fenêtres grillées, occupés par des domestiques; puis, de loin, sur la chaussée, il avait aperçu le coupé qui rentrait, reconnu la

livrée, et s'était caché en toute hâte. Le cocher avait appelé; les deux battants avaient tourné lentement, lourdement, et la voiture était entrée avec un grand bruit sous la voûte, un fracas, des piétinements de chevaux; puis elle avait décrit le demi-cercle dans la cour et s'était arrêtée devant le perron. Et Philippe, s'élançant, avait reconnu la vicomtesse de Trésigny qui remontait les marches, sa longue traîne de velours balayant les pierres blanches, un valet se courbant à la porte ouverte du vestibule.

On était en automne ; les jours devenaient courts, et, comme il gravissait les trois étages des demoiselles Mériquier, il trouva le concierge occupé à allumer le gaz. Il demanda s'il n'était rien venu pour lui.

Le petit vieux le regarda, très étonné. — Il venait si rarement quelque chose pour M. Sauval.

— J'ai monté toutes les lettres, fit-il. Et il ajouta d'un air obligeant : — Mais je ne crois pas qu'il y en ait pour vous, non.

Il n'y en avait pas. Philippe se recoiffa, se lava, mit des manchettes fraîches et se rendit à table.

Quel supplice que ce dîner! Ce n'était plus comme dans les premiers temps; les amis qu'il avait connus étaient partis. Maurice Portet n'était plus là pour faire rire en demandant du sel en yolof. Plus de gaieté, plus d'entrain, plus de jeunes aventures et de jeunes espoirs. Une famille de Prussiens qui se disaient Suédois, laids, méprisants et refrognés; deux ou trois miss dont les maigres cheveux s'aplatissaient sur la tête et se ratatinaient sur la nuque; le fils d'un pasteur irlandais, jeune homme à demi sauvage, qui ne buvait que de l'eau, ne mangeait que des légumes, et disait en les estropiant trois ou quatre mots de français, toujours les mêmes, toujours avec les mêmes fautes, devant lesquels les deux Mériquier ne manquaient pas de s'extasier.

— Ce cher M. Malgrady, comme il fait des progrès !

Antoinette ajoutait qu'il avait l'accent tout à fait parisien.

Les Anglaises avaient été au Bois de Boulogne, et elles avaient vu des fiacres mêlés aux équipages dans le défilé du tour du Lac. Cela les scandalisait fort. Sous l'empire, ce n'était pas

permis ; et, chez elles, un cab n'oserait pas s'aventurer dans Hyde-Park. Il n'y avait que la République pour autoriser des abominations pareilles. Les demoiselles Mériquier dirent que c'était vrai; que, sous Napoléon III, les omnibus ne circulaient pas dans les Champs-Elysées entre deux et cinq heures. Elles avouèrent que les Français n'avaient aucune stabilité en politique.

Une des filles d'Albion bredouilla entre ses longues dents :

— Et puis, c'était l'impératrice qui faisait la mode. Qui est-ce qui fait la mode à présent ?

Le fils du pasteur irlandais émit l'opinion que la mode était une vanité, et que l'on devrait adopter contre le débordement du luxe les moyens si courageusement employés contre l'ivrognerie; il montra son verre plein d'eau.

Comme il s'était exprimé en anglais, mademoiselle Antoinette leva son grand nez, recourbé comme un point d'interrogation qui se serait mis à l'envers sans devenir pour cela moins expressif.

— Que dit-il ? que dit-il ? Que dites-vous, cher monsieur? parlez français.

Il la contempla sans répondre, et les Anglaises ne daignèrent pas traduire les idées d'un Irlandais « *tea-totler* » et « *vegetarian* ».

Tout à coup on entendit la voix du concierge dans l'antichambre.

— Une lettre pour M. Sauval. Je suis monté exprès; il avait l'air de l'attendre.

Le pauvre brave petit vieux! Il avait compris toute l'anxiété de cette question sur l'escalier...

Philippe lui fut reconnaissant avant même d'être joyeux. Il tendit la main... La bonne lui remit une enveloppe oblongue, commune d'aspect, et qui, plus grande que le papier qu'elle renfermait, s'était pliée, cassée aux bords. Elle venait de Peyralès, du cousin de Philippe. La maman Sauval était bien malade; pourtant il ne fallait pas s'inquiéter; si cela devenait grave ou si elle demandait à voir son fils, on irait à la ville et on enverrait un télégramme.

Sa mère malade!... Ah! la navrante idée... Est-ce qu'elle s'en irait aussi? Est-ce qu'il ne resterait plus rien de ce qu'il avait aimé dans ces bois de Peyralès vers lesquels constamment son souvenir l'emportait? Il revit son grand-père tomber tout sanglant sur la neige; il se

figura la lutte contre les braconniers à laquelle il aurait dû prendre part, lui, s'il avait fait rigoureusement son devoir; puis le coup de cravache meurtrier lancé plus tard dans un accès de jalouse fureur... Et le menton sur son poing, le regard sur le feu de bois du salon, il se rappelait ses fautes pour oublier un peu ses douleurs.

— Vous ne faites pas un whist, monsieur Philippe?

— Excusez-moi, Mademoiselle. Je vais me retirer. J'ai reçu de mauvaises nouvelles de la maison; il paraît que ma mère est malade.

Tout le monde s'apitoya, les Anglaises aussi; l'Irlandais lui tendit la main. Un peu de sympathie, que cela semblait bon! Et elle était sincère. Philippe ne songea plus à trouver ces gens-là ni agaçants, ni ridicules.

Cependant il s'attardait; il attendait le courrier de neuf heures, reculait le moment où il se trouverait seul avec le désappointement cruel, énervant, qui dominait en lui, quoi qu'il fît, toutes les autres impressions.

On apporta le petit paquet de lettres, et il se sentit faible et tremblant, avec il ne savait

quelle supplication involontaire qui s'élevait en lui tout à coup, et qui s'en allait à Dieu, au destin, à ces enveloppes fermées, à mademoiselle Antoinette peut-être, ajustant ses lunettes avant de présider à la distribution.

Puis, brusquement, une joie immense l'envahit, réchauffa son cœur, pénétra dans son sang, dans son être... Il avait reconnu les armes, le papier glacé: c'était bien cela... la lettre! sa lettre!

Mademoiselle Mériquier ne s'y trompa pas plus que lui.

— Ah! la petite couronne... Ça, c'est pour M. Philippe.

Du contentement qu'elle éprouva de lui donner ce plaisir après la tristesse où elle l'avait vu plongé, elle oublia d'interroger les timbres de la poste, l'écriture, et de poser d'adroites questions.

Philippe s'était sauvé dans sa chambre; il cherchait sa bougie en tâtonnant, il l'allumait, et, pendant les quelques minutes qu'elle mit à prendre et à briller, il considéra cette petite couronne qui le fascinait, avec ses neuf perles noires distinguées et discrètes. Enfin,

d'un coup de canif, il fendit l'enveloppe et il lut.

Il lut un moment sans comprendre... Toute une demi-page, d'où rien ne sortait, ne se dégageait pour lui; des phrases vagues et passionnées faisant allusion à des choses qui s'étaient passées, à des paroles qu'on s'était dites et qu'il ne se rappelait pas. C'était bien l'écriture et le style de Geneviève, mais quel changement! Plus de dignité, de réserve coquette, de taquineries spirituelles, de tirades littéraires... Ce qu'il avait sous les yeux était ou bien l'aveu d'un fol amour, ou bien l'ironie la plus terrible... Il tourna le feuillet, voulant tout de suite saisir le sens de cette lettre par sa conclusion, et la signature lui prit le regard : — « Ta Geneviève. »

Pour lui, elle ne signait jamais comme pour tout le monde : — « Vicomtesse de Trésigny » — mais, « Geneviève de Trésigny » ou simplement : « Geneviève »... Mais aujourd'hui, ce tutoiement, ce don d'elle-même?... Quelle était la vraie signification de ce mot si tendre... si redoutable?...

— Allons, est-ce que je deviens fou? se dit-

il en revenant à la première page. Je n'ai qu'à lire tout pour comprendre.

Il ne lut pas tout, car la phrase à laquelle il reprit fut celle-ci :

« Ah! je n'éprouve aucun remords. Avec les aspirations infinies qu'il nous a données, le ciel n'a-t-il pas voulu que le bonheur suprême devînt notre vertu? Et le bonheur, tu me l'as révélé. Mon bonheur, c'est toi, Maurice aimé, toi si beau, si fier et si fort!

» Je suis au bonheur, je suis à toi! Je me livre à ton cœur charmant comme à tes doux baisers... »

— Non... gémit Philippe avec une intonation sourde et lente, son œil s'élargissant affreusement et ses poings crispés s'élevant à la hauteur des tempes... Non, cela n'est pas!

Il resta un moment immobile, puis murmura d'une voix moins angoissée, presque naturelle :

— Cela n'est pas, c'est impossible.

Et il fit le mouvement de rouvrir la lettre qui s'était refermée en glissant sur ses genoux.

Mais il la repoussa brusquement :

— Je n'en ai pas le droit, elle ne m'est pas adressée, fit-il avec un ricanement d'atroce amertume.

Ce fut alors que, pour la première fois retournant l'enveloppe, il eut l'idée de lire la suscription, ce que ni mademoiselle Mériquier, ni lui-même n'avaient fait.

Voici quelle était cette suscription :

Monsieur Maurice Portet,
Chez Mesdemoiselles Mériquier,
Rue de Parme.

Et, le long du bord inférieur, d'une petite écriture nette, courait cette indication :

« Pressée; en cas d'absence faire porter à son domicile. »

Il était évident que la vicomtesse n'avait pas envoyé la lettre sans inquiétude.

— Sans doute, songea Philippe, c'est la première. Et elle ne sait pas encore l'adresse de son appartement.

Alors, avec des larmes, avec des cris qu'il

étouffait dans les couvertures de son lit où il s'était jeté; avec des exclamations d'insensé, des mots sans suite dont les sanglots hachaient, roulaient, répétaient les syllabes. — Elle!.. Elle!.. Ah! je suis maudit!.. Plus rien... plus rien... Ah! la mort, le néant!... — Avec les gestes, le visage tendu, les dents serrées, les membres convulsés du naufragé sous qui l'eau impitoyable se creuse, le malheureux plongea dans un abîme de désespoir dont il ne voyait pas le fond.

Deux ou trois heures plus tard — il pouvait être minuit, — le concierge de la maison dont Maurice Portet occupait l'entresol, rue Saint-Georges, fut réveillé par un coup de sonnette. Il tira le cordon, mais aucune voix connue ne lui annonça le retour d'un locataire, il courut dans l'escalier, une bougie à la main. Il rattrapa un individu dont les allures lui parurent suspectes, la figure sinistre et l'expression mal intentionnée.

— Qu'est-ce que vous voulez? s'écria-t-il d'un ton furieux.

Si désarmé qu'il fût, il n'avait pas peur.

Un concierge n'a jamais peur; le sentiment de sa dignité l'élève au-dessus de la crainte.

—Je vais chez M. Portet, dit une voix rauque. Il y est; j'ai vu de la lumière chez lui.

— Ah ! c'est vous, monsieur Sauval, dit le portier. A c't'heure ci?.. Ah! ben, vrai, voilà une façon de déranger les honnêtes gens!

— Si ce n'est pas honteux? grommela-t-il en descendant et en grelottant. Qu'est-ce qu'elle respecte encore maintenant, la jeunesse? Oui, qu'est-ce qu'elle respecte, je vous le demande?

Et il rentra dans sa loge, persuadé que si elle respecte quelque chose, la jeunesse, ce n'est certainement pas le sommeil des concierges.

Philippe ne rencontra pas Maurice. S'il avait vu d'en bas le cabinet de toilette encore éclairé, c'est que le valet de chambre s'y trouvait, rangeant les effets du maître qui venait de sortir.

— Monsieur est rentré de soirée. Il est venu prendre quelque chose qui n'était pas prêt cet après-midi chez le bijoutier, et que j'ai dû chercher et rapporter ce soir, dit le domestique. Puis il est reparti tout de suite.

- Il faut que je lui parle, dit Philippe

Sauval. C'est de la dernière importance. . Ne peut-on le chercher, le voir, là où il est?

— Dame!.. fit l'homme.

Il regarda le questionneur avec un sourire finaud.

— Mon Dieu, reprit-il en hésitant, je puis le dire à monsieur... Je sais que M. Maurice n'en fait pas un secret à monsieur. Il est à souper chez cette actrice, vous savez... Monsieur sait bien, mademoiselle Alba. Maintenant, pour ce qui est d'aller le trouver là, je ne sais pas..,

— Non, dit Philippe, je reviendrai demain.

Chez cette chanteuse ! Il était là... Il passait la nuit chez cette femme. Lui ! lui, qui, la veille peut-être, avait eu le front de Geneviève contre sa poitrine !

Philippe Sauval sortit, marcha tout droit, sans savoir, dans des rues, sur des ponts, à travers des places, par des endroits inconnus et des endroits familiers ; il descendit des marches, il en monta ; il erra sous des voûtes, entre des murs, le long de grilles ; il s'arrêta, puis repartit, puis s'accouda, puis repartit encore, et toujours ainsi jusqu'au jour.

Il passa devant Notre-Dame, qui se détachait,

plus noire encore que la nuit, sur le ciel obscur ; et il crut être Quasimodo regardant le gibet d'Esmeralda et la tache sombre faite sur les dalles par la soutane du prêtre; il murmura comme lui : — Oh! tout ce que j'ai aimé!

Seulement il fit des comparaisons, et il trouva que son sort était pire. Qu'était-ce que la passion du monstre pour la bohémienne auprès de l'ardente foi de son cœur vouée à Geneviève... hélas! et bafouée par elle? Attachée à la corde infâme, la fille d'Égypte restait adorable encore, cette pauvre fille qui n'avait que sa grâce et que sa naïveté... Quasimodo pouvait la chercher dans son tombeau; il l'y retrouvait, pure, aimable, faisant la mort à côté d'elle voluptueuse. Mais Geneviève, l'ange égaré, tombé de si haut, les ailes brisées d'une morne chute... Horreur! ce n'était pas dans la tombe que Philippe la voyait étendue!

Il se mit à courir tout à coup pour chasser quelque image qui lui semblait trop terrible. Il parcourut les ruelles lugubres du vieux quartier qu'ils avaient un jour visité tous les deux. Il vint à Saint-Étienne-du-Mont, et,

retrouvant pleins de nuit les vitraux dont ils avaient expliqué les lumineuses figures, lèvres à lèvres, en chuchotant, il pleura. La place était absolument déserte, et il se tenait là, pleurant dans une solitude, une ombre, une mélancolie, qui peu à peu exaltèrent sa douleur jusqu'à l'ivresse et presque jusqu'à la démence.

Lorsqu'il descendit ensuite la rue Soufflot, il la descendit pour aller se tuer.

Il tourna vers l'Odéon, longeant les grilles du Luxembourg. Arrivé derrière la fontaine de Médicis, il passa son visage entre les barreaux, et regarda longtemps. Un commencement de jour pâlissait le ciel; le pan de mur, de sombre qu'il était, devint livide; au delà scintillait un reflet d'eau. Et Philippe regretta que le jardin ne fût pas ouvert ; il serait allé se coucher dans ce lit humide, et il aurait trouvé très bon de s'endormir là pour toujours; là, sous ces arbres dépouillés, si maigres, si grêles sur le ciel blanc, et qui, un jour, les avaient vus, elle et lui, se rencontrer au rendez-vous.

Quelqu'un lui adressa la parole; c'était un agent de police. Philippe s'éloigna, songeant

qu'après tout la Seine roulait bien d'autres masses d'eau et qu'elle formerait un cercueil plus vaste pour son tourment.

Il se retrouva sur les quais. Il faisait presque tout à fait clair. Paris se réveillait, procédait à sa toilette du matin. Un air vif, agité, avait, dans la nuit, séché les trottoirs; mais les pavés des chaussées s'encadraient d'une boue grise et solide que les balayeuses mécaniques soulevaient, rendaient pulvérulente. Charrettes et camions circulaient déjà ; et des travailleurs se hâtaient, le pas alerte, baissant la tête contre le vent, quelquefois mordant une croûte de pain.

Philippe vint jusqu'au milieu du pont des Arts et s'appuya contre le parapet. Il regardait en amont, voyant s'avancer contre lui les flots jaunâtres. Il était fâché que l'idée lui fût venue si tard, et qu'il eût donné au jour le temps de se lever. Comme cela, il aurait des témoins qui s'ameuteraient autour de son suicide vulgaire... Quelle honte et quel dégoût! Mais il se sentait si malheureux et si las qu'il ne pouvait attendre un nouveau soir; il n'avait pas d'armes à feu ; il n'imaginait pas un autre genre de mort.

D'ailleurs ce grand fleuve lourd et lent l'attirait, promettait à son corps brisé, à son âme navrée, un bercement si patient, si doux, délicat, d'éternel repos!

Pour ne pas être reconnu si l'on trouvait son corps, il chercha dans ses poches les papiers qu'il pouvait avoir, voulant les détruire. Il avait sur lui, outre la lettre de Geneviève à Maurice, qu'il ne rouvrit pas, celle qu'il avait reçue de son cousin, la veille. Il la relut et resta stupéfait. Il avait oublié sa mère.

— Elle se meurt peut-être, pensa-t-il.

Alors, d'un pas rapide, il franchit l'autre partie du pont et regagna la rive droite... Sa résolution était prise... Il irait voir sa mère. Il devait la perdre : la lettre, tout en le ménageant, ne laissait guère d'espoir. Qu'on l'appelât ou non, il irait, avant qu'il fût trop tard. Quand il aurait dit adieu à la pauvre femme, quand il aurait revu Peyralès, si le chagrin ne suffisait pas à le tuer, eh bien!...

VII

— Vous avez été bien matinal aujourd'hui, Monsieur? dit une bonne à Philippe lorsqu'il rentra, Monsieur Portet aussi, car il est déjà venu vous demander.

— C'est bon, dit Philippe.

Il ne remarqua pas que la tête de mademoiselle Antoinette s'avançait par la porte entrebâillée de la salle à manger.

— Il doit se passer quelque chose de terrible, fit la vieille fille en se rapprochant de sa sœur qui s'obstinait à arroser quelques squelettes de plantes mortes depuis longtemps — quelque chose entre M. Portet et M. Sauval.

— Bah ! de si bons amis !

— C'est précisément parce qu'ils sont amis, ne vois-tu pas, ma bonne ; ces jeunes gens sont si prompts !... Ah ! M. Portet surtout, c'est de la poudre.

— Tu vois les choses trop en noir, Antoinette.

— Mais ne remarques-tu pas que M. Portet n'est pas venu depuis quelques jours... Et si tu avais vu M. Sauval tout à l'heure... Il avait un air !... Quand je te dis, là, il m'a épouvanté.

— Eh bien, qu'ils se disputent... Ils se raccommoderont. Tu ne crains pas qu'ils se battent en duel, je suppose ?

— J'espère que non.

— Eh ! ma bonne, ils ne savent pas les armes, ni l'un ni l'autre.

— C'est ce qui me fait peur, vois-tu, ma bonne... Ils risquent de se faire beaucoup plus de mal dans ce cas-là.

Philippe ressortait. Antoinette se précipita sur la porte.

— Vous allez chez M. Portet ? Il a dit qu'il vous attendrait toute la matinée.

— Merci, Mademoiselle, oui, j'y vais.

— Faites-lui mes amitiés et celles de Clo-

tilde, Dites-lui qu'il nous abandonne, que ce n'est pas bien.

— Oui, oui, Mademoiselle.

— Ah! monsieur Philippe !...

— Quoi donc?

Elle se haussa sur la pointe de ses pantoufles, n'arrivant pas ainsi à l'épaule du jeune homme et se figurant lui parler à l'oreille.

— Eh bien, vous savez, il est si gentil, M. Portet !... Il faut avoir de la patience... Vous êtes bons amis, n'est-ce pas?

Philippe ouvrait ses grands yeux meurtris par les larmes et la veille. Il y avait de quoi l'étonner. Qu'est-ce que cela voulait dire? Que pouvait-elle savoir ? Elle était donc sorcière, cette vieille mademoiselle Antoinette, avec ses deux petites boucles brunes à côté de ses joues bouffies?

Elle riait niaisement.

—Vous m'excusez, cher monsieur? Ma sœur et moi, nous étions inquiètes...

— Oui, Mademoiselle, oui, je vous excuse. Ne vous inquiétez pas; bonjour.

Il descendit un étage, puis remonta pour écrire un mot à M. de Gastré. Sa mère était à

l'extrémité; il quittait Paris précipitamment. Enfin il se rendit chez Maurice Portet.

Maurice Portet! l'homme à qui *Elle* s'était donnée, s'appelant *sa* Geneviève! L'homme qui l'avait serrée dans ses bras et l'avait quittée pour aller ensuite chez une créature...

La tenir dans ses bras!... Mais si cela lui était arrivé, à lui, Philippe, il aurait conservé dans sa prunelle, dans la chair de ses lèvres et le sang de ses veines, le feu et l'éblouissement de cette vision. Il se serait enfermé jalousement, loin de toute voix et de tout regard, pour en mieux sentir la brûlure; il aurait de toute son âme respecté, savouré une pareille joie... Quelle joie!... L'idée l'en avait hanté jusqu'au délire; il s'était haï d'y penser... Et maintenant qu'elle n'était plus si haut, si loin, qu'elle semblait descendre à portée de la main, comme un fruit splendide dont la branche a fléchi, maintenant qu'un autre en était maître, Philippe mesurait avec rage l'immensité de son désir.

Maurice Portet était à table quand on lui annonça que M. Sauval était au salon. Il man-

geait un perdreau et lisait un journal littéraire et léger. Les os du perdreau craquaient, la chronique croustillait. Maurice laissait sa vareuse de flanelle bleue s'entr'ouvrir sur sa chemise de soie ; de temps en temps il se versait du vin de Bourgogne rouge. La vie ne lui eût pas semblé trop désagréable s'il avait eu quelqu'un avec qui causer. L'arrivée de Philippe lui fit voir tout en rose.

— Faites entrer M. Sauval, dit-il, et mettez un second couvert.

Le valet de chambre revint dire que M. Sauval regrettait de déranger Monsieur, mais qu'il attendait Monsieur au salon.

— Allons, quoi encore...? cria Maurice avec impatience.

Il jeta sa serviette et passa dans la pièce voisine.

C'était un salon blanc, or et grenat, banal, déjà fané. Des jeunes gens s'y réunissaient souvent, l'emplissaient de fumée de cigares, et on y respirait une vague odeur d'estaminet. Les deux étroites fenêtres, aux rideaux un peu jaunis, ne lui donnaient pas grand jour. Il y avait sur une table une boîte de boston qui

restait entr'ouverte à cause du désordre des cartes et des jetons à l'intérieur, des gants blancs salis et une paire d'éperons. Un piano s'adossait au mur, en face des fenêtres; il ne supportait aucun cahier de musique, mais un mirliton démesuré, un ocarina et un livre de voyages. Philippe, debout auprès, avait ouvert le livre machinalement; il le connaissait déjà pour le seul qui fût dans l'appartement de son ami.

— Bonjour, fit Maurice, qui entrait. Tu ne veux donc pas déjeuner avec moi?

— Voici une lettre qui vous était destinée, dit Philippe en la lui tendant. Je l'ai ouverte... C'est absolument par mégarde.

Maurice Portet, quand il vit l'enveloppe, devint blanc comme un linge. Ses lèvres décolorées tremblèrent. Il déplia le papier, y jeta un coup d'œil, et fourrant le tout brusquement dans une poche de sa vareuse, il marcha sur Philippe le point haut et crispé.

— C'est d'un malhonnête homme, oüi, d'un misérable, ce que vous avez fait là, Monsieur! cria-t-il.

Philippe sauta sur son bras levé, le saisit,

et, d'une force extraordinaire, le détendit et l'abaissa.

— Ne me touchez pas ! fit-il.

Il reprit sa respiration qui siffla entre ses dents, puis il ajouta, très froid, très calme :

— Vous vous trompez, mais n'importe... Je vous rendrai raison... Oui, c'est très bien... Je n'avais pas songé à cette façon-là de mourir.

Maurice l'avait à peine regardé encore ; la pièce n'était pas claire. Il le vit maintenant. Si maigre, si pâle, les narines pincées, les traits tirés, des yeux ardents qui semblaient avoir brûlé leurs paupières... Puis cette voix résignée, sans accent, lamentable... Il eut un frisson. Et, tout de suite, avec sa bonté, sa sympathie prompte, son oubli facile :

— Mais qu'est-ce que tu as donc, dit-il, mon pauvre garçon ?

Philippe lâcha le bras qu'il maintenait ; les deux coins de sa bouche se courbèrent dans un lugubre sourire. Il répondit :

— Rien qui t'importe. Adieu. Songe à ton billet doux que j'ai ouvert, et rappelle-toi que je suis à tes ordres.

Puis il se détourna pour partir.

Alors Maurice comprit.

Il poussa un — Oh!... une exclamation de surprise et d'angoisse. Sa fortune, ses mille bonheurs, sa passion d'un jour, il aurait tout donné, sous le coup du moment, pour ne pas avoir causé cette horrible douleur calme qu'il avait là, devant lui. Il savait ce qu'elle devait être : il avait assez raillé Philippe.

— Ah! mon ami... Comment c'était cela?... Comment c'est moi?... Je m'en doutais si peu... J'en étais si loin, à mille lieues, vois-tu... Ton rêve, ta chimère!... Comment c'était... Ah! pardon, pardon... Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

Philippe revint sur ses pas.

— C'est donc bien vrai? fit-il... Écoute, je n'ai pas tout lu... C'est donc bien vrai?

Maurice hocha la tête et regarda d'un air navré son plastron de soie écrue, brodé de bouquets de roses.

— Les femmes, mon bon... commença-t-il. Je t'ai si souvent dit... Voyons, ne prends pas cela à cœur. Voyons.

Le poète eut un cri de rage et d'horreur.

— Son amant, cria-t-il, son amant!...

Et, avant que Maurice eût pu le persuader ou le retenir, il s'élança au dehors.

Le jeune Portet retourna s'asseoir devant son perdreau qui s'était refroidi.

Il fut mélancolique jusqu'au soir. Se retrouvant alors parmi des camarades, il les étonna par sa façon d'être : à leurs folies ripostant par quelque folie plus désopilante, puis tout à coup reprenant son sérieux, et répondant à ceux qui l'interrogeaient :

— J'ai des remords; laissez-moi, non, je suis bourrelé.

Ils l'accusèrent de leur *monter une scie.*

Inquiet sur le compte de son ami, il se rendit le lendemain chez les demoiselles Mériquier. Antoinette et Clotilde, très émues, les yeux écarquillés et presque humides, lui apprirent en parlant toutes deux à la fois, que M. Sauval, rentrant hier, — « et précisément de chez vous, cher monsieur Portet » — avait trouvé un télégramme annonçant que sa mère se mourait et qu'il devait accourir au plus vite.

VIII

C'est un matin doux de novembre. Hier, l'enterrement a eu lieu. La veuve du garde-chasse a été religieusement étendue dans le cimetière, près de l'église, à côté des autres Sauval, les serviteurs héréditaires de la noble famille des Peyralès.

Assis vers le milieu de la pente qui descend du château jusqu'au village, Philippe regarde la vallée.

Il n'est pas dans le parc; il est en dehors des murs, au bord de la route. Il s'appuie contre un arbre, de la première branche du-

quel, étant petit, il se rappelle avoir dégringolé, un jour qu'il voulait regarder dans l'intérieur d'un nid. Il voit l'école; des enfants s'ébattent, roulent sur le seuil, trois à la fois, l'un par dessus l'autre; des petites jambes, des petits bras s'agitent, et des rires montent, clairs et légers, dans l'air tranquille, jusqu'à Philippe. Mais M. Forest arrive, qui fait relever et rentrer les gamins.

Il était à l'enterrement, M. Forest. Un homme à tempes grises, l'air un peu las, ayant remplacé l'enthousiasme par la routine. Il avait eu de la joie à serrer la main de son ancien élève; et tout de suite il avait demandé avec un éclair de regret, de curiosité dans ses prunelles désormais vides d'espoir :

— Eh bien, et Paris?

C'est à peine si Philippe avait pu retenir une malédiction. Paris... l'effroyable engrenage, la machine aux proportions monstrueuses, aux moteurs secrets, qui, lentement, implacablement, lui avait broyé le cœur.

Et voilà que devant sa vallée qui, malgré la mort de sa mère, avait semblé l'accueillir en consolatrice, avec des voix de sincérité et

des spectacles d'apaisement, voilà que devant sa vallée, c'était à Paris qu'il songeait.

Il y avait eu du brouillard de bonne heure, et maintenant il se dissipait; un fin crêpe, doré dans le soleil, neigeux entre les plis du sol et les masses brunes des bois, flottait encore; au-dessus le ciel s'étendait, très pur, tout bleu mais tout pâle. En bas, c'étaient des carrés sombres de champs éventrés, le sein respectable et profond de la terre mis à nu; puis des ondulations veloutées et coquettes de prairies; puis des hérissements d'arbres sans feuilles dont l'aspect farouche s'atténuait sous les plis de gazes violettes et rosées. C'était encore un scintillement cuivré de la rivière; le mouvement lent, presque solennel, d'une charrue; le galop d'un poulain en liberté; et, de temps à autre, un vol de perdrix. En face, la ligne noire et serpentine des coteaux; les tourelles, les toits, les flèches d'un château s'élevant d'un massif de pins; et des fermes autour desquelles s'agitaient des sociétés d'animaux domestiques. Enfin, de toutes parts, des échappées, des trouées, des fuites d'horizon, des lointains lilas, incertains, infinis.

Comme il contemplait ces choses, tant de fois vues, avec tant de pensées différentes, un souvenir de son enfance revint à la mémoire de Philippe : l'attendrissement qu'il avait eu jadis en lisant le *Vallon* de Lamartine, premiers vers qui l'eussent touché, qui eussent fait vibrer dans son âme une corde encore assoupie. Il se souvint de la tristesse superstitieuse, presque prophétique, avec laquelle il n'avait jamais manqué de les répéter, et de la terreur qui le saisissait à l'idée que lui peut-être il aurait à revenir un jour cacher dans sa vallée des douleurs immenses, inconnues, comme celle que ces lignes plaintives semblaient exprimer.

Il se rappela ceci, avec un serrement de cœur, une profonde pitié pour lui-même. Il n'avait pas oublié les vers, et il les redit à mi-voix :

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on s'oublie:
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Il eut à peine achevé la strophe qu'il se dressa debout, et que, résolu, fier, comme un défi à l'amère désillusion et à l'assoupissante solitude, il jeta ces mots d'une voix haute :

— Lâcheté!... Oublier, parce qu'on a souffert, c'est-à-dire parce qu'on a vu, appris, compris, vécu! .. S'endormir, fermer les yeux avant la mort, fermer les yeux parce qu'ils ont pleuré, c'est-à-dire parce que la rude réalité les rend un peu plus clairvoyants!...

Il s'arrêta, puis reprit, distinctement encore, mais d'un ton plus bas et plus lent:

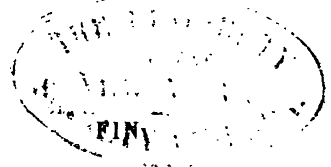
— Oh! savoir... Savoir le secret du cœur qui trompe...savoir quel vertige l'a saisi, quel néant le reçoit, quel désespoir l'attend! Ah! malheureuse femme! tu verseras des pleurs plus amers que les miens. Par toi, j'aurai appris que je dois rendre mon cœur plus étroit et mon regard plus vaste. Je veux moins sentir et voir mieux. J'étudierai, j'observerai, j'écrirai. Ce ne seront plus de vagues images d'idéal, ni des rêves sans contour, sans couleur, que je mettrai sur mes pages blanches; ce sera le reflet sombre mais palpitant de la vie. Mon expérience pourra servir à d'autres. J'analyserai ce qui en *Elle* s'est corrompu, et ce qui, en moi, s'est brisé. Je reconnaîtrai peut-être quelle a été la part des choses dans cette infamie comme dans cette douleur. Ah! la force des choses!... elle égare,

elle entraîne, mais elle punit aussi très souvent. C'est la force des choses qui amènera le châtiment pour Geneviève de Trésigny.

Sans qu'il s'en doutât, Philippe Sauval traçait le programme de tout un avenir de labeur et de gloire. Sa nature était la vibrante lame d'acier sortant du flot glacé qui la trempe. L'horrible épreuve l'avait grandi. Le poète allait devenir un penseur; l'enfant allait devenir un homme. Parce que, là seulement où il croyait trouver le bien, le mal s'était rencontré, il ne prit pas son parti de celui-ci et ne douta pas de celui-là. C'est ce qu'il avait fait peut-être au premier moment, lorsqu'il avait été sur le point de se tuer; mais la vérité qu'il aimait tant, se dégagea pour lui de ce chaos, et, se montrant, calma son désespoir. Le scepticisme qu'on acquiert se double d'indulgence; on apprend à pardonner de grandes fautes en faveur d'un bon mouvement lorsqu'on sait que les bons mouvements sont rares. On découvre de tous côtés bien des vertus, lorsqu'on a perdu l'idée que la vertu est une plante exigeant pour croître un terrain

spécial, convenu, en dehors duquel on ne saurait la rencontrer. Nous aurions moins de désillusions si nous avions moins de préjugés, moins de cruelles douleurs si nous avions de moindres espérances. Mais qui s'est contenté de recevoir de la vie le nécessaire qu'elle nous garde sans lui demander le superflu? Ce ne sont point les vœux infinis qui nous élèvent. Il est impossible que notre grandeur consiste à désirer plutôt qu'à agir.

Philippe Sauval, ne croyant plus que la poésie est une révélation, risquait de faire de bons vers. De même, ne se figurant plus qu'il existe des anges, il avait quelque chance de découvrir une femme de cœur.



IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23282-2.

